Prix : UN FRANC

ÉDITIONS THÉATRALES
DE COMŒDIA ILLUSTRÉ

Monsieur le Juge

Vaudeville en quatre actes, de MM. NANCEY et Jean RIOUX



Photo Manuel

Mlle CLAIRVILLE, créatrice du rôle d'Arlette.

COMŒDIA ILLUSTRÉ
32, Rue Louis-le-Grand, 32
PARIS



Monsieur le Juge

Vaudeville en quatre actes, de MM. NANCEY et Jean RIOUX,
représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre Cluny,
le 10 octobre 1913.

PERSONNAGES

Puyloubier	MM.	CORADIN.	*Gobinois*	MM.	HESPE.
Pied-de-Vache...		ANTONY.	*Le Colimaçon* ...		MOREAU.
Moulinot		CHARPENTIER.	*Nénesse*		TROUVÉ.
Bachelin		PONT.	*François*........		GEORGE.
Plantin.........		G. SAULIEU.			
Labordille		EDOUARD.	*Arlette*	Mmes	ALICE CLAIRVILLE.
La Cadière		TRESBES.	*Phémie*		MARTHE GRAVIL.
Balouche		BELLON.	*Yvonne*		GABY NOELL.
Ornacieux.......		GARNIER.	*Mme Moulinot* ..		GABR. CHALON.
Le Patron des Charmilles ...		REVERT.	*Me Bécamèche, avocate*		SALAZAC.
Floche..........		PARC-HATRISSE.	*Mme Gobinois*...		JULIETTE CLARET.
Nestor		LAPLANCHE.	*Mme Desrillettes*		GROS.
Un brigadier de gendarmerie ..		DRAN.	*Mlle Desrillettes*..		LEPRIN.
Dagobert		GUIREC.	*Céline*		BLANCHE.
Un gendarme ...		MAURICE.	*La Môme Grenouille*		YOLANDE GIL.
Un garçon		TRÉMEAU.	*Titine*		SABOVAL.

Illustrations de J. HÉMARD.


DEC 10 1974



1er acte. — Ah ! c'est vous le commandant ! Eh bien voilà pour vous.

ACTE PREMIER

La scène représente le jardin de l'hôtel des Charmilles dans le bois de Meudon.
Au fond, portail donnant sur la route. — Une haie.
A gauche, en pan coupé, la porte de l'hôtel.
A droite, tonnelle, guéridons, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

MOULINOT, LE PATRON

LE PATRON, *debout, écrivant.* — Nous disons donc : Hors-d'œuvre, bouchées à la reine, truites de Courance meunière...

MOULINOT. — Elles sont belles ?

LE PATRON. — Ici, monsieur, à Meudon, c'est une spécialité.

MOULINOT. — Va pour les truites !... Après ?

LE PATRON. — Tournedos Médicis.

MOULINOT. — Comment est-ce ?

LE PATRON. — Dans une collerette de foie gras ourlée de pointes d'asperges.

MOULINOT. — Bon...

LE PATRON. — Avec ça, terrine de lièvre, faisans rôtis, salade Stromboli, et comme glace, un parfait Diplomate.

MOULINOT. — Soit ! Mais sur le menu, vous mettrez parfait Magistrat.

LE PATRON. — Bien, monsieur.

MOULINOT. — Vous ne comprenez pas pourquoi ?

LE PATRON. — Je ne cherche jamais à comprendre.

MOULINOT. — C'est une allusion délicate et spirituelle à M. Puyloubier, juge d'instruction, au parquet de Versailles, qui doit épouser dans quelques jours Mlle Yvonne Moulinot, ma fille !

LE PATRON. — Monsieur me permettra de lui adresser mes félicitations !

MOULINOT. — Merci ! C'est en l'honneur des fiancés que j'ai décidé de réunir nos intimes en un déjeuner familial, en dehors de toute étiquette dans le calme poétique des grands bois !

LE PATRON. — Combien de couverts, monsieur ?

MOULINOT. — Une dizaine. Vous nous servirez là, sous la tonnelle. Ce décor de verdure où le lierre se marie au chèvrefeuille...

LE PATRON. — Comme vins, monsieur ?

MOULINOT. — La crème de votre cave. Je compte sur vous pour bien nous soigner !
LE PATRON. — Soyez tranquille, monsieur Moulinot, tout sera particulièrement soigné... (*A part.*) Surtout l'addition !

SCÈNE II

LES MÊMES, MME MOULINOT, *entrant de l'hôtel, puis* YVONNE.

MME MOULINOT, *entrant.* — Valentin, as-tu lu *le Messager de Courbevoie ?* (*Lisant.*) « Nous apprenons avec plaisir le prochain mariage de Mlle Yvonne Moulinot, la charmante fille de M. Valentin Moulinot, le grand fabricant de limonade bien connu de Courbevoie, président du conseil des prud'hommes, et de Mme, née Mouillebœuf, avec M. André Puyloubier, le distingué juge d'instruction au parquet de Versailles. Nos meilleures félicitations aux jeunes époux et à leur famille. » (*Elle fond en larmes.*)
MOULINOT. — Eh bien! Adélaïde, qu'est-ce qui te prend ?
MME MOULINOT, *pleurant.* — Que veux-tu, Valentin, c'est plus fort que moi ! Quand je pense que cette enfant va nous quitter !
MOULINOT. — Un peu de nerf, voyons ! Tiens-toi devant l'hôtelier !... Regarde le menu !
MME MOULINOT, *lisant.* — Oui... oui... c'est très bien... Mais tout de même, c'est un mauvais moment pour une mère !
YVONNE, *entrant de l'hôtel.* — Maman ! Maman, si tu savais ce que je viens de voir passer sur la route ?
MOULINOT. — Quoi donc ?
YVONNE. — Une diligence remplie de voyageurs et poursuivie par une bande de Peaux-Rouges à cheval.
MOULINOT. — Tu es folle !
YVONNE. — Non, papa, je t'assure... Ils tiraient des coups de pistolet, ils brandissaient leurs haches, et ils ont enlevé une jeune fille vêtue de blanc...
MOULINOT. — Mon enfant, comment veux-tu qu'en plein bois de Meudon...
LE PATRON. — Mais si, monsieur, mademoiselle a raison. Seulement, c'était une scène de cinématographe.
MOULINOT. — Par exemple !
LE PATRON. — Nous y sommes habitués. On en fait beaucoup ici. Ainsi, la semaine dernière, nous avons eu une chasse au tigre.
MOULINOT. — Diable !
LE PATRON. — Oui, monsieur. Et à déjeuner, j'ai eu à la même table François Ier, Cléopâtre et le Chat Botté !
MOULINOT, *aux dames.* — Hein ! ce qu'on arrive à faire !
LE PATRON. — Pour quelle heure le déjeuner, monsieur ?
MOULINOT. — Midi et demi ! A propos, j'allais oublier... Je veux de la musique... Vous avez un orchestre ?
LE PATRON. — Oui, monsieur, des dames hongroises !
MOULINOT. — Vous les convoquerez pour le déjeuner.
LE PATRON. — Je ferai mon possible. Mais ça ne dépend pas de moi. La femme du notaire est en train d'accoucher.
MOULINOT. — Quel rapport ça a-t-il avec la musique ?
LE PATRON. — C'est la sage-femme qui est chef d'orchestre !
MOULINOT. — Souhaitons alors une prompte délivrance...
LE PATRON. — Je vais m'occuper du déjeuner.
(*Il sort.*)
YVONNE. — André est en retard. Il m'avait bien promis d'être ici à dix heures.
MOULINOT. — Un magistrat est l'esclave de son devoir, même la veille de son mariage.
MME MOULINOT, *pleurnichant.* — Ah ! ma chérie, je suis dans la joie, tu vas avoir un mari sérieux.
YVONNE. — Il ne m'aurait pas déplu que mon mari le fût moins.
MOULINOT. — Puyloubier fera un homme d'intérieur parfait.
YVONNE. — J'aurais peut-être préféré un homme d'extérieur.
MME MOULINOT. — Comment ?

Yvonne. — Oui, quelqu'un qui ait fait parler de lui. Un aviateur célèbre par ses chutes ou un clubman qui aurait amené celle de plusieurs femmes à la mode.

Moulinot. — Eh bien, Yvonne ?

Mme Moulinot. — Si tu crois que quand j'ai épousé ton père c'était un homme brillant...

Moulinot. — Pas de digression inutile. Tu fais un très beau mariage. Puyloubier est un magistrat de grand avenir.

Mme Moulinot. — Il attend d'un moment à l'autre son avancement.

Moulinot. — Tu seras très vite présidente. Tu es charmante, tu as une belle dot, un père qui occupe une situation dans l'industrie.

Mme Moulinot. — Sans compter que tu es l'unique héritière de ton parrain, le commandant Labordille, de Cambrai, qui est deux fois millionnaire et diabétique.

Yvonne. — Mon bon parrain, moi qui espérais l'avoir près de moi aujourd'hui.

Moulinot. — Nous l'avons invité. Il m'a écrit qu'il ne pourrait venir que pour le mariage. A propos, avez-vous arrêté la date ?

Mme Moulinot, *sanglotant.* — J'y pense ! Ah ! je suis bien heureuse !

Moulinot. — Allons, bon ! encore les grandes eaux. Je me fais l'effet d'un sourcier, moi !

Yvonne. — Voyons, maman, nos invités vont arriver !

Moulinot. — Va te bassiner les yeux.

Yvonne, *se dirigeant vers la porte de l'hôtel.* — Moi, en attendant André, je vais envoyer quelques cartes postales.

(*Elle sort avec sa mère.*)

SCÈNE III

MOULINOT, *puis* LE GARÇON, *puis* PLANTIN, *puis* LA CADIÈRE.

Plantin entre et va s'installer aux guéridons, premier plan gauche. Il ouvre une serviette et compulse des documents.

Moulinot, *au garçon qui met le couvert sous la tonnelle.* — Garçon !

Le Garçon. — Monsieur ?

Moulinot. — Donnez-moi quelque chose à boire.

Le Garçon. — Vermouth, picon, limonade ?...

Moulinot. — Limonade. Quelle marque avez-vous ?

Le Garçon. — Nous avons la limonade Moulinot et la limonade Castinel.

Moulinot. — Donnez-moi la Castinel. Vous pensez bien que je ne vais pas boire de la limonade Moulinot ! C'est moi qui la fabrique !

Le Garçon. — Bien, monsieur.

(*Il entre à l'hôtel.*)

Plantin, *s'approchant la cigarette, aux lèvres.* — Puis-je vous demander un peu de feu ?

Moulinot, *lui tendant sa cigarette.* — Volontiers, monsieur.

Plantin. — Pardon, monsieur, c'est bien à monsieur Moulinot, le grand industriel de Courbevoie, que j'ai l'honneur de m'adresser ?

Moulinot. — Lui-même. Monsieur ?...

Plantin. — Je suis M. Plantin, agent de l'Atlantic Cinéma, Compagnie Limited.

Moulinot. — La grande entreprise cinématographique qui a son siège à Versailles ? Enchanté, monsieur ! Je suis un fervent du cinématographe!

Plantin. — Monsieur, puisque l'occasion m'en est offerte, je me permets de vous faire mes offres de service pour la publicité cinématographique.

Moulinot. — Je ne comprends pas très bien, monsieur.

Plantin. — Voici ! Nous pourrions, si vous le voulez bien, et comme nous l'avons déjà fait pour les Fabriques de truffes artificielles de la Marne et les Distilleries de guano de Pont-à-Mousson, reproduire dans un film plusieurs vues de vos importants établissements de Courbevoie.

Moulinot. — C'est une idée !

Plantin. — Nous ferions ainsi connaître au public toutes les phases de

votre fabrication depuis la première compression du citron jusqu'à la mise en bouteilles.

MOULINOT. — Cela me paraît intéressant.

PLANTIN. — Et nous pourrions dans le tableau final représenter une allégorie : vous montrer, par exemple, vous, monsieur Moulinot, le chef de la maison, à cheval sur un siphon de limonade monstre qui ferait le tour du globe terrestre en aspergeant d'un jet formidable l'ancien et le nouveau continent.

MOULINOT. — Ça, c'est une idée ! C'est superbe, c'est grandiose... c'est...

PLANTIN. — C'est cinq mille francs, monsieur !

MOULINOT. — Peu importe ! Vous savez, dans la limonade, il n'y a que la publicité et l'emballage qui coûtent !

LA CADIÈRE, *entrant en costume Louis XIV.* — Patron !



C'est superbe, c'est grandiose, c'est... cinq mille francs.

PLANTIN, *présentant.* — M. La Cadière, notre metteur en scène...

MOULINOT. — Ah ! beau costume !

LA CADIÈRE, *pompeux et emphatique.* — Louis XIV, monsieur ! Je viens, sous l'ombrage touffu des chênes séculaires, de déposer un baiser ardent sur les lèvres de Mlle de La Vallière.

MOULINOT. — Diable ! Vous tournez un film historique ?

LA CADIÈRE. — Précisément, monsieur : les amours du Roi-Soleil !

PLANTIN. — Et les autres films ont bien marché ?

LA CADIÈRE. — Admirablement, patron !... Ah ! cependant, nous avons eu un petit incident entre Anne d'Autriche et Cendrillon qui se sont crêpé le chignon à propos de Bonaparte !

PLANTIN. — Qui fait Bonaparte ?

LA CADIÈRE. — Balouche, une mauvaise tête.

PLANTIN. — Vous le mettrez à l'amende. Il ne vous reste donc plus qu'un film à tourner ?

LA CADIÈRE. — Oui, patron : le tableau militaire du grand drame.

PLANTIN. — La Cadière, je vous le recommande tout spécialement... Dépêchons-nous. Il faut que je parte pour Versailles à midi !

LA CADIÈRE. — Il sera fait, seigneur, à votre volonté.

MOULINOT. — Un film militaire ! Vous employez donc des soldats ?

PLANTIN. — Mais non, monsieur, ce sont mes figurants qui changent de costume. Ainsi, La Cadière va quitter le pourpoint du Roi-Soleil pour le dolman d'un commandant d'infanterie.

MOULINOT. — C'est très amusant !

PLANTIN. — Monsieur Moulinot, si le cœur vous en dit, vous n'avez qu'à vous trouver dans vingt minutes sur la route à gauche, à l'entrée du petit bois... Vous pourrez assister à la scène.

MOULINOT. — Mais je ne demande pas mieux !

PLANTIN. — A tout à l'heure, monsieur !

(*On entend une corne d'auto.*)

MOULINOT. — A tout à l'heure.

LA CADIÈRE. — Dans un quart d'heure, à l'orée du bois.

(*Il sort, suivi de Plantin.*)

(*Corne d'auto.*)

(*Yvonne paraît, suivie de Mme Moulinot.*)

SCÈNE IV

MOULINOT, MME MOULINOT, YVONNE, *puis* PUYLOUBIER.

YVONNE. — Papa ! Papa ! C'est lui ! J'ai reconnu la trompe de l'auto.

MOULINOT, *regardant.* — Mais oui, c'est lui. Sa de Dion est une merveille. Rapide et silencieuse.

(*Puyloubier paraît du fond.*)

PUYLOUBIER. — Mon cher monsieur Moulinot !... Madame !... Ma chère Yvonne !

(*Il lui baise la main.*)

MOULINOT. — Bonjour, mon cher Puyloubier !

MME MOULINOT. — Yvonne commençait à être inquiète !

YVONNE. — Vous m'aviez promis d'être là à dix heures.

PUYLOUBIER. — Pardonnez-moi, ma chère Yvonne ; mais il n'y a pas de ma faute, j'ai été retenu par cette maudite affaire de Viroflay.

MME MOULINOT. — Ah ! L'octogénaire coupée en morceaux ?

PUYLOUBIER. — Justement, on m'a rapporté une oreille. Jugez de mon embarras : ça en fait trois !

MOULINOT. — Diable, ça se complique !

YVONNE. — Ce qui nous passionne surtout, maman et moi, c'est cette fameuse affaire de cambrioleur polyglotte que vous instruisez.

PUYLOUBIER. — Ah ! Trouillard, dit Pied-de-Vache !

MOULINOT. — Qu'est-ce que c'est que ce Pied-de-Vache ?

MME MOULINOT. — Tu ne lis donc pas les journaux ?

PUYLOUBIER. — Pied-de-Vache est un gaillard qui a piloté dans Versailles en qualité de cicerone plusieurs riches étrangers, et, au cours de différentes visites qu'ils ont faites chez les antiquaires où il leur servait d'interprète, on l'accuse d'avoir subtilisé un grand nombre d'objets de prix !

MOULINOT. — L'affaire me paraît claire, si on l'a reconnu.

PUYLOUBIER. — Eh bien, je vous avoue que je suis un peu dérouté ! Nous avons bien contre lui quelques témoignages assez probants, mais je me trouve en présence d'un fait qui les détruit tous...

MME MOULINOT. — Lequel ?

PUYLOUBIER. — L'interprète polyglotte est sourd-muet.

MOULINOT. — C'est peut-être une tactique !

PUYLOUBIER. — Nous le saurons bientôt. J'ai désigné deux médecins légistes pour l'examiner, j'attends leur rapport. Mais, je vous en prie, faisons grâce à Yvonne de ces sujets ingrats et que je suis heureux d'oublier auprès d'elle.

MME MOULINOT. — Où en est votre installation ?

PUYLOUBIER. — Le tapissier m'a apporté hier les derniers meubles.

MME MOULINOT. — Et la chambre d'ami ?

PUYLOUBIER. — La chambre d'ami qui vous est destinée... tout est prêt. Notre nid du 16 de la rue Montespan sera une merveille de goût et de confort. Comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est vous, ma chère Yvonne, qui avez tout choisi ?

YVONNE. — Trop aimable. Venez-vous, André ? nous allons jusqu'au tennis.

PUYLOUBIER. — Volontiers; mais je vous demande la permission d'aller faire un bout de toilette.

MOULINOT. — Je vous accompagne.

Yvonne. — Ne tardez pas trop, monsieur mon fiancé.

Puyloubier, *sur le perron.* — Soyez tranquille ! L'amour va me prêter ses ailes !

(*Moulinot et Puyloubier entrent dans l'hôtel. Yvonne et Mme Moulinot sortent à droite.*)

Mme Moulinot, *sanglotant.* — Ah ! ma chérie, que je suis heureuse !

(*Elles sortent.*)

SCÈNE V

ARLETTE, BACHELIN, LE GARÇON.

(*Bruit d'auto. Arlette et Bachelin entrent. Le garçon va à leur rencontre.*)

Le Garçon. — Monsieur et madame désirent ?

Bachelin. — Deux couverts pour déjeuner. Cette table est libre ?

Le Garçon. — Oui, monsieur.

Bachelin. — Réservez-nous-la pour midi. (*Donnant sa carte.*) Monsieur Bachelin.

Le Garçon. — Bien, monsieur ! Monsieur et madame désirent une chambre pour ce soir ?

Arlette. — Ah ! non, par exemple !

Le Garçon. — Bien, madame !

(*Il sort.*)

Bachelin. — Viens-tu ?

Arlette. — Où ?

Bachelin. — Nous allons faire quelques pas avant déjeuner. La forêt est délicieuse !

Arlette. — Tu peux y aller seul !

Bachelin. — Ma petite Arlette, tu es insupportable. Tu t'imagines qu'on a une auto pour aller de la Concorde à l'Étoile et de l'Étoile à la Concorde !

Arlette. — Et toi, tu as la manie de me mener hors de Paris dans des endroits impossibles...

Bachelin. — Meudon, un endroit impossible ! Mais c'est exquis !

Arlette. — Je déteste les bois... Ça m'énerve ! Il n'y a pas cinq minutes que je suis ici et je me sens déjà exaspérée !

Bachelin. — Veux-tu que nous allions jusqu'à Versailles ?

Arlette. — Ça m'est égal, mais je ne veux pas rester ici...

Bachelin. — Bien... Je vais faire ressortir l'auto... (*En sortant.*) Quel caractère !

SCÈNE VI

ARLETTE, LE GARÇON, *puis* PUYLOUBIER.

Arlette, *énervée, s'asseyant à un guéridon.* — Ah ! non, je ne resterai pas ici !

Puyloubier, *entrant de l'hôtel.* — Garçon ! Où est le tennis ?

Arlette, *regardant Puyloubier.* — Ah ! par exemple !

Le Garçon. — Par là, monsieur, à gauche.

(*Il continue à mettre le couvert.*)

Puyloubier. — Merci ! (*Il se trouve nez à nez avec Arlette.*) Arlette !

Arlette. — André !... Vous !... Toi !...

Puyloubier. — Chut !

Arlette. — Qu'est-ce que tu fais ici ?

Puyloubier. — Je vais te dire... Je suis de corvée... J'assiste au banquet des anciens procureurs de la République.

Arlette. — Ça ne doit pas être gai !

Puyloubier. — Ah ! non... c'est mortel... Le menu est fait sur papier timbré... Et toi ? Comment te trouves-tu ici ?

Arlette. — Je suis venue avec mon mari en auto... Tu déjeunes avec nous ?

Puyloubier. — Comment ? Vous déjeunez ici ?

Arlette. — Sans doute !... J'allais partir ; mais puisque tu es là, nous restons...

Puyloubier. — Ne te gêne pas pour moi, je t'en prie. D'ailleurs, je ne puis pas déjeuner avec vous, j'ai les procureurs.

ARLETTE. — Oh ! c'est ennuyeux !... Tu les plaqueras après déjeuner...
PUYLOUBIER. — Mais je t'assure...
ARLETTE. — Tu me dois bien ça ! Vilain, qui as passé huit jours sans venir à Paris voir sa petite Arlette... Et pas même une lettre ! Moi, je t'ai écrit trois fois !
PUYLOUBIER. — J'étais très occupé...
ARLETTE. — Oui, oui ! Oh ! mais tu sais, cette semaine, tu viendras à Paris toutes les après-midi.
PUYLOUBIER. — Tu es folle ! Mais je ne puis pas !
ARLETTE. — Alors, c'est moi qui viendrai te voir à Versailles, à ton hôtel.
PUYLOUBIER, *vivement*. — Ah ! non ! (*A part.*) On lui indiquerait mon nouveau domicile.
ARLETTE. — Ah ! prends garde, mon petit; je finirai par croire que tu me trompes. Et si j'apprenais que tu t'occupes d'une autre femme... gare à toi !
PUYLOUBIER, — Moi, si l'on peut dire ! (*A part.*) Eh bien, me voilà frais !
ARLETTE. — Jure-moi que tu ne me trompes pas !
PUYLOUBIER. — Chut !... plus bas !
ARLETTE. — Pourquoi ?
PUYLOUBIER. — A cause... de... de... ton mari...
ARLETTE. — Il m'énerve, mon mari, il m'exaspère, il ne m'a jamais comprise... C'est un homme du Nord... moi, je suis de Bayonne, du pays basque !
PUYLOUBIER, *se bouchant les oreilles*. — Comme les tambours !
ARLETTE. — Qu'est-ce que tu dis ?
PUYLOUBIER. — Je dis : Oui, mon amour !
ARLETTE, *criant*. — Dis que tu m'aimes ou je crie !
PUYLOUBIER. — Plus bas ! plus bas ! Ah ! mon Dieu, quelle histoire ! (*Haut.*) Je t'aime !

SCÈNE VII

LES MÊMES, BACHELIN.

BACHELIN. — Arlette !... Tiens ! Puyloubier ! Tu es ici ?
PUYLOUBIER, *à part*. — Hélas ! (*Haut.*) Bonjour, Bachelin !
ARLETTE, *à Bachelin*. — Figure-toi que je viens de le rencontrer... il déjeune avec de vieux magistrats.
BACHELIN. — La voiture est prête ! Viens-tu avec nous ? Nous allons à Versailles !...
ARLETTE. — Comment, à Versailles ? Nous ne déjeunons pas ici ?
BACHELIN. — Mais c'est toi qui m'as demandé tout à l'heure...
ARLETTE. — J'ai changé d'idée.
BACHELIN. — A la bonne heure ! Te voilà raisonnable... Tout à l'heure, elle me soutenait que ce n'est pas joli ici...
PUYLOUBIER. — Vous savez, c'est joli... mais on y est mal... Il y a des moustiques !
BACHELIN. — Ah !
PUYLOUBIER. — Les lits sont très mauvais.
ARLETTE. — Mais nous ne couchons pas ici.
PUYLOUBIER. — Et puis il y a la cuisine ! Oh ! là ! là ! Quelle gargote !
BACHELIN. — Diable, ça c'est grave ! La cuisine est mauvaise ?
PUYLOUBIER. — Savez-vous ce qu'il y a pour déjeuner ?
BACHELIN. — Quoi ?
PUYLOUBIER. — Des navets cuits dans leur jus et le gigot d'une chèvre qui a été écrasée la semaine dernière par une auto !
BACHELIN. — Je ne reste pas ici une minute de plus... Viens, Arlette...
PUYLOUBIER, *apercevant Moulinot qui entre, sortant de l'hôtel*. — Cristi ! Moulinot !

SCENE VIII

LES MÊMES, MOULINOT.

MOULINOT. — Ah ! mon cher André, je viens de la cuisine... Les faisans sont à la broche, ils sont superbes...
BACHELIN. — Hein !

MOULINOT. — Et il y a un pâté de lièvre... Nous aurons un déjeuner de Lucullus... Mais je vous demande pardon...
BACHELIN, *à Puyloubier.* — Présente-nous ?
PUYLOUBIER. — Mme et M. Bachelin... M. Moulinot.
MOULINOT. — Enchanté !
ARLETTE, *bas à Puyloubier.* — C'est un ancien magistrat ?
PUYLOUBIER, *bas.* — Oui, oui.
ARLETTE. — Nous sommes ravis, monsieur le procureur !
MOULINOT, *à Puyloubier.* — Pourquoi procureur ?
PUYLOUBIER, *à Moulinot.* — Ne faites pas attention. C'est par déférence !
BACHELIN. — Nous sommes de vieux amis de Puyloubier.
PUYLOUBIER. — Oui... oui... Des amis de passage... Ils allaient partir... Ne les retardons pas... Au revoir, mes amis ! Au revoir !
MOULINOT. — Oh ! je suis navré... J'aurais eu grand plaisir à prier M. et Mme Bachelin de s'asseoir à notre table familiale !
PUYLOUBIER. — Ils regrettent, mais ils ne peuvent pas !
ARLETTE. — Mais pourquoi donc ? Nous acceptons et de grand cœur !
PUYLOUBIER, *à part.* — Vlan !
MOULINOT. — C'est entendu ! Je vais prévenir qu'on ajoute deux couverts ! A tout à l'heure, n'est-ce pas ? Je vous présenterai à...
PUYLOUBIER, *le poussant.* — Oui, oui, c'est entendu !
MOULINOT, *sortant.* — Qu'est-ce qu'il a ?
BACHELIN. — Je vais faire rentrer l'auto au garage ! (*A Puyloubier.*) Du faisan !... Et tu dis qu'on mangeait mal ! Farceur, va !
(*Il sort au fond.*)

SCENE IX

PUYLOUBIER, ARLETTE, *puis* MME MOULINOT.

ARLETTE. — Il est charmant, ce monsieur ! Enfin, nous pourrons déjeuner ensemble !
PUYLOUBIER. — Eh bien, je trouve ça très déplacé !
ARLETTE. — Quoi ?
PUYLOUBIER. — Que vous ayez accepté cette invitation !
ARLETTE. — Mais pourquoi ?
PUYLOUBIER. — Enfin, voyons, je suis sûr que tu me comprendras et que tu vas t'en aller ! C'est un banquet professionnel, il n'y a que des hommes.
ARLETTE, *ébranlée.* — Vraiment ? Je ne savais pas...
PUYLOUBIER. — Tu vois bien, ta place n'est pas ici !
ARLETTE. — Ah ! c'est ennuyeux ! Moi, qui me faisais une fête ! Enfin, tu nous excuseras auprès de M. Moulinot et tu nous rejoindras après déjeuner.
PUYLOUBIER. — Certainement, j'irai vous rejoindre après déjeuner. (*A part.*) Comptes-y !
MME MOULINOT, *entrant.* — Eh bien, André !
PUYLOUBIER, *à part.* — Ah ! Oh !
MME MOULINOT. — Vous vous faites désirer au tennis.
PUYLOUBIER. — Oui... Non... c'est-à-dire... M. Moulinot vous cherche... il a quelque chose à vous dire...
MME MOULINOT. — Ah ! Où est-il ?
PUYLOUBIER. — Je ne sais pas... au cinquième... c'est-à-dire ... à la cave... Dépêchez-vous !
MME MOULINOT. — J'y vais. (*Elle va pour sortir.*) Ah ! vous savez, nous avons décidé la date... C'est pour le vingt. A tout à l'heure, André.
(*Elle sort.*)
ARLETTE. — Qu'est-ce que c'est que cette dame qui t'appelle par ton petit nom ?
PUYLOUBIER. — Cette dame m'a vu naître ! C'est la femme de l'aubergiste. Tu as entendu ? Elle s'occupe du vin. Elle a dit pour le vin.
GOBINOIS, *paraissant.* — Ah ! ce bon Puyloubier !
PUYLOUBIER. — Cristi ! les invités de mon beau-père !

SCÈNE X

PUYLOUBIER, ARLETTE, GOBINOIS, Mme GOBINOIS, Mme et Mlle DESRILLETTE, *puis* YVONNE.

GOBINOIS, *entrant avec Mme Gobinois, à Puyloubier.* — Comment ça va-t-il, heureux mortel ?

Mme GOBINOIS. — Bonjour, monsieur le juge.

PUYLOUBIER. — Mon cher Gobinois... ma chère madame Gobinois...

Mme GOBINOIS. — J'espère que nous ne sommes pas en retard.

PUYLOUBIER. — Mais comment donc ! Vous arrivez à point !

Mme GOBINOIS. — Ce serait de ma faute. Je suis allée chez mon couturier commander ma robe pour...

PUYLOUBIER, *interrompant vivement.* — Oui, oui !... (*Les poussant.*) Les Moulinot vous attendent.

GOBINOIS. — Nous avons bien le temps ! Belle journée pour des amoureux.

ARLETTE, *à part.* — Comment ?

Mme GOBINOIS. — Quelle bonne idée de nous avoir réunis à Meudon.

PUYLOUBIER. — Je m'en félicite.

Mme GOBINOIS, *à Arlette.* — Madame est sans doute des nôtres ?

PUYLOUBIER. — Oui, c'est-à-dire, non...

Mme GOBINOIS. — Et cette chère Yvonne ? Elle est dans la joie, naturellement !

(*Elle va pour s'asseoir.*)

PUYLOUBIER. — Ne vous asseyez pas !

GOBINOIS. — Pourquoi ? C'est mouillé ?

PUYLOUBIER. — Non, mais les Moulinot vous attendent avec impatience ! Allez les rejoindre !

(*Il les pousse.*)

GOBINOIS, *sortant.* — Allons, bobonne ! A tout à l'heure, veinard !

(*Ils sortent.*)

PUYLOUBIER, *s'épongeant le front à part.* — Ouf ! Je suis mûr pour Charenton !

ARLETTE. — Qui sont ces gens-là ?

PUYLOUBIER. — Ça, ce n'est rien ! C'est un monsieur et une dame.

ARLETTE. — Je le vois bien ! Il y a donc des dames à ton banquet ?

PUYLOUBIER. — Non, en principe, mais madame est doctoresse en droit...

ARLETTE. — André, tu me caches quelque chose !

PUYLOUBIER. — Moi ! J'ai une âme de cristal !

Mme DESRILLETTE, *entrant avec sa fille.* — Garçon, M. Moulinot, s'il vous plaît ?

PUYLOUBIER, *essayant d'entraîner Arlette, à part.* — Encore !... Ah ! ça, mais il en pleut ! (*Haut.*) Ne restons pas ici !... Il y a des courants d'air !...

LE GARÇON, *à Mme Desrillette.* — M. Moulinot n'est pas là, mais monsieur peut vous renseigner.

Mme DESRILLETTE, *s'approchant de Puyloubier.* — Pardon, monsieur, nous sommes Mme et Mlle Desrillette, et nous venons pour le déjeuner.

PUYLOUBIER. — Ah ! parfaitement ! Le déjeuner... C'est cinq francs, vin compris.

Mme DESRILLETTE. — Comment ?

YVONNE, *entrant.* — Eh bien, André ?

PUYLOUBIER, *à part.* — Zut ! Yvonne !

YVONNE. — Madame et mademoiselle Desrillette ! Ah ! que je suis contente de vous voir !

(*Elle embrasse la fille. Elle voit Arlette.*)

ARLETTE, *à Puyloubier.* — Présente-moi ?

YVONNE. — Madame !

PUYLOUBIER. — Ça, c'est très facile... Mme Arlette Bachelin, Mlle Yvonne Moulinot.

ARLETTE. — Je suis très heureuse, mademoiselle, d'autant plus que monsieur votre père nous a très aimablement tout à l'heure invités, mon mari et moi, à déjeuner avec vous !

YVONNE. — Je serai enchantée, madame, d'avoir auprès de moi des personnes aimables en ce jour de joie !

PUYLOUBIER. — Il tombe des gouttes ! Rentrons, voulez-vous ?

MLLE DESRILLETTE. — Cette chère Yvonne ! Eh bien, où est-il, l'heureux élu de ton cœur ?

YVONNE. — Comment ! Oh ! que c'est drôle ! Vous ne vous connaissez pas encore ! (*Présentant Puyloubier.*) Mon fiancé, M. André Puyloubier.

ARLETTE. — Hein !

YVONNE. — Mme et Mlle Desrillette.

MME DESRILLETTE. — Toutes nos félicitations ! Vous épousez une perle ! (*Puyloubier lui serre la main.*)

MME DESRILLETTE. — Aïe ! Quelle poigne !

YVONNE. — Dame ! Un juge d'instruction !... Allons rejoindre les cousins Gobinois ! Vous venez, André ?

ARLETTE, *à Puyloubier.* — Restez ici !

PUYLOUBIER. — Je vous suis. Un mot à dire à mon groom !

SCÈNE XI

ARLETTE, PUYLOUBIER.

ARLETTE. — Misérable !

PUYLOUBIER. — Écoute...

ARLETTE. — Ne m'approche pas !...

PUYLOUBIER. — Je t'en supplie...

ARLETTE. — Ainsi tu épouses Mlle Moulinot ?

PUYLOUBIER. — Mais non, mais non, je vais t'expliquer, c'est elle qui...

ARLETTE. — Assez de mensonges et d'hypocrisie !... Ah ! Tu t'es bien moqué de moi ! Et ça je ne te le pardonne pas ! J'aurai mon tour, mon bonhomme !

PUYLOUBIER. — Que vas-tu faire ?

ARLETTE. — Mettre ton beau-père au courant de ta jolie conduite.

PUYLOUBIER. — Arlette, tu ne feras pas ça.

ARLETTE. — Tout de suite. Ah ! il n'est pas encore fait, ton mariage !

PUYLOUBIER. — Arlette !

ARLETTE. — Et puis, je dirai tout à mon mari !

PUYLOUBIER. — Mais il va te tuer !

ARLETTE. — Oui ; mais comme c'est une fine lame, il te passera d'abord son épée au travers du corps. Après ça, moi, je serai tranquille.
(*Elle va vers le fond.*)

PUYLOUBIER, *affolé.* — Arlette, je t'en conjure !

ARLETTE. — Laisse-moi, tu me fais horreur !
(*Puyloubier court après elle et la saisit par le bras.*)

VOIX D'YVONNE. — André ! André !

PUYLOUBIER. — Je viens, je viens ! (*Sortant.*) Ah ! je m'en souviendrai, moi, du déjeuner de Meudon !
(*Il sort avec Arlette.*)

SCÈNE XII

YVONNE, M. *et* MME GOBINOIS, *puis* M. *et* MME MOULINOT, *puis* BACHELIN

YVONNE, *entrant avec M. et Mme Gobinois.* — André !... Comment, il n'est pas là !

MOULINOT, *entrant avec Mme Moulinot.* — Ah ! bonjour, Gobinois, madame...

GOBINOIS *et les autres.* — Bonjour, chers amis. On vous attendait pour déjeuner, j'ai faim.

MOULINOT. — Mais certainement. Entrez donc, nous avons là un petit salon.
(*Les invités entrent dans l'hôtel.*)

MME MOULINOT. — Eh bien, Yvonne, où donc est M. André ?

YVONNE. — Je le cherche. Il était là, tout à l'heure avec Mme Bachelin.

MME MOULINOT. — Mme Bachelin ?

MOULINOT. — Oui, une femme charmante. Elle et son mari sont des amis

de Puyloubier et je les ai invités à déjeuner. (*Bachelin paraît.*) Voilà justement M. Bachelin.

BACHELIN, *entrant.* — Ah ! monsieur Moulinot !

MOULINOT. — Voulez-vous me permettre de vous présenter à ma femme : M. Bachelin, un bon ami d'André.

MME MOULINOT. — Soyez le bienvenu, monsieur.

MOULINOT. — Ma fille Yvonne, qui sera dans huit jours Mme Puyloubier.

BACHELIN. — Comment, Puyloubier se marie ?

MME MOULINOT. — Vous ne le saviez pas ?

BACHELIN. — Mais non !... Ah ! le cachottier !... (*A Yvonne.*) Tous mes compliments, mademoiselle.

MOULINOT. — Venez, cher monsieur. Je vais vous présenter à nos invités.

BACHELIN, *à Mme Moulinot.* — Votre fille est délicieuse et mérite son bonheur.

MME MOULINOT. — Ah ! monsieur, vraiment, je suis émue...

MOULINOT, *à sa femme.* — Adélaïde, surveille tes écluses !...

(*Ils vont pour sortir. Plantin paraît et arrête Moulinot.*)

SCÈNE XIII

MOULINOT, PLANTIN.

PLANTIN. — Comment, monsieur Moulinot, vous êtes là ! Mais on est en train de tourner le film militaire auquel vous deviez assister !

MOULINOT. — Je l'avais oublié, j'y vais !

PLANTIN. — Trop tard ! La scène est commencée !

MOULINOT. — Tant pis ! J'aurais voulu assister à l'exécution de ce film.

PLANTIN. — La mise en scène en valait la peine !

MOULINOT. — C'est un film militaire, m'avez-vous dit ?

PLANTIN. — Oui, monsieur, un film très important, le dixième et dernier tableau d'un grand drame qui en comprend quinze.

MOULINOT. — Puisqu'il y en a quinze et que c'est le dixième, ce n'est pas le dernier.

PLANTIN. — C'est ce qui vous trompe, monsieur! Les quatorze autres sont déjà tournés. Il y a six mois qu'on travaille à ce film ! (*Tirant son carnet.*) Ainsi, tenez, le quinzième a été tiré, il y a huit jours, sur les pentes du Mont-Blanc. On y voit la fille du châtelain et le jeune prince valaque faire bénir leur union sous une tempête de neige par un pasteur protestant en tenue de cycliste.

MOULINOT. — C'est inouï !

PLANTIN. — Il y a trois mois, à Yokohama, on a tourné le onzième tableau qui représente le chef des pirates poursuivi par un sous-marin japonais pendant que, dans une chaloupe à pétrole, le jeune aspirant français est en train d'aspirer une pipe d'opium dynamité, que lui présente le mandarin Ki-San-Fou.

MOULINOT. — C'est fantastique !

PLANTIN. — Et, il y a deux mois, le traître monté sur des échasses a traversé, sur un câble tendu, un gouffre béant de la Sierra-Morena, portant dans ses bras la fille du châtelain en chemise de nuit, pendant que l'opérateur de l'Atlantic-Cinéma tournait, implacable...

MOULINOT. — Ah ! mon Dieu ! Et s'il était arrivé un accident ?

PLANTIN. — Ça se passait aux Buttes-Chaumont. Et en ce moment, monsieur, savez-vous ce que c'est que ce dixième tableau qu'on est train de tourner ?

MOULINOT. — Je brûle de l'apprendre.

PLANTIN. — C'est l'assaut de la cabane !

MOULINOT. — Quelle cabane ?

PLANTIN. — Vous avez remarqué sans doute, tout près d'ici, au bord de la route à gauche, une hutte au toit de chaume ? Cette hutte nous appartient. Elle fait partie de notre mise en scène. Elle est située dans le maquis corse.

MOULINOT. — Comment, vous placez le maquis corse dans le bois de Meudon?

PLANTIN. — Ça n'a aucune importance au cinéma ! En ce moment, deux cents hommes de troupe, mes figurants, sous les ordres d'un commandant, La Cadière, le Louis XIV que vous avez vu tantôt, cernent la cabane dans

laquelle on croit le bandit caché. Fusillade nourrie. (*On entend des détonations.*) Le commandant a pu placer une cartouche de dynamite contre le mur de la cabane. Une explosion retentit. (*On entend une explosion.*) La façade, que nous avons truquée d'avance, s'écroule...

MOULINOT. — Le bandit est pris ?

PLANTIN. — Non, monsieur ! Car au onzième tableau, avant-hier, à Villacoublay, on l'a vu filer en aéroplane vers le pôle sud, où nous le retrouvons au quatorzième, hospitalisé par une famille de pingouins !

MOULINOT. — Et j'ai raté ça ! Et comment s'appelle ce drame où l'esprit de suite le dispute à l'ingéniosité du détail ?

PLANTIN. — *La Course à l'Abîme.*

MOULINOT. — Quel est donc le cerveau puissant qui a enfanté cette œuvre palpitante ?

PLANTIN. — C'est M. Pierre Decourcelle !

MOULINOT. — Et ce film paraîtra dans quelques jours, sans doute ?

PLANTIN. — Demain soir, dans tous les établissements de Versailles et de Paris.

MOULINOT. — Pas possible !

PLANTIN. — Et ensuite tiré à des centaines d'exemplaires il ira grossir dans les cinq parties du monde le renom artistique et intellectuel de la France !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LA CADIÈRE, *puis* LE PATRON.

LA CADIÈRE, *entrant.* — Ah ! patron !

PLANTIN. — Eh bien ! La Cadière, c'est fini ?

LA CADIÈRE, *emphatique.* — Patron, quel coup cruel du sort fatal !

PLANTIN. — Je vous en prie, La Cadière, pas de fioritures ! Allons au fait !

LA CADIÈRE, *d'un ton naturel.* — Eh bien, voici ! Il nous est arrivé un accroc imprévu !

PLANTIN. — Sapristi !

LA CADIÈRE. — Vous connaissez le scénario. Tout avait bien marché jusqu'à la dernière scène ! Mais voilà qu'au moment où l'explosion finale fait crouler le mur de la cabane dont l'intérieur devait apparaître vide...

PLANTIN. — Eh bien ?

LA CADIÈRE. — Il y avait quelqu'un !

PLANTIN. — Qui ça ?

LA CADIÈRE. — Un couple d'amoureux qui s'y était réfugié et que nous avons dérangé !

MOULINOT. — Non !

PLANTIN. — Et on les a pris dans le film ?

LA CADIÈRE. — Naturellement ! Le tourneur a continué sa besogne !

PLANTIN. — Et eux, qu'ont-ils fait ?

LA CADIÈRE. — Le bonhomme a paru médusé. Quant à la petite femme, qui n'était pas mal, ma foi, elle a eu une crise de nerfs ! A ce moment, suivant le scénario, nous avons coupé !

MOULINOT. — Bigre !

PLANTIN. — Mais, La Cadière, la scène n'est pas scandaleuse ?

LA CADIÈRE. — Non, patron, elle est intéressante !...

PLANTIN. — Pas plus ?

LA CADIÈRE. — Pas plus !

PLANTIN. — Ne vous alarmez pas ! Nous arrangerons ça : une simple modification à l'explication du tableau...

MOULINOT. — Et si le public ne comprend pas ?

PLANTIN. — Avec ça qu'il comprend d'habitude ! Les films sont dans l'auto ?

LA CADIÈRE. — Ils s'y trouvent.

PLANTIN. — Alors, en route pour le laboratoire. Il faut que nous soyons à Versailles dans vingt minutes. Monsieur Moulinot, votre serviteur. J'aurai l'honneur de vous rendre visite à vos usines de Courbevoie vers la fin de la semaine !

MOULINOT. — Vous y serez le bienvenu.

PLANTIN. — Monsieur.

MOULINOT. — Monsieur.

(*Plantin et La Cadière sortent.*)

MOULINOT. — J'irai voir ce film, moi !

LE PATRON, *sortant de l'hôtel.* — Monsieur, la femme du notaire vient d'accoucher. Vous aurez la musique.

MOULINOT. — Bravo ! A propos, vous ferez ajouter deux couverts !

LE PATRON. — Bien, monsieur.

MOULINOT. — Une petite femme pas mal ! Et j'ai raté ça !

(*Il sort.*)

SCENE XV

LE GARÇON, *puis* PUYLOUBIER, *puis* YVONNE, *puis* ARLETTE.

(*Puyloubier apparaît avec précaution par le fond gauche au-dessus de la haie. Il a les vêtements en désordre, la figure noircie et la calotte de son canotier enlevée par l'explosion.*)

PUYLOUBIER, *appelant par-dessus la haie.* — Eh ! psstt !... Garçon !

LE GARÇON. — Monsieur !... (*Stupéfait.*) Oh !

PUYLOUBIER. — Chut ! Tenez, voilà dix francs ! Il me faut tout de suite une chambre et un bain !

LE GARÇON. — Un bain ? mais...

PUYLOUBIER. — Enfin un cabinet de toilette, ce que vous voudrez !



Puyloubier à la recherche d'un lavabo.

LE GARÇON. — Qu'est-ce qui est arrivé à monsieur ? Un accident ?

PUYLOUBIER. — Rien, rien !... Je vous attends ici ! Et surtout... silence, hein !

LE GARÇON. — Bien, monsieur.

(*Il va pour rentrer à l'hôtel.*)

PUYLOUBIER, *se baissant brusquement derrière la haie pour ne pas être vu d'Yvonne qui entre.* — Sapristi ! Yvonne !

YVONNE, *entrant.* — Garçon ?

LE GARÇON. — Mademoiselle ?

YVONNE. — Vous n'avez pas vu mon fiancé, un monsieur qui était là tout à l'heure avec nous, avec une jaquette grise et un canotier ?

LE GARÇON, *regardant vers la haie.* — Un canotier ? Non, mademoiselle !

(*Il sort.*)

YVONNE. — Oh ! que c'est désagréable ! Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui, André ? Il est bien peu empressé avec moi !

(*Elle entre à l'hôtel.*)

PUYLOUBIER. — Vlan ! Je ne peux plus rentrer, moi ! Cristi ! Quelqu'un !

(*Il se baisse.*)

(*Arlette entre bouleversée du deuxième plan gauche. Elle se laisse tomber sur la chaise près du guéridon.*)

ARLETTE. — Quelle aventure ! Mon Dieu, quelle aventure !

(*Elle boit.*)

PUYLOUBIER, *réapparaissant au-dessus de la haie.* — Arlette !... Arlette !...

ARLETTE, *se retournant.* — Hein !... (*Effrayée.*) Ah !

PUYLOUBIER. — Tais-toi ! C'est moi !

ARLETTE, *allant vers lui.* — Qu'est-ce que tu fais là ?

PUYLOUBIER. — J'attends un bain !

ARLETTE. — Ah ! mon pauvre ami, cette cabane !

PUYLOUBIER. — Comment n'avons-nous pas été pulvérisés ?... Je n'ai pas encore vérifié s'il ne me manque pas un bras ou une jambe !

ARLETTE. — Nous sommes des rescapés de la dynamite.

PUYLOUBIER. — Et ces soldats, commandant en tête, qui exécutaient cette manœuvre inconcevable de faire sauter une hutte abandonnée et qui nous ont vus !

ARLETTE. — Pourvu qu'ils ne nous reconnaissent pas !

PUYLOUBIER. — N'y compte pas ! Si nous rencontrons cet officier, s'il parle, nous sommes perdus ! Vite, va rejoindre les Moulinot et ton mari, tâche de nous créer un alibi. Tu ne m'as pas vu, je suis au télégraphe, au téléphone...

ARLETTE, *montrant son manteau déchiré par l'explosion.* — Mais je ne peux pas me présenter dans cet état !

PUYLOUBIER, *ouvrant le manteau.* — Ta robe n'a rien au moins ?

ARLETTE, *regardant.* — Heureusement !

PUYLOUBIER. — Donne-moi ce manteau.

ARLETTE. — Pourquoi ?

PUYLOUBIER. — Pour le faire disparaître... Attention, on vient !

(*Il plonge*).

ARLETTE, *à part.* — Comment sortirons-nous de là ?

YVONNE, *entrant.* — Il n'est pas au salon, je n'y comprends rien !... (*Apercevant Arlette.*) Ah ! madame Bachelin !

ARLETTE. — Mademoiselle Moulinot !

YVONNE. — Mais qu'avez-vous ? Vous êtes toute pâle !

ARLETTE. — Ce n'est rien ! Je me suis sentie un peu souffrante. Alors je suis restée sous la tonnelle, mais ce n'est rien, ça passe !

YVONNE. — Vous n'auriez pas vu mon fiancé ?

ARLETTE. — Non ! (*Puyloubier lui fait signe.*) C'est-à-dire oui... Il est allé au télégraphe... une dépêche urgente à envoyer au Palais.

YVONNE. — Je suis très fâchée contre lui... Il m'abandonne. Venez, chère madame, maman a toujours son flacon de sels sur elle.

PUYLOUBIER. — Ma fiancée qui va soigner ma maîtresse !

(*Elles sortent, deuxième plan à droite.*)

ARLETTE, *sortant.* — Quelle histoire !

PUYLOUBIER, *réapparaissant.* — Je ne peux pas continuer à me promener dans cette tenue de ramoneur... Je suis indésirable ! Et ce garçon qui ne revient pas ! Quelqu'un.

(*Le garçon paraît. Puyloubier plonge.*)

LE GARÇON. — Monsieur !... Eh ! le monsieur dans la haie !

PUYLOUBIER, *réapparaît.* — Eh bien ?

LE GARÇON. — C'est prêt ! Chambre nº 2.

PUYLOUBIER. — Il n'y a personne par là ?

LE GARÇON. — Non, monsieur.

PUYLOUBIER. — Alors je puis passer ?

LE GARÇON. — Oui, monsieur.

PUYLOUBIER, *il franchit la haie.* — Mettez ça dans mon auto !

LE GARÇON, *à part.* — Il est bien arrangé, celui-là !

(*Il sort. Bachelin entre.*)

SCÈNE XVI

PUYLOUBIER, BACHELIN.

BACHELIN. — Puyloubier, toi ! Dans cet état ?

PUYLOUBIER. — Oui, mon vieux, l'état c'est moi !

BACHELIN. — Mais enfin, que t'est-il arrivé ?

PUYLOUBIER. — Ne me questionne pas ! J'ai été obligé d'opérer une descente...

BACHELIN. — Dans une cheminée ?

PUYLOUBIER. — Non, sous une auto !

BACHELIN. — Pourquoi faire ?

PUYLOUBIER. — Rien, une affaire de fausse monnaie.

BACHELIN. — Je ne comprends pas un mot !

PUYLOUBIER. — Ça ne m'étonne pas, moi non plus ! Surtout, rien à personne ! C'est le secret professionnel ! Attends-moi, je reviens !

BACHELIN. — Dis donc, tu sais que tu n'as plus ton chapeau ?

PUYLOUBIER, *sortant.* — Ce qui m'étonne, c'est d'avoir encore ma tête !... (*Il entre à l'hôtel.*)

SCÈNE XVII

BACHELIN, *puis* LA CADIÈRE, BALOUCHE (*en soldat*).

BACHELIN. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

(*Entrée de La Cadière en commandant, suivi de Balouche en soldat.*)

LA CADIÈRE, *à Balouche.* — Cristi, qu'il fait soif, mon vieux Balouche !

BALOUCHE. — Une verte !

LA CADIÈRE. — Ça colle... On la joue au piquet ?

BALOUCHE. — Garçon, deux absinthes gommées et un piquet.

BACHELIN, *à part, les regardant.* — Comment ! Le commandant va jouer avec le simple soldat ! Ah ! par exemple !

BALOUCHE, *s'épongeant, à La Cadière.* — C'est égal, tu sais, mon vieux, ça sera pas de trop de boire un coup. Il fait rudement chaud depuis ce matin qu'on est là à faire les Jacques !

BACHELIN, *à part.* — Faire les Jacques ! C'est ainsi qu'il qualifie les manœuvres.

LA CADIÈRE, *à Balouche.* — Pour sûr que si j'avais des rentes, je moisirais pas dans ce sale métier !

BACHELIN, *à part.* — Un officier qui parle de la sorte !

LE GARÇON, *servant les consommations et les cartes.* — Voilà !

LA CADIÈRE, *coupant.* — A toi la donne.

BALOUCHE, *se servant.* — Laisse-moi le temps de faire ma purée. Le moment est sacré.

LA CADIÈRE. — T'as raison. L'alcool, n'y a que ça de vrai !

BACHELIN, *à part.* — Voilà comment ils tiennent compte des circulaires ministérielles. (*La Cadière et Balouche fredonnent l'*Internationale.) L'*Internationale !* Oh ! Oh !

LA CADIÈRE, *annonçant.* — D'autor, le roi !

BALOUCHE. — Moi aussi.

LA CADIÈRE, *jouant.* — Hein !

BALOUCHE. — Ah ! çà, dis donc, mon vieux, tu maquilles les brêmes?

LA CADIÈRE. — Répète un peu !

BALOUCHE. — Tu maquilles les brêmes, filou !

LA CADIÈRE. — Je vais te maquiller la bouillote.

BALOUCHE. — Crapule, voleur, vendu !

BACHELIN, *à part.* — Il va se faire fusiller ! (*S'interposant, à Balouche.*) Mon ami, je vous en prie...

BALOUCHE. — Ah ! vous, fichez-moi la paix ! Vous ne m'empêcherez pas de dire à cette vieille gouape...

BACHELIN. — Oh !... (*A La Cadière.*) Je vous en prie, commandant, n'écoutez pas !

LA CADIÈRE. — De quoi vous mêlez-vous? Vous croyez que j'ai peur de ce gnaf !...

(*On le bouscule.*)

BALOUCHE. — Eh ! va donc, tête à l'huile !
LA CADIÈRE. — Attends un peu, je vais t'entrer dans le chou !
(*Il sort en poursuivant Balouche.*)
BACHELIN. — C'est incroyable ! De pareilles mœurs dans l'armée ! Pauvre France !

SCÈNE XVIII

TOUT LE MONDE, *puis* PUYLOUBIER.

(*Bachelin seul, au guéridon, fait des gestes.*)
MOULINOT, *entrant.* — Enfin, voyons, mon enfant, s'il est allé au télégraphe... Ah ! monsieur Bachelin, vous n'avez pas vu Puyloubier ?... (*Il regarde Bachelin qui gesticule.*) Qu'est-ce qu'il a ?
ARLETTE, *embarrassée.* — Qu'as-tu, mon ami ?
(*Il continue les gestes. Puyloubier paraît.*)
YVONNE. — Ah ! André ! ce n'est pas malheureux !
PUYLOUBIER. — Ma chère Yvonne !
YVONNE. — Oubliez aujourd'hui que vous êtes juge d'instruction.
MOULINOT, *à Bachelin.* — Voyons, monsieur Bachelin, qu'avez-vous ?
BACHELIN. — Pincez-moi !
MOULINOT. — Comment ?
BACHELIN. — Pincez-moi !
(*Moulinot le pince.*)
BACHELIN. — Aïe ! Je suis bien éveillé !
MOULINOT. — Mais enfin ?
BACHELIN. — Je viens de voir quelque chose de fantastique !
ARLETTE. — Quoi ?
BACHELIN. — Je vais vous le raconter, mais vous ne me croirez pas !
PUYLOUBIER. — Enfin, qu'y a-t-il ?
BACHELIN. — Écoutez bien ! Tout à l'heure, ici, j'ai vu un commandant...
PUYLOUBIER, *l'interrompant.* — Un commandant ?... Où ça, un commandant ?
MME MOULINOT. — Voyons, André ! Laissez finir !
PUYLOUBIER, *à part.* — Ça va mal.
BACHELIN. — Parfaitement, un chef de bataillon d'infanterie qui s'est mis à jouer aux cartes avec un simple fantassin.
MOULINOT. — Eh bien ?
BACHELIN. — Sur une discussion à propos du jeu, le soldat a appelé le commandant : fripouille, et tête à l'huile !
TOUS. — Non !
BACHELIN. — Attendez ! Vous croyez peut-être que le commandant a fait arrêter cet homme sur-le-champ ? Pas du tout, il n'a pas bronché, il est simplement sorti...
PUYLOUBIER. — Ah ! il est sorti ?
BACHELIN. — Parfaitement, pour aller se colleter avec lui sur la route.
TOUS. — Oh !
BACHELIN. — Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça ? Jolie discipline, hein ! Voilà où nous en sommes avec les idées d'aujourd'hui !
MOULINOT. — Bachelin, ne vous emballez pas !
BACHELIN. — Vous allez peut-être me soutenir que c'est naturel ?
MOULINOT. — Parfaitement !
TOUS. — Hein !
MOULINOT. — L'armée n'a rien à voir dans tout cela ! Savez-vous ce que c'est que ce commandant et ce soldat que vous avez vu se disputer ? Ce sont deux figurants d'une entreprise cinématographique.
PUYLOUBIER, *inquiet.* — Comment ?
MOULINOT. — Mais oui, je l'ai vu, votre commandant, j'ai causé avec lui. C'est le régisseur de l'Atlantic-Cinéma. Ils sont venus ce matin ici avec deux cents figurants pour tourner un film militaire !
PUYLOUBIER. — Un film ! Ce n'est pas possible !
MOULINOT. — Mais si. Il est même arrivé une histoire assez drôle qu'il m'a racontée. (*A Mme Moulinot.*) Emmène les petites. Ce n'est pas pour les enfants... (*Mme Moulinot et Yvonne vont au fond.*) Figurez-vous qu'ils ont dyna-

mité une cabane truquée d'avance et dans laquelle ils ont surpris deux amoureux qui se sont enfuis dans un état lamentable. Il paraît que le bonhomme était noir de fumée.

BACHELIN, *à part.* — Noir de fumée ! Ah ! ça, mais ?...

GOBINOIS. — Et on les verra dans le film !

PUYLOUBIER, *à part.* — Nom de Dieu !

MOULINOT. — Parbleu ! à l'heure qu'il est, il doit être à Versailles au laboratoire de l'Atlantic-Cinema.

ARLETTE, *défaillante.* — Ah !

TOUS, *se précipitant.* — Elle se trouve mal !

BACHELIN. — Vite, une serviette et de l'eau !

(*Il la bassine.*)

(*On entoure Arlette.*)



Arlette s'évanouit

PUYLOUBIER, *à part, atterré.* — Du cinéma ! Je suis pris dans un film. Le commandant était truqué ! Oh !

ARLETTE *revient à elle.* — Ce n'est rien. C'est un éblouissement.

LE GARÇON. — Madame est servie !

ARLETTE, *nerveuse.* — Mettons-nous à table.

MOULINOT. — Allons, à table !

PUYLOUBIER, *les poussant.* — Oui, oui, à table !

GOBINOIS, *à Puyloubier.* — Très amusante, l'histoire du film !

PUYLOUBIER. — A qui le dites-vous ? (*Au garçon.*) Mon auto, vite, dites à mon groom de chauffer mon auto.

(*Ils entrent dans la tonnelle.*)

BACHELIN, *avant d'entrer.* — Une explosion ! Puyloubier avait le visage noirci et Arlette évanouie ! J'en aurai le cœur net !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LABORDILLE.

(*Le commandant Labordille entre du fond en uniforme et s'avance jovial auprès de Bachelin qu'il prend pour le garçon, car il a une serviette sous le bras.*)

LABORDILLE. — Garçon, annoncez à M. Moulinot le commandant Labordille, de Cambrai.

BACHELIN, *entrant dans la tonnelle.* — Eh ! mais, je ne suis pas le garçon !

LABORDILLE. — Ils ne sont pas polis dans ce pays !

Yvonne, *dans la tonnelle.* — Voyons, André, où allez-vous ?

Puyloubier. — Je reviens. Je vais au téléphone... (*Il sort de la tonnelle.*) Je deviens fou, moi ! Il faut que je rentre à Versailles arrêter ce film !

(*Il tombe nez à nez avec Labordille.*)

Labordille. — Pardon, monsieur !

Puyloubier, *exaspéré.* — Ah ! vous voilà ! C'est vous le commandant ! Vous avez le toupet de vous promener comme ça, en uniforme, pour gagner quarante sous par jour !

Labordille, *suffoqué.* — Comment ?

Puyloubier, *idem.* — Voulez-vous me foutre le camp, commandant de carton, officier de pantomime ?

(*Il le gifle et court vers le fond.*)

Labordille, *furieux.* — Vous aurez de mes nouvelles, monsieur ! Je suis le commandant Labordille !

Puyloubier, *au fond, affolé.* — Ah ! Zut ! J'ai giflé deux millions !

RIDEAU.





IIe ACTE. — L'Autobus de Montrouge interprète de Pied-de-Vache.

ACTE II

Un cabinet de juge d'instruction au Parquet de Versailles. Au fond droite, une grande porte donnant sur l'antichambre, au fond gauche, petite porte donnant sur un escalier dérobé, au premier plan gauche une porte, donnant sur le vestibule du Procureur de la République, au deuxième plan droite, porte donnant sur la geôle, grand bureau, casiers et meubles nécessaires. Téléphone portatif sur le bureau.

SCÈNE PREMIÈRE

FLOCHE, NESTOR, *puis* MAITRE MÉCAMÈCHE, *avocate en robe.*

Au lever du rideau, le greffier Floche, étendu à terre, démontre à l'appariteur Nestor, huissier à chaîne, les principes de culture physique.

FLOCHE, *étendu à terre sur le ventre.* — Mouvement no 3 : Vous levez alternativement vos deux jambes et vous les pliez de plus en plus en les rapprochant de vos reins...

NESTOR. — Ça ne doit pas être commode ça, monsieur Floche !

FLOCHE. — Dame, Nestor, il faut de la patience. Le Manuel indique qu'au bout de dix-huit mois on doit arriver à boutonner ses bottines en passant son pied sous le bras.

(*Me Bécamèche, avocate en robe et toque, entre. Floche se relève aussi vite qu'il le peut. Nestor sort*)

FLOCHE. — Maître Bécamèche.

Me BÉCAMÈCHE. — Je vois que M. le juge Puyloubier n'est pas encore arrivé !

FLOCHE, *s'asseyant.* — Pas encore mon cher maître, M. le juge ne sera là qu'à cinq heures, il a déjeuné aujourd'hui à Meudon avec sa fiancée.

Me BÉCAMÈCHE. — Y a-t-il du nouveau concernant mon client ?

FLOCHE. — Trouillard, dit Pied-de-Vache ? Non, mon cher maître, le rapport des médecins légistes, commis pour examiner si l'inculpé est réellement sourd-muet, n'est pas encore déposé.

Me BÉCAMÈCHE. — Ah ! Tant pis ! Cette affaire m'intéresse beaucoup. Je repasserai demain.

(*Elle va pour sortir, la porte s'ouvre. Ornacieux paraît.*)



Sous cette robe je caresse un espoir.

SCÈNE II

LES MÊMES, ORNACIEUX.

M[e] BÉCAMÈCHE. — Monsieur le Procureur de la République.

ORNACIEUX. — Mon cher maître, je suis enchanté de vous rencontrer.

M[e] BÉCAMÈCHE. — Mme Ornacieux de la Bidonière se porte bien ?

ORNACIEUX. — A merveille, je vous remercie. Mon cher maître, j'apporte justement à Puyloubier la preuve de l'innocence de votre client Pied-de-Vache.

M[e] BÉCAMÈCHE. — Ah ! Pied-de-Vache est déclaré sourd-muet ?

ORNACIEUX. — Oui, les professeurs Louvy et Allamand, de l'Académie de médecine, sont catégoriques : l'inculpé n'a jamais pu articuler un seul son. Dans ces conditions il n'a pu jouer l'interprète polyglotte, ni par conséquent perpétrer les crimes dont on l'accuse.

M[e] BÉCAMÈCHE. — Vous m'en voyez ravie, monsieur le Procureur...

ORNACIEUX. — Vous perdez cependant une cause intéressante.

M[e] BÉCAMÈCHE. — Sans doute ; mais, si Pied-de-Vache avait été renvoyé devant la juridiction répressive, cela nous menait en janvier et à cette époque j'étais dans l'impossibilité de me présenter à la barre.

ORNACIEUX. — Et pourquoi donc, mon cher maître ?

M[e] BÉCAMÈCHE. — Parce que je nourris sous ma toge des espérances légitimes pour ce moment-là !

ORNACIEUX. — Toutes mes félicitations. M. Bécamèche doit être enchanté ?

M[e] BÉCAMÈCHE. — Il en est d'autant plus heureux que pour lui ce sera la morte-saison, il est modiste !

ORNACIEUX. — Je vais m'occuper de faire mettre votre client en liberté.

M[e] BÉCAMÈCHE. — Je me retire, monsieur le Procureur, veuillez m'excuser, j'ai un essayage. Tous mes devoirs.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III

ORNACIEUX, FLOCHE, *puis* NESTOR, *puis* LABORDILLE.

ORNACIEUX. — Monsieur Floche, veuillez rédiger le non-lieu de Pied-de-Vache pour le soumettre à la signature de M. Puyloubier dès qu'il rentrera : je vais faire donner des ordres immédiats à la prison pour la levée d'écrou.

(*Il sonne.*)

FLOCHE. — Bien, monsieur le Procureur.

(*Nestor entre.*)

ORNACIEUX, *à Nestor.* — Ce rapport, au greffe.

(*Nestor sort.*)

ORNACIEUX. — Je tiens essentiellement à ce que le prévenu soit élargi avant le coucher du soleil. Il a déjà vingt-cinq jours de prévention.

FLOCHE. — Peuh ! Monsieur le Procureur, un jour de plus ou de moins !

ORNACIEUX. — Sans doute, monsieur Floche ; mais nous aurions encore la presse sur le dos et vous le savez : la crainte de la presse est le commencement de la justice.

(*On frappe au fond.*)

ORNACIEUX. — Voyez donc !

LABORDILLE, *entrant, en commandant.* — Pardon, messieurs, M. le juge Puyloubier, s'il vous plaît ?

FLOCHE. — Il n'est pas là, monsieur.

LABORDILLE. — Ah ! tant pis ! Voulez-vous alors m'indiquer le cabinet du Procureur de la République ?

ORNACIEUX. — Le procureur, c'est moi, monsieur.

LABORDILLE, *se présentant.* — Le commandant Labordille, 251e de ligne, en garnison à Cambrai.

ORNACIEUX. — Enchanté, commandant !

LABORDILLE. — Je suis le parrain de la petite Moulinot.

ORNACIEUX. — La fiancée de Puyloubier.

LABORDILLE. — Précisément.

ORNACIEUX. — Qu'y a-t-il pour votre service, commandant ?

LABORDILLE. — Voilà, monsieur le Procureur. Je suis arrivé ce matin de Cambrai pour déjeuner avec les Moulinot à Meudon et faire la connaissance du futur. A peine étais-je entré dans le jardin de l'hôtel des Charmilles, qu'un individu s'est précipité sur moi et m'a appliqué une gifle énorme, à moi, le commandant Labordille, en m'accablant des épithètes les plus malsonnantes.

ORNACIEUX. — Sans aucun motif ?

LABORDILLE. — Aucun, monsieur le Procureur.

ORNACIEUX. — Et vous connaissez cet individu ?

LABORDILLE. — Je ne l'avais jamais vu.

ORNACIEUX. — Diable !

LABORDILLE. — Alors, je venais demander à Puyloubier de poursuivre une enquête pour retrouver mon agresseur.

ORNACIEUX. — Mais, comment donc ! Consignez la plainte du commandant, monsieur Floche. Possédez-vous le signalement du délinquant.

LABORDILLE. — Parfaitement, monsieur le Procureur : Très exalté, une figure rasée, un complet gris.

ORNACIEUX. — Consignez, Floche.

LABORDILLE. — Une tête à claque... rien qu'en y pensant, la moutarde me monte au nez : si je retrouve cet individu, je fais un malheur ; cette exaspération est très mauvaise pour mon état de santé : je suis diabétique.

ORNACIEUX. — Ah ?... Vous aussi ?...

LABORDILLE. — Trente-cinq grammes à la dernière analyse !

ORNACIEUX. — Moi, trente-deux !

FLOCHE. — Faut-il consigner, monsieur le Procureur ?

ORNACIEUX. — Mais non, monsieur Floche !

LABORDILLE. — Avez-vous trouvé de l'acétone ?

ORNACIEUX. — Non, quelques cellules seulement et un peu de sable.

LABORDILLE. — Moi, du gravier.

ORNACIEUX. — Commandant, vous m'êtes très sympathique ! Voulez-vous passer dans mon cabinet ? Je vais immédiatement prescrire une enquête. Monsieur Floche, vous ferez demander au service anthropométrique s'il y a une fiche correspondant au signalement de cet individu ?

FLOCHE. — Bien, monsieur le Procureur.

ORNACIEUX, *à la porte.* — Après vous, commandant... Je vais vous montrer, par la même occasion, un nouvel appareil que j'ai acheté pour faire mes analyses moi-même...

(*Ils sortent par la porte de droite.*)

SCÈNE IV

FLOCHE, *puis* PUYLOUBIER.

FLOCHE, *écrivant.* — D'abord ce non-lieu... là, voyons...

(*Il cherche dans un casier.*)

(*Puyloubier entre par le fond, il a le chapeau sur les yeux, l'air effronté.*)

FLOCHE, *le voyant.* — Monsieur le juge... Monsieur le juge est en avance... Je n'attendais monsieur le juge qu'à cinq heures. Il n'est rien arrivé de fâcheux à monsieur le juge ?

PUYLOUBIER, *sec.* — Non !

FLOCHE, *désignant le courrier sur le bureau.* — Le courrier de monsieur le juge... Si j'osais demander à monsieur le juge... Il y a là une enveloppe avec des billets à demi-tarif pour le cinéma, et je voudrais bien...

PUYLOUBIER, *terrible.* — Vous fréquentez les cinémas ?

FLOCHE. — Ma femme adore ce genre de spectacle.

PUYLOUBIER. — Je ne vous fais pas mon compliment ! C'est une distraction idiote !

FLOCHE, *à part.* — Qu'est-ce qu'il a ?... (*Haut.*) Le rapport des médecins légistes est déposé, monsieur le juge. Pied-de-Vache est sourd-muet.

PUYLOUBIER. — Tant mieux pour lui.

FLOCHE. — Je suis en train de rédiger le non-lieu.

PUYLOUBIER. — Mais fichez-moi donc la paix ! (*On frappe.*) Entrez !

SCÈNE V

LES MÊMES, PIED-DE-VACHE, DEUX GENDARMES, *puis* PHÉMIE, *puis* NESTOR.

(*Deux gendarmes entrent par la petite porte deuxième plan droite, tenant par la main Pied-de-Vache, apache, qui a l'air complètement abruti.*)

PUYLOUBIER. — Qu'est-ce que c'est ?

LE BRIGADIER. — Pardon, excuse, monsieur le juge, nous vous amenons l'inculpé Pied-de-Vache que le procureur nous a donné l'ordre d'extraire.

LE GENDARME, *l'air idiot.* — Nous avons extrait.

PUYLOUBIER. — Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

FLOCHE. — C'est pour l'ordonnance de non-lieu, monsieur le juge.

PUYLOUBIER. — Renvoyé à demain !

FLOCHE. — Monsieur le Procureur a insisté pour que l'inculpé soit élargi ce soir même !

PUYLOUBIER, *se promenant de long en large.* — Soit !... Le devoir avant tout. Asseyez-vous.

(*Les gendarmes font asseoir Pied-de-Vache.*)

PUYLOUBIER. — Vous vous appelez Trouillard, dit Pied-de-Vache?

(*Pied-de-Vache ne répond pas.*)

LE BRIGADIER. — Pardon, monsieur le juge oublie que le détenu est sourd-muet ?

PUYLOUBIER. — C'est juste !

LE BRIGADIER. — Faut-il introduire l'interprète explicatif et habituel des gestes oratoires de l'inculpé ?

PUYLOUBIER. — Introduisez.

LE GENDARME. — Nous introduisons.

(*Il fait entrer Phémie et sort lui-même.*)

PHÉMIE, *costume des péripatéticiennes des boulevards extérieurs.* — Bonjour, monsieur le juge !

PUYLOUBIER. — Ah ! vous voilà, vous !

PHÉMIE, *s'asseyant.* — Pour vous servir, monsieur le juge... (*A Floche, qui est chauve.*) Ça va, Absalon ?

PUYLOUBIER. — Phémie Mouredu, dite l'Autobus de Montrouge, vous jurez de traduire fidèlement à Pied-de-Vache ce que je vais vous communiquer ?

PHÉMIE, *crachant.* — Croix de bois, croix de fer, si je meurs je vais en enfer !

PUYLOUBIER, *impatienté.* — Dites : je le jure !

PHÉMIE. — Je le jure !

PUYLOUBIER. — Eh bien, voulez-vous faire comprendre à Pied-de-Vache que le rapport des médecins légistes ayant conclu d'une façon formelle à sa surdi-mutité, il va être mis en liberté immédiate !

(*Phémie se lève, lance la jambe et frappe avec la main droite sur son bras gauche, Pied-de-Vache donne les signes d'une joie profonde.*)

PUYLOUBIER. — Comment, c'est déjà fait ?

PHÉMIE. — Oui, monsieur le juge.

PUYLOUBIER. — Demandez-lui, conformément à la loi, s'il accepte la décision qui le libère ?

(*Pantomime prolongée entre Phémie et Pied-de-Vache. Ce dernier se lève, se frappe sur les cuisses, se gratte la tête, se pince le nez, se bouche les oreilles, se frappe la poitrine, etc...*)

PUYLOUBIER, *impatienté.* — Eh bien, qu'est-ce qu'il dit ?

PHÉMIE. — Il dit oui !

LE BRIGADIER. — Que serait-ce s'il avait dit non !

PUYLOUBIER. — Dépêchons ! (*A Floche.*) Vous avez le non-lieu ? (*Il le signe.*) Vite à la signature chez le procureur. Vous, l'Autobus de Montrouge, vous pouvez vous retirer.

PHÉMIE. — A la revoyure, monsieur le juge !

(*Elle fait des signes à Pied-de-Vache.*)

FLOCHE, *à la porte.* — Le dossier n'est pas complet, monsieur le juge, il manque le rapport qui est au greffe.

PUYLOUBIER. — Le brigadier ira le prendre.

(*Floche sort.*)

LE BRIGADIER. — A vos ordres, monsieur le juge.

(*Nouveaux signes de Phémie à Pied-de-Vache.*)

PUYLOUBIER. — Qu'est-ce que vous lui dites ?

PHÉMIE. — Je lui dis comme ça que pour fêter sa sortie je vas mettre mes plus belles frusques et un galurin à la hauteur.

LE BRIGADIER. — Allons, retirez-vous et finissez ce cinématographe.

(*Il sort avec Phémie.*)

PUYLOUBIER. — Le cinématographe, le cauchemar me reprend! (*Nestor entre avec une carte sur un plateau.*) Je n'y suis pour personne... (*Il prend la carte.*) Bachelin... le cauchemar est une réalité !... Faites entrer... N'ayons l'air de rien, sourions !

SCENE VI

PUYLOUBIER, PIED-DE-VACHE, BACHELIN, *puis* LE BRIGADIER

(*Pendant toute cette scène, Pied-de-Vache assis dans un coin semble complètement indifférent à tout ce qui l'entoure.*)

BACHELIN, *entrant du fond.* — Ce bon Puyloubier ! (*Apercevant Puyloubier qui se force à sourire.*) Tu as mal aux dents ?

PUYLOUBIER. — Moi ? Je suis très bien !

BACHELIN. —Dis donc, mon vieux, tu nous as brûlé la politesse tout à l'heure.

PUYLOUBIER. — Oui, j'ai été appelé brusquement par un coup de téléphone du procureur.

BACHELIN. — Ah ! (*Désignant Pied-de-Vache.*) C'est un criminel de marque qui est là dans le coin ?

PUYLOUBIER. — Non, c'est un sourd-muet qu'on a accusé à tort et que je suis en train de mettre en liberté.

BACHELIN. — Pauvre diable ! (*A Pied-de-Vache.*) Ainsi, mon ami, vous êtes sourd-muet ?

PUYLOUBIER. — Tu n'espères pas qu'il te réponde ?

BACHELIN. — Au fait, alors je puis parler devant lui ?

PUYLOUBIER. — Tu as quelque chose à me dire ?

BACHELIN. — Mon pauvre Puyloubier, dans quel guêpier t'es-tu fourré ?

PUYLOUBIER. — Moi !

BACHELIN. — Comment, ce matin dans le bois de Meudon, tu te fais prendre, par une fatalité inouïe, dans un film cinématographique, avec une femme sur les genoux, et tu ne me confies pas à moi, ton vieil ami, cette mésaventure lamentable ?

Puyloubier. — Comment, tu sais ?

Bachelin. — Mais sans doute, ça n'a pas été difficile à deviner... le flair de l'amitié, mon bon Puyloubier... Et ma femme, si tu voyais ma femme... Elle n'a plus sa tête à elle... Figure-toi qu'elle ne sait pas ce qu'elle a fait de son manteau d'auto ?

Puyloubier, *à part.* — Parbleu ! Il est chez moi ! (*Haut.*) L'incident n'a pas une telle importance !

Bachelin. — Tu en parles à ton aise. L'Atlantic-Cinéma, dont tu es la victime, possède quatre salles de représentations à Versailles, douze à Paris, quatre cent dix en province.

Puyloubier, *atterré.* — Tant que ça !

Bachelin. — Oui, je me suis documenté. Ainsi, mon pauvre cher ami, tout Versailles, tout Paris, toute la France vont pouvoir te contempler sur l'écran, toi fiancé, juge d'instruction, ayant sur les genoux une grue !

Puyloubier, *désignant Pied-de-Vache.* — Tais-toi donc !

Bachelin. — Puisqu'il est sourd-muet... Entre nous, n'est-ce pas, c'était une grue !

Puyloubier. — Oui... oui...

Bachelin. — Dis donc... jolie ?

Puyloubier. — Peuh ! Peuh !

Bachelin. — Comment s'appelle-t-elle ?

Puyloubier. — Bachelin, je ne peux pas...

Bachelin. — Tu ne veux pas me dire son nom ?

Puyloubier. — N'insiste pas, je t'en supplie...

Bachelin. — Bon, bon... D'ailleurs, à partir de demain soir, pendant une semaine, pour un franc dix centimes, moitié prix pour les militaires, nous pourrons t'admirer tout à notre aise dans l'exercice de fonctions qui n'ont rien de judiciaire. Cupidon chez Thémis, mon cher.

Puyloubier. — Il m'agace !... Ainsi, demain soir... Tu es sûr ?

Bachelin. — Je te l'ai dit, je me suis documenté, tous les vendredis, changement de programme... demain *La Course à l'abîme.*

Puyloubier. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Bachelin. — C'est le titre du film.

Puyloubier, *à part.* — L'abîme ! C'est bien ça !

Bachelin. — Mon pauvre ami, quelle aventure ! Voyons, tu as bien trouvé un moyen d'éviter la catastrophe.

Puyloubier. — Aucun !

Bachelin. — Veux-tu que je m'en occupe ! Que j'aille à l'Atlantic-Cinéma tenter une démarche ?

Puyloubier. — Non, non, pas ça !

Le Brigadier, *entrant.* — Le greffe ne peut délivrer le rapport que dans un moment, monsieur le juge. Il est à la copie.

Puyloubier, *à Bachelin.* — Tu permets ?...

Bachelin. — Comment donc ! D'ailleurs, je te quitte.

Puyloubier, *au brigadier.* — Raccompagnez l'inculpé à la prison pour la levée d'écrou. Sitôt la formalité accomplie, ramenez-le-moi, le non-lieu sera revenu de chez le Procureur.

Le Brigadier. — Bien, monsieur le juge... (*A Pied-de-Vache.*) Allons, grouille-toi, Jaurès !

(*Il sort, deuxième plan droite, avec Pied-de-Vache qui gesticule.*)

Bachelin. — Au revoir, mon vieux; si j'ai une idée, je te la communiquerai tout de suite ! (*Fausse sortie, revenant.*) Vraiment, tu ne veux pas me dire qui est cette femme ?

Puyloubier. — N'insiste pas...

Bachelin. — Alors, c'est une femme mariée... Il y a un mari ? Je me tords, moi !

(*Il sort au fond.*)

Puyloubier, *seul.* — La situation s'aggrave. Cet homme se doute de quelque chose !

SCÈNE VII

PUYLOUBIER, ORNACIEUX.

ORNACIEUX, *au premier plan gauche.* — Bonjour, mon cher juge.

PUYLOUBIER. — Monsieur le Procureur.

ORNACIEUX. — Je ne vous demande pas si vous avez passé une journée agréable à Meudon ?

PUYLOUBIER. — Oh ! pour ça, monsieur le Procureur !

ORNACIEUX. — Heureux mortel ! Voici ce qui m'amène. D'abord, j'ai contresigné le non-lieu de Pied-de-Vache. Floche vous a dit ?

PUYLOUBIER. — J'ai fait le nécessaire, monsieur le Procureur.

ORNACIEUX. — Dites-moi, puisque vous étiez à Meudon, vous êtes sans doute au courant de l'incident qui s'y est produit ?

PUYLOUBIER. — L'incident ! Quel incident ?

ORNACIEUX. — Un véritable scandale.

PUYLOUBIER, *inquiet.* — Ah !

ORNACIEUX. — Oui ! Le commandant Labordille, le parrain de votre fiancée, qui était là tout à l'heure...

PUYLOUBIER. — Ah ! Labordille est venu ici ?

ORNACIEUX. — Il voulait vous voir !

PUYLOUBIER, *ironique.* — Comme je regrette de ne pas m'être trouvé là !

ORNACIEUX. — Vous ne savez donc rien ?

PUYLOUBIER. — Moi, rien du tout.

ORNACIEUX. — Cet officier a été victime ce matin d'une agression inqualifiable, de la part d'un inconnu qui s'est enfui après. Vous lirez la plainte du commandant. Bien entendu, je vous charge de l'instruction.

PUYLOUBIER. — Oh ! monsieur le Procureur, je suis particulièrement honoré.

ORNACIEUX. — Et je vous prie de poursuivre cette enquête avec la dernière énergie.

PUYLOUBIER. — N'en doutez pas. A-t-on quelques renseignements sur la personnalité de l'agresseur ?

ORNACIEUX. — Non.

PUYLOUBIER, *à part.* — Ouf !

ORNACIEUX. — Mais on a son signalement exact.



Ornacieux soupçonne encore un complot antimilitariste.

PUYLOUBIER, *très inquiet.* — Ah !

ORNACIEUX. — Le commandant m'a déclaré que sa physionomie était restée gravée dans sa mémoire.

PUYLOUBIER, *à part.* — Sapristi !

ORNACIEUX. — Et il a même ajouté, en termes plus énergiques que je ne le fais, que s'il rencontrait cette fripouille, il lui couperait les oreilles !

PUYLOUBIER, *à part.* — Je suis foutu !

ORNACIEUX. — Je compte sur votre intelligence et votre flair. Cette affaire est appelée à avoir le plus grand retentissement.

PUYLOUBIER. — Pensez-vous, monsieur le Procureur ?

ORNACIEUX. — Certes. La presse en est déjà saisie.

PUYLOUBIER, *effondré.* — La... la presse !

ORNACIEUX. — *Le Matin* a envoyé un de ses reporters aviateurs pour interviewer Labordille.

PUYLOUBIER. — Non !

ORNACIEUX. — Oui. Nous sommes évidemment en présence d'un attentat antimilitariste et je ne saurais trop vous recommander la rigueur. Pour ma part, j'ai déjà lancé douze mandats de perquisition et trois commissions rogatoires. A tout à l'heure, mon cher Puyloubier. Pincez ce malfaiteur et je mettrai votre avancement dans votre corbeille de mariage.

(*Il sort, premier plan gauche.*)

PUYLOUBIER, *seul.* — Elle est jolie, ma corbeille de mariage ! C'est une hotte de chiffonnier. (*Sonnant.*) Songeons d'abord au plus pressé !

(*Nestor entre.*)

SCÈNE VIII

PUYLOUBIER, NESTOR, *puis* ARLETTE, *puis* FLOCHE.

PUYLOUBIER, — Nestor, s'il se présente ici un commandant d'infanterie, je n'y suis pas.

NESTOR. — Bien, monsieur le juge... Monsieur le juge il y a là une dame, elle m'a dit de dire à monsieur le juge qu'elle est la dame de Meudon.

PUYLOUBIER. — Arlette !... Faites entrer.

(*Arlette entre du fond.*)

PUYLOUBIER. — Toi ici ! Quelle imprudence !

ARLETTE. — Oh ! nous n'en sommes pas là. Tu l'as rattrapée ?

PUYLOUBIER. — Quoi ?

ARLETTE. — L'auto qui emportait le film ?

PUYLOUBIER. — J'ai attrapé trois contraventions pour excès de vitesse !

ARLETTE. — C'est tout ?

PUYLOUBIER. — C'est assez pour un magistrat

ARLETTE. — Alors, il n'y a rien de nouveau ?

PUYLOUBIER. — Ah ! oui, il y en a du nouveau, et du fameux !

ARLETTE. — Quoi encore ?

PUYLOUBIER. — Ton mari sort d'ici, il a des soupçons.

ARLETTE. — Ah ! mon Dieu ! A quoi l'as-tu compris ?

PUYLOUBIER. — Il a presque exigé que je lui dise le nom de la femme qui a été prise avec moi dans le film.

ARLETTE. — Eh bien ! Il fallait lui en citer une !

PUYLOUBIER. — Qui ?

ARLETTE. — Je ne sais pas, tu as bien connu d'autres femmes que moi ?

PUYLOUBIER. — Arlette, je ne t'ai jamais trompée.

ARLETTE. — C'est bien ma veine !

PUYLOUBIER. — Non, mais reproche-le-moi ! Et puis à quoi cela aurait-il servi, puisque demain soir nous allons figurer sur l'écran fatal ?

ARLETTE. — Demain soir ! Mais mon mari va nous tuer.

PUYLOUBIER. — Ça, ça nous donne vingt-quatre heures. Il y a mieux pour tout de suite... Il y a Labordille.

ARLETTE. — Qui ça, Labordille ?

PUYLOUBIER. — Le parrain de ma fiancée, l'officier que j'ai giflé.

ARLETTE. — Comment c'est toi ?
PUYLOUBIER. — C'est moi !
ARLETTE. — Mais il ne te connaît pas.
PUYLOUBIER. — Non, mais il me reconnaîtra, il a juré de me casser la figure.
ARLETTE. — Ça, c'est ton affaire.
PUYLOUBIER. — Merci. Et ma situation, y as-tu pensé à ma situation ?
ARLETTE. — Eh bien, quoi ?
PUYLOUBIER. — Moi, un juge, sur ce film, avec toi ? Je n'appartiens plus à la magistrature assise, je suis dans la magistrature couchée.
ARLETTE. — Tu ne penses qu'à toi.
PUYLOUBIER. — Ah ! Arlette, cette hutte maudite où j'ai eu le tort de te suivre, c'est la lutte finale ! Ah ! Ah !
ARLETTE. — Voyons, André, du calme, il doit y avoir sûrement quelque chose à faire. Quelle est l'entreprise cinématographique qui a surpris notre tête ?
PUYLOUBIER. — L'Atlantic-Cinéma, rue Dauphine, à Versailles.
ARLETTE. — Tu en es sûr ?
PUYLOUBIER. — C'est ton mari qui a eu l'obligeance de me renseigner !
ARLETTE. — Il faut tenter une démarche immédiate à l'Atlantic-Cinéma.
PUYLOUBIER. — Bravo ! pour que ces gens-là me reconnaissent...
ARLETTE. — Avec ça qu'ils ne nous ont pas vus ?
PUYLOUBIER. — Ils ne savent pas qui nous sommes ! Et tu voudrais que moi, juge d'instruction, j'aille leur dire : « Coucou, c'est moi l'homme de la cabane. »
ARLETTE. — Alors nous sommes perdus ?
PUYLOUBIER. — Ah ! ma petite Arlette, à côté du danger qui nous menace l'épée de Damoclès n'était qu'un cure-dent !
FLOCHE, *entrant.* — Monsieur le juge, voici le dossier Labordille, et voici le mandat d'arrêt en blanc contre le malfaiteur. M. le Procureur prie monsieur le juge de le signer immédiatement.
PUYLOUBIER *prend la plume et signe.* — Donnez.
FLOCHE, *le prenant, à la porte.* — Je vais le transmettre au commissaire central. (*Sortant.*) M. le Procureur lui a déjà fait tenir le signalement détaillé du délinquant.
(*Il sort.*)

PUYLOUBIER, *à Arlette.* — Sais-tu ce que je viens de signer ? Ma propre arrestation !
ARLETTE, *brusquement.* — Donne-moi l'Annuaire du téléphone.
PUYLOUBIER, *le lui passant.* — Pourquoi ?
ARLETTE, *feuilletant l'Annuaire.* — J'ai une idée. (*Elle va au téléphone qui est sur le bureau.*) Allo, mademoiselle, 432.
PUYLOUBIER. — Que vas-tu faire ?
ARLETTE. — Tu vas voir... Allo !... L'Atlantic-Cinéma... (*Prenant l'accent anglais.*) Je voudrais parler à M. le Directeur... de la part de qui ?... De la part de Mme Paterson de Chicago...
PUYLOUBIER. — Tu es folle !
ARLETTE. — Chut !... (*Au téléphone.*) Monsieur le directeur ?... Voilà, monsieur, je suis propriétaire à Chicago d'une ménagerie importante...
PUYLOUBIER. — Quoi ?
ARLETTE. — Et d'un établissement de cinématographe... Je suis de passage à Versailles et, connaissant votre importante maison, je désirerais savoir si vous avez des films nouveaux et sensationnels à me proposer... Passer à votre établissement... Oui, si vous avez quelque chose de convenable... Ah ! vous avez trois films nouveaux... (*A Puyloubier.*) Lequel est-ce ?
PUYLOUBIER, *qui a pris un des récepteurs.* — Attends...
ARLETTE. — *La Vie des punaises...* (*Geste négatif de Puyloubier.*) Et puis ? *Rigodon en dirigeable !...* (*Nouveau geste de Puyloubier.*) Un grand film dramatique : *la Course à l'abîme.*
PUYLOUBIER. — C'est celui-là !
ARLETTE. — Je préfère le film dramatique... C'est entendu, je passerai chez

vous ; mais je voudrais savoir d'abord si je puis acquérir la propriété exclusive du film !... Comment, vous ne comprenez pas moi ?... Je désire posséder le film lui-même et avoir seule le droit de faire des reproductions... C'est une question de prix ? (*A Puyloubier.*) Tu vois !... (*Au téléphone.*) Mais non, monsieur, je ne vous tutoie pas, je parle à mon nègre... Quel est votre prix ?... Deux mille francs !



Le feu des enchères.

Puyloubier. — C'est pour rien !

Arlette. — Ah ! par tableau... (*A Puyloubier.*) Il y en a quinze !

Puyloubier, *affolé.* — Quinze ! Trente mille francs ! ! Zut !

Arlette. — Trente mille francs ! C'est votre dernier prix ! Je paie comptant !

Puyloubier. — Oui, mais, moi, je ne suis pas content de payer !

Arlette. — Comment vous avez déjà acquéreur à ce prix-là ?

Puyloubier. — Hein !

Arlette. — Il y a quelqu'un dans votre bureau qui vous offre trente-deux mille.

Puyloubier. — Trente-trois !

Arlette. — Il offre trente-cinq.

Puyloubier. — Pousse ! Pousse !

Arlette. — Trente-huit ! Comment, il est à quarante !... Quarante-deux, monsieur, et je passe vous régler ! (*A Puyloubier.*) Il offre quarante-trois.

Puyloubier, *prenant les deux récepteurs.* — Quarante-quatre... Comment, monsieur, ce n'est plus la même voix... Je suis le régisseur de Mme Péterson... (*A Arlette.*) Il offre quarante-cinq !

ARLETTE. — Pousse !
PUYLOUBIER, *à Arlette.* — Mais c'est fou !
ARLETTE. — Je vendrai mes bijoux !
PUYLOUBIER. — Quarante-six... Il offre quarante-huit...
ARLETTE, *dans l'appareil.* — Quarante-neuf !
PUYLOUBIER, *dans l'appareil.* — Adjugé à cinquante !... Bien, monsieur... Comment, pas à moi ! Mais à qui, monsieur, à qui ?... A M. Nicholson de Philadelphie... Mais monsieur, monsieur... Allô ! monsieur... Il a coupé, nous sommes fichus !
ARLETTE. — Mais quel est ce Nicholson et quel intérêt a-t-il ?
PUYLOUBIER. — Je ne sais pas, mais cette fois...
ARLETTE. — Mais non... attends... J'y pense... nous sommes sauvés !
PUYLOUBIER. — Ah ! tu trouves !
ARLETTE. — Mais parbleu ! Cet impresario américain, c'est un envoyé de la Providence.
PUYLOUBIER. — Comment ?
ARLETTE. — Naturellement. Demain la pellicule fatale traverse l'Océan et, s'il plaît aux citoyens de la libre Amérique de nous contempler dans les bras l'un de l'autre, que nous importe ?
PUYLOUBIER. — Mais tu as raison, plus de scandale à craindre. Ce brave Yankee m'a économisé cinquante mille francs !... Ah ! ma chérie !
ARLETTE. — C'est égal, quelle émotion.
PUYLOUBIER. — Je sentais blanchir mes tempes !
ARLETTE. — Maintenant plus de pellicules, plus de cheveux blancs.
PUYLOUBIER. — Oh ! ma chérie ! Mon trésor !
(*Ils s'embrassent.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BRIGADIER, PIED-DE-VACHE.

LE BRIGADIER, *entrant avec Pied-de-Vache du deuxième plan droite, et les voyant.* — Hum !
PUYLOUBIER, *joyeux.* — Entrez, brigadier, vous désirez ?
LE BRIGADIER. — Voilà, monsieur le juge, nous avons administrativement perpétré la levée d'écrou...
PUYLOUBIER. — Ce brave garçon va être libre... Voulez-vous aller demander le non-lieu à mon greffier ?
LE BRIGADIER. — Bien, monsieur le juge... (*Sortant.*) Je crois que le juge était érotiquement occupé.
(*Il sort.*)
PUYLOUBIER. — Ah ! ma petite Arlette, je me sens renaître à la vie !... Quand je pense que nous n'avons plus ce film à la patte !
ARLETTE, *lui montrant Pied-de-Vache.* — Chut, nous ne sommes pas seuls !
PUYLOUBIER. — Il est sourd-muet !
ARLETTE. — Vrai ? Pauvre homme !
(*Sonnerie du téléphone.*)
PUYLOUBIER, *au téléphone.* — Allô, parfaitement. M. Puyloubier... Ah ! c'est toi, Bachelin ? (*A Arlette.*) Ton mari ! (*Au téléphone.*) Tu as à me parler ?... Quoi ? Une chose urgente... Ici, si tu veux. Entendu, dans un quart d'heure !... (*Il quitte l'appareil.*) Qu'est-ce qu'il veut ?
ARLETTE. — Hélas ! Nous nous sommes réjouis trop tôt ! Il a des soupçons ! Il veut encore te relancer pour savoir le nom de ta maîtresse !
PUYLOUBIER. — Un nom ! Je vais lui en trouver un dans l'Annuaire du téléphone.
ARLETTE. — Mais, malheureux, tu ne connais pas Eugène : il n'aura pas de cesse que tu ne lui aies présenté la femme que tu lui nommeras.
PUYLOUBIER. — Nous revoilà dans le lac.
ARLETTE. — Ecoute, Diogène cherchait un homme, il faut absolument que tu trouves une femme ? Tu la lui présenteras comme ta maîtresse et le tour sera joué.

PUYLOUBIER. — Une femme !... J'ai une idée !... Carteret va me trouver ça.
ARLETTE. — Carteret ? C'est un garçon de café ?
PUYLOUBIER. — Non, c'est un substitut, un joyeux drille, il est tout le temps fourré dans le demi-monde, c'est un coq Carteret, il va me fournir une cocotte.
ARLETTE. — Dépêche-toi, il ne faut pas que mon mari me trouve ici.
(*Puyloubier sort, premier plan gauche.*)

SCÈNE X

ARLETTE, PIED-DE-VACHE.

ARLETTE. — Quelle situation !... (*A Pied-de-Vache.*) Ah ! mon pauvre sourd-muet, tu ne sais pas les ennuis que ça cause de tromper son mari ! Et franchement, le jeu n'en vaut pas la chandelle !... (*Pied-de-Vache fait signe qu'il ne comprend pas.*) Oui, oui, je sais que tu n'entends rien, c'est pour ça que je te raconte tout ça, et aussi parce que je suis énervée ! Pour que Puyloubier trouve une femme à présenter à mon mari et pour pouvoir respirer tranquille, je donnerais...
PIED-DE-VACHE, *flegmatique.* — Cinquante louis !
ARLETTE, *affolée.* — Il parle ! Le sourd-muet parle ! Et moi qui suis allée raconter... Ah !...
PIED-DE-VACHE. — Vous bilez pas, la bourgeoise. Je suis t'un galant homme ! C'est égal, avec cette histoire de film on est dans la mélasse ?
ARLETTE, *affolée.* — Il sait l'histoire du film...
PIED-DE-VACHE. — Mais je sais tout, et pour ce qui est de présenter une rombière à votre mari, je puis vous fournir l'article. J'en ai un sous la main.
ARLETTE. — Quoi ?
PIED-DE-VACHE. — Et puis pour autre chose aussi, on peut toujours s'entendre avec Pied-de-Vache.
ARLETTE, *indignée.* — Je vous défends...
PIED-DE-VACHE. — J'vas sortir d'ici ; si vous avez besoin de moi, j'vous attends dans dix minutes au coin de la rue à gauche, après le bureau de poste. Vous pouvez me parler sans crainte, j'aurai une plaque de commissionnaire.
ARLETTE. — Je vais tout dire au juge.
PIED-DE-VACHE. — Vous êtes trop maligne pour ça... Et quant à Puyloubier, si vous comptez que sur lui pour vous tirer de la mouyse, ah ! mince ! quelle galette !
ARLETTE. — Mais !...
PIED-DE-VACHE. — La ferme ! Du monde!

SCÈNE XI

LE BRIGADIER, PIED-DE-VACHE, ARLETTE, *puis* PUYLOUBIER, *puis* NESTOR.

LE BRIGADIER, *au deuxième plan à droite.* — Pardon, excuse... Comment, le juge n'est pas là ?
ARLETTE. — Il va revenir ! Il est chez M. Carteret.
LE BRIGADIER. — Ah bien ! (*A Pied-de-Vache.*) Eh bien ! mon garçon ça y est, on va te donner la clé du chant. (*Puyloubier entre.*) Monsieur le juge, tout est en règle.
PUYLOUBIER. — C'est bien, brigadier, éloignez le prévenu.
LE BRIGADIER. — Allons, en route !

(*Pied-de-Vache sort par le fond, en clignant de l'œil à Arlette. Le brigadier le suit.*)

ARLETTE, *très nerveuse.* — Eh bien ?
PUYLOUBIER. — Je n'ai rien. Carteret était sorti !

ARLETTE, *agitée.* — Et c'est tout ce que tu as trouvé ? Mon mari va être là dans cinq minutes et tu n'auras rien à lui dire ! Eh bien ! moi, je vais agir.

PUYLOUBIER. — Que vas-tu faire ?

ARLETTE. — Ça me regarde...

PUYLOUBIER, *ouvrant la porte.* — Par là.

ARLETTE, *allant vers la porte.* — C'est égal, mon petit, si je comptais sur toi pour me tirer de la mouyse ! Ah ! mince, quelle galette !

(*Elle sort.*)

PUYLOUBIER. — Quoi ?

NESTOR, *annonçant.* — M. Moulinot !

(*Moulinot entre du fond.*)

SCÈNE XII

PUYLOUBIER, MOULINOT.

PUYLOUBIER, *à Moulinot qui entre.* — Mon cher monsieur Moulinot...

MOULINOT, *glacial.* — Pardon, monsieur, si je suis venu seul ici c'est que je désire avoir avec vous une explication.

PUYLOUBIER. — A vos ordres, monsieur !

MOULINOT. — Il est d'usage, monsieur, dans le monde, qu'un fiancé reste auprès de sa fiancée. Or, à Meudon, durant toute la matinée vous nous avez tous forcés à jouer à cache-cache pour vous découvrir !

PUYLOUBIER. — Permettez, monsieur Moulinot.

MOULINOT. — Je n'ai pas fini. Au déjeuner, pour clôturer dignement cette série d'escamotages, dès l'apparition du melon, vous vous êtes volatilisé, définitivement cette fois, en prétextant que vous alliez au téléphone... Un peu long, votre téléphone !

PUYLOUBIER. — Les communications sont très difficiles à obtenir...

MOULINOT. — Trêve de plaisanteries, monsieur ! Je n'insisterai pas sur l'impression lamentable que votre conduite a faite sur nos invités ; mais j'exige des éclaircissements...

PUYLOUBIER. — Monsieur Moulinot, je vous ai déjà dit que j'étais absorbé, que le procureur...

MOULINOT. — Pas de faux-fuyant. Monsieur, je sais tout !

PUYLOUBIER. — Ah !

MOULINOT. — J'ai pris mes renseignements. On vous a vu sur la route avec une femme qui vous faisait une scène. Cette femme ne peut être que votre maîtresse.

PUYLOUBIER. — Monsieur Moulinot, je vous affirme...

MOULINOT. — Et cette maîtresse évidemment est venue à Meudon pour faire un scandale ! Et vous avez été mou et vous n'avez pas su rompre. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Vous auriez dû vous confier à moi et, tel le père Duval, je serais allé chez Marguerite Gautier. Comment s'appelle votre Marguerite Gautier ?

PUYLOUBIER. — Monsieur Moulinot, votre imagination et votre connaissance du répertoire vous entraînent trop loin, je n'ai pas de maîtresse.

(*Nestor entre du fond avec une lettre.*)

NESTOR. — Monsieur le juge, c'est une dame.

PUYLOUBIER. — Je n'y suis pas.

NESTOR. — Elle apporte ceci, c'est urgent.

PUYLOUBIER. — Mais...

MOULINOT. — Je vous en prie, lisez.

PUYLOUBIER. — C'est d'Arlette ! (*Lisant.*) « Je t'envoie la maîtresse que tu présenteras à mon mari qui doit être avec toi en ce moment. Elle s'appelle Léa des Glycines et elle connaît son rôle : Tu peux marcher à fond, il n'y aura pas de gaffe. » Qu'elle attende ! (*A part.*) Bachelin n'est pas là !

(*Nestor sort.*)

(*On entend des cris. Phémie fait irruption du fond. Elle porte un chapeau énorme et une toilette tapageuse.*)

SCÈNE XIII

PUYLOUBIER, MOULINOT, PHÉMIE.

PHÉMIE, *exhubérante, se précipitant sur Puyloubier.* — Ah ! mon chéri, mon amour, mon canari bleu !

PUYLOUBIER, *interloqué.* — Pardon, madame. (*A part.*) Mais c'est l'Autobus de Montrouge !... Oh !... Oh !

MOULINOT, *ironique.* — Je vous dérange, peut-être ?

PUYLOUBIER. — Mais pas du tout... au contraire... Il doit y avoir une erreur, je ne connais pas madame.

PHÉMIE, *bas à Puyloubier.* — Laissez donc, je joue mon rôle.

PUYLOUBIER. — Je ne vous connais pas.

MOULINOT. — Monsieur Puyloubier, je vous dispense de mensonges inutiles.

PHÉMIE, *continuant à jouer son rôle.* — Écoute, Puylou, ce matin je n'ai pas été raisonnable, je suis venue te faire une scène à Meudon.

MOULINOT, *à Puyloubier.* — A Meudon !

PHÉMIE, *à Moulinot.* — Oui, monsieur, parce qu'il se marie. (*A Puyloubier.*) Tu as raison d'épouser cette jeune fille, elle est pure, elle est chaste... elle est belle !

MOULINOT, *ému.* — Cette femme a du cœur.

PHÉMIE, *feignant l'émotion.* — Quant à moi, je vais refaire ma vie. (*A Moulinot.*) C'est dur, monsieur, après quatorze ans de liaison...

MOULINOT, *à part.* — Quatorze ans ! Il l'a prise à la laïque !

PUYLOUBIER, *à part.* — Non, mais de quoi ai-je l'air, moi ?

PHÉMIE, *pleurant, à Moulinot.* — Pardonnez-moi, monsieur, je suis nerveuse.

MOULINOT. — Je comprends parfaitement, madame... Madame ?...

PHÉMIE. — Léa des Glycines. Ah ! quand j'ai su qu'il allait se marier, mon sang n'a fait qu'un tour, je suis allée à Meudon...

PUYLOUBIER, *éperdu, à Phémie.* — Elle ne va pas se taire ?

PHÉMIE, *continuant.* — Et c'est moi qui l'ai entraîné dans cette cabane où nous avons été dynamités.

PUYLOUBIER. — Patatras !

MOULINOT. — La cabane ! Dynamités ! Mais alors, l'homme du cinéma, c'est vous.

PUYLOUBIER. — Mais non, mais non, elle exagère. (*A Phémie.*) Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PHÉMIE. — Tu me renies ? C'est bon, je m'en vais. Ce n'est pas moi qui te ferai jamais des ennuis. Tu m'as offert de l'argent ?

PUYLOUBIER. — Moi ?

PHÉMIE. — Je n'en veux pas, je vivrai en travaillant, avec mes chers souvenirs.

MOULINOT. — Elle me fend le cœur !

PUYLOUBIER, *à part.* — J'ai envie de l'étrangler.

PHÉMIE. — Adieu, mon loup rose, sois heureux ; laisse-moi t'embrasser une dernière fois.

PUYLOUBIER. — Ah ! ça non, par exemple.

PHÉMIE. — Alors, adieu pour toujours.

MOULINOT. — Attendez, madame ! Puyloubier, c'est un père qui vous parle. Vous avez des devoirs envers cette femme... Quatorze ans de liaison... Vous ne pouvez la quitter ainsi...

PUYLOUBIER, *fouillant dans son gousset.* — Allons, bon !

PHÉMIE. — Je ne veux rien, je ne veux rien.

MOULINOT. — Puyloubier, soyons gentilshommes. Donnez-lui...

PUYLOUBIER. — Quoi ?

MOULINOT. — Cinq mille francs.

PUYLOUBIER, *bondissant.* — Cinq mille francs ?

PHÉMIE. — Jamais !

MOULINOT, *tragique.* — Vous les prendrez ! (*Tirant un portefeuille.*) Tenez, madame ! (*Il lui donne des billets. A Puyloubier.*) Laissez, ça me regarde.

PUYLOUBIER, *à part.* — Quelle poire !

MOULINOT, *bas à Puyloubier.* — Je vous les retiendrai sur la dot !
PUYLOUBIER. — Charmant !
PHÉMIE. — Adieu, Puyloulou. Sois heureux en ménage... comme monsieur qui a épousé une sainte, une perle, une vertu.
MOULINOT. — Elle est foncièrement bonne.
PHÉMIE. — Adieu, mon faisan doré, je ne t'oublierai jamais !
PUYLOUBIER. — Moi non plus !
PHÉMIE, *sortant, bas à Puyloubier.* — Eh bien, je l'ai jouée la scène, hein ? comme Sarah !
PUYLOUBIER. — Et vous avez touché comme Caruso... Seulement, c'est moi qui ai chanté.
PHÉMIE. — Monsieur... Monsieur...
(*Phémie sort.*)
MOULINOT. — Eh bien, Puyloubier, c'est un brave homme, le papa Moulinot, et il vous a arrangé ça en cinq secs ! Et le film maintenant, j'espère que vous avez pris des mesures ?
PUYLOUBIER. — Oui, oui.
MOULINOT. — Voulez-vous que je m'en occupe ?
PUYLOUBIER. — Je vous en prie, n'en faites rien.
MOULINOT. — Vous avez tort. Vous venez de voir que je sais m'y prendre. A bientôt, Puyloubier, je vais retrouver ma femme que j'ai laissée dans un océan de larmes.
(*Il sort au fond.*)

SCÈNE XIV

PUYLOUBIER, *puis* NESTOR, *puis* BACHELIN.

PUYLOUBIER, *seul.* — Ah ! elle est jolie la trouvaille d'Arlette ! Cinq mille francs qui tombent ! Et que je ne ramasse pas ! Il est encore heureux que j'aie économisé les cinquante mille francs du film.
NESTOR, *annonçant.* — M. Bachelin !
PUYLOUBIER. — Attends un peu, toi ! Je vais te servir Léa des Glycines
BACHELIN. — Au revoir, monsieur Moulinot, je vous demande pardon ! Je suis pressé ! (*Il entre.*) Puyloubier, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre !
PUYLOUBIER. — Ah ! bah !
BACHELIN. — Je viens de l'Atlantic-Cinéma.
PUYLOUBIER. — Alors, je la connais ta bonne nouvelle.
BACHELIN. — Non !
PUYLOUBIER. — Si !
BACHELIN. — Combien paries-tu ?
PUYLOUBIER. — Enfin, voyons, il s'agit du film ?
BACHELIN. — Eh bien ?
PUYLOUBIER. — Tu viens m'annoncer qu'il a été acheté par un impresario américain, M. Nicholson de Philadelphie.
BACHELIN. — Bravo, tu es renseigné !
PUYLOUBIER. — Tu vois.
BACHELIN. — Et après ?
PUYLOUBIER. — Après ? Le film quitte définitivement l'ancien continent et je n'ai plus grand'chose à craindre !
BACHELIN. — Vraiment ? Alors, tu as coupé dans cette histoire d'impresario américain ?
PUYLOUBIER, *inquiet.* — Comment, j'ai coupé ?
BACHELIN. — Pauvre Puyloubier, tu as pu croire qu'un étranger s'était présenté comme ça juste à point pour te tirer d'affaire ?
PUYLOUBIER. — A la fin, que veux-tu dire ?
BACHELIN. — Je t'avais bien dit que je m'occuperais de toi.
PUYLOUBIER. — Eh bien ?
BACHELIN. — Eh bien, Nicholson de Philadelphie, c'est moi !
PUYLOUBIER. — Toi ! Oh !
BACHELIN. — Tu ne me remercies pas ? Car enfin, j'ai été malin !... Tu me dois de la reconnaissance... de la reconnaissance et cinquante mille francs...

PUYLOUBIER, *à part.* — J'ai envie de le mordre !

BACHELIN. — Dame, ç'a été cher, il y avait un imbécile qui poussait! Enfin, je l'ai emporté, tu n'as donc plus rien à craindre, nous aurons le film demain... Ah ! par exemple, je veux ma petite commission...

PUYLOUBIER. — Ah ! pour ça, tu la mérites !

BACHELIN. — Je ne suis pas exigeant ! Seulement, je suis curieux ! Alors, j'ai convenu que, demain, on projettera le film sur l'écran, dans la salle des essais, pour toi et pour moi... J'amènerai Arlette ; ça l'amusera !

PUYLOUBIER. — Comment tu veux voir le film ?

BACHELIN. — Oui, la cabane, toi, ta partenaire, tout enfin ! Cinquante mille francs pour une séance de cinéma... Plaisir de milliardaire, mon cher... Mais je ne te dérange pas plus longtemps !... Ma femme reste à Versailles : je vais passer la soirée à Paris chez Gastine Renette. Demain matin, rendez-vous à l'Atlantic pour la grande première. Au revoir, mon bon Puyloubier. Comme je suis heureux de t'avoir rendu le calme !...

PUYLOUBIER. — Au revoir... Au revoir...

BACHELIN, *sortant, à part.* — Cinquante mille francs pour savoir si je suis cocu ! C'est cher, mais je m'en fiche, ce n'est pas moi qui paye !...

(*Il sort.*)

SCÈNE XV

PUYLOUBIER, *puis* FLOCHE, *puis* ARLETTE.

PUYLOUBIER. —Cinquante mille francs pour recevoir une balle dans le ventre ! Comme tout augmente !

FLOCHE, *entrant.* — Monsieur le juge, M. le Procureur, m'a prié de vous informer que le commandant Labordille promet une prime de mille francs à la personne qui découvrira son agresseur.

PUYLOUBIER. — Bon, bien ! (*A part.*) Ma tête est mise à prix !

FLOCHE. — Monsieur le juge, il est plus de six heures. Nestor est déjà parti. Est-ce que je puis disposer ?

PUYLOUBIER. — Mais certainement, mon bon Floche.

FLOCHE. — Merci. Bonsoir, monsieur le juge.

(*Il va pour sortir.*)

PUYLOUBIER. — Adieu, mon bon Floche, mon excellent Floche, mon vieux collaborateur. (*L'arrêtant.*) Floche !

FLOCHE. — Monsieur le juge ?

PUYLOUBIER. — Serrez-moi la main !

FLOCHE. — Oh ! monsieur le juge ! (*Sortant au fond, à part.*) Tout à l'heure, il m'engueulait, maintenant il m'appelle son collaborateur !

(*Il sort. On frappe à la porte dérobée. Puyloubier ouvre. Arlette entre.*)

ARLETTE. — Je guettais mon mari, je l'ai vu sortir. Eh bien, mon invention de Léa des Glycines ! Comment l'as-tu trouvée ?

PUYLOUBIER. — Admirable ! La digne créature est tombée sur mon beau-père qu'elle a pris pour ton mari, elle lui a tout raconté et il m'a obligé à lui allonger cinq mille francs.

ARLETTE. — Comment ?

PUYLOUBIER. — Attends ! Il y a mieux. Sais-tu quel est le citoyen Nicholson de Philadelphie, l'acquéreur du film ? Je te le donne en mille ou plutôt en cinquante mille ! C'est M. Bachelin, ton mari, qui, moyennant cette somme que je paye, nous convie demain matin tous les deux à une petite séance privée de cinématographe.

ARLETTE. — Mais c'est épouvantable ! Alors, tout est à recommencer ?

PUYLOUBIER. — Moi, je trouve plutôt que tout est fini !

ARLETTE. — Il doit pourtant y avoir une solution ?

PUYLOUBIER. — Si ! Il y en a une !

ARLETTE. — Laquelle ?

PUYLOUBIER. — La solution de sublimé !

ARLETTE. — Et c'est toi, juge d'instruction, avec les pouvoirs dont tu disposes, qui renonces à trouver le moyen de nous sortir de cette ornière ?

PUYLOUBIER. — Nous n'avons même pas le temps de chercher : une nuit à peine nous sépare de la catastrophe !

ARLETTE. — Oui, et puis tu n'as pas la moindre imagination, tu es crevé, tu es une loque ! Eh bien, moi, j'ai trouvé, je sais ce que nous allons faire !

PUYLOUBIER. — Quoi ?

ARLETTE. — Partir ! Je rentre chez moi à Paris, je prends mes bijoux et ma boîte à poudre et, à neuf heures, rendez-vous gare Saint-Lazare, sous l'horloge à transformation.

PUYLOUBIER. — Où allons-nous ?

ARLETTE. — Au Havre, et demain, sur un transatlantique nous voyagerons vers le Nouveau-Monde comme Christophe Colomb !

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI

PUYLOUBIER, *puis* ORNACIEUX.

PUYLOUBIER. — Oui, mais il a bien mal fini, Christophe Colomb !

ORNACIEUX, *entrant, premier plan gauche, le chapeau sur la tête.* — Comment, Puyloubier, vous êtes encore là ?

PUYLOUBIER. — Oui... Je travaille.

ORNACIEUX. — Vous êtes le dernier au Palais. A demain, mon cher ami, je vous annonce une journée chargée.

PUYLOUBIER. — Je le crains.

ORNACIEUX. — Cette affaire de Meudon me paraît avoir des ramifications. Je viens de faire opérer une perquisition au journal *la Torgnole,* le commissaire a mis les scellés sur une armoire contenant des documents suspects.

PUYLOUBIER, *à part.* — Les scellés ! Quelle idée ! (*Haut.*) Monsieur le procureur, je suis de votre avis, cette affaire de Meudon est excessivement compliquée et je crois avoir mis la main sur un fait nouveau !

ORNACIEUX. — Ah !

PUYLOUBIER. — La Compagnie de l'Atlantic-Cinéma a tourné ce matin même, dans les bois de Meudon, un film dans lequel la pornographie se marie à l'antimilitarisme !

ORNACIEUX. — Vous en êtes certain ?

PUYLOUBIER. — Je suis le mieux placé pour vous l'affirmer !

ORNACIEUX. — Il n'y a pas une minute à perdre. Le titre de ce film ?

PUYLOUBIER. — *La Course à l'abîme !*

ORNACIEUX. — Tout cela est très grave. Je passe par mon cabinet prendre les pièces nécessaires et je vais chercher le commissaire aux délégations. Dans une demi-heure, le film sera sous séquestre dans le bureau de l'Atlantic-Cinéma. (*Fausse sortie.*) Ah ! comme il peut se produire des incidents nouveaux dans la soirée, où le commissaire pourra-t-il vous joindre ?

PUYLOUBIER. — Mais chez moi, à mon nouveau domicile, 16, rue Montespan.

ORNACIEUX. — 16, rue Montespan, bien.

MOULINOT, *entrant du fond avec Yvonne.* — Mon gendre... (*Apercevant Ornacieux.*) Oh ! pardon !

PUYLOUBIER, *présentant.* — Monsieur le procureur de la République, jai l'honneur de vous présenter M. Moulinot, Mlle Moulinot, ma fiancée...

MOULINOT, — Très honoré, monsieur le procureur !

ORNACIEUX, *à Yvonne.* — Mademoiselle, permettez-moi de vous féliciter...

PUYLOUBIER, *à part.* — Le film sous séquestre, moi chargé de l'instruction, je classe l'affaire et tout est dit !

YVONNE. — André, vous savez que mon parrain, le commandant Labordille, est arrivé ce matin à Meudon, juste après votre départ ?

PUYLOUBIER. — Pas possible ! Ah ! la bonne nouvelle ! (*A part.*) Je l'avais oublié, celui-là !

YVONNE. — Il est à l'hôtel avec nous.

ORNACIEUX. — Charmant homme ! Il est venu ici cet après-midi pour déposer une plainte.

MOULINOT. — Cette affaire l'a mis dans un état d'exaspération indescriptible.

ORNACIEUX. — Il y a de quoi !

MOULINOT. — Il croit à chaque pas reconnaître son agresseur et nous l'empêchons à grand'peine de bondir sur les passants.

YVONNE. — Vous dînez avec nous, André ?

PUYLOUBIER. — Mille regrets, c'est impossible...

YVONNE. — Oh ! pourquoi ?

PUYLOUBIER. — Je suis retenu par une affaire très compliquée... M. le procureur peut vous le dire !

YVONNE, *à Ornacieux.* — Oh ! monsieur le procureur, vous seriez si gentil de me laisser mon fiancé !

ORNACIEUX. — Mais comment donc, mademoiselle ! Puyloubier, je n'ai plus besoin de vous, j'instrumenterai seul !

PUYLOUBIER. — Mais cependant, il me semble...

ORNACIEUX. — Mon cher juge, ne résistez pas à la prière des Grâces... Je suis enchanté de vous être agréable, mademoiselle, et je vous présente mes hommages... Monsieur...

MOULINOT. — Monsieur le procureur !...

ORNACIEUX. — A demain, Puyloubier, je vais donner des ordres ! (*Sortant, premier plan gauche.*) Nous tenons une affaire sensationnelle !

(*Il sort.*)

YVONNE. — Alors, vous dînez avec nous ?

MOULINOT. — Labordille est impatient de faire votre connaissance.

PUYLOUBIER. — Moi aussi ! (*A part.*) Ça va être joli !

YVONNE. — Malheureusement, ce soir son état de nervosité l'empêche d'être des nôtres.

PUYLOUBIER. — Ah ! tant mieux !

MOULINOT. — Comment, tant mieux ?

PUYLOUBIER. — Je veux dire « je regrette » !

YVONNE. — Eh bien, venez-vous ?

PUYLOUBIER. — Je vous suis, ma chère Yvonne.

YVONNE. — Vous me devez bien cette petite compensation.

PUYLOUBIER, *à part.* — Et Arlette ? (*Haut.*) Ma chère Yvonne, je suis désolé, je ne peux pas dîner avec vous.

YVONNE. — Encore ?

PUYLOUBIER. — Oui, une affaire urgente...

MOULINOT. — C'est tout de même curieux que vous ayez toujours quelque chose au moment de vous mettre à table.

PUYLOUBIER. — Je vais vous dire... Il faut que je sois à Paris à huit heures. J'ai un rendez-vous à la gare Saint-Lazare.

YVONNE. — Avec qui ?

PUYLOUBIER. — Avec... avec Deibler !

MOULINOT. — Evidemment, c'est une excuse capitale !

YVONNE. — Vous pourriez lui envoyer un mot...

PUYLOUBIER. — Je n'ai personne pour le faire porter.

MOULINOT. — Je vais vous appeler un commissionnaire.

YVONNE. — J'en ai justement vu un à deux pas d'ici, près du bureau de poste.

MOULINOT. — Je vais vous l'envoyer. Nous vous attendons dans un quart d'heure aux Réservoirs.

PUYLOUBIER. — Entendu.

YVONNE. — Et cette fois, vous nous promettez de ne pas nous quitter au moment du dîner ?

PUYLOUBIER, *riant.* — Je le jure !

YVONNE. — A tout à l'heure !

(*Moulinot et Yvonne sortent au fond.*)

SCÈNE XVII

PUYLOUBIER, puis ARLETTE.

PUYLOUBIER, *s'asseyant au bureau.* — Ah ! vite un mot à Arlette. (*On frappe à la petite porte.*) Tiens ! qui ça peut-il être ? (*Il ouvre la porte. Arlette paraît.*) Arlette ! Tu n'es donc pas partie ?

ARLETTE. — C'est inutile, maintenant que tout est arrangé !

Puyloubier. — Comment le sais-tu ?
Arlette. — Dame, puisque c'est moi qui ai tout combiné.
Puyloubier. — Comment, toi ?
Arlette. — Ecoute, André, promets-moi de ne pas discuter les moyens que j'ai employés.
Puyloubier. — Qu'est-ce que tu as fait encore ?
Arlette. — Tu as reconnu toi-même tout à l'heure, n'est-ce pas, que nous ne pouvions nous emparer de ce film par les moyens ordinaires ?
Puyloubier. — Au fait.
Arlette. — J'ai voulu éviter le scandale d'une fuite.
Puyloubier. — Alors ?
Arlette. — Alors... alors, j'ai accepté les propositions de Pied-de-Vache !
Puyloubier. — Pied-de-Vache !
Arlette. — Oui, le sourd-muet, ou du moins celui que tu croyais sourd-muet.
Puyloubier. — Il ne l'est pas ?
Arlette. — Non, il parle et il entend. Il a entendu la conversation de tout à l'heure. Alors, il m'a proposé de me venir en aide. C'est lui qui m'a fourni Léa des Glycines. Et puis, il m'a proposé...
Puyloubier, *terrible.* — Quoi ?
Arlette. — Moyennant trois mille francs que je dois lui porter à neuf heures ce soir au concert des Marronniers à Billancourt, il m'a proposé...
Puyloubier, *terrible.* — Il t'a proposé...
Arlette. — De pénétrer cette nuit à l'Atlantic-Cinéma et de voler le film.
Puyloubier. — Tu as fait cela ?
Arlette. — Naturellement. Allons, vite les trois mille francs !
Puyloubier. — Jamais de la vie !
Arlette. — Tu refuses ?
Puyloubier. — Moi, un juge d'instruction, complice d'un vol avec effraction ?
Arlette. — André !...
Puyloubier. — Tu vas aller retrouver cette fripouille et tu lui diras qu'il ne bronche pas cette nuit, sans ça...
Arlette. — Alors, tu préfères nous exposer au désastre ! Eh bien, non, mon petit ! Je ne me laisserai pas faire ! Tu ne veux pas me donner l'argent, soit ! Je me passerai de toi. Je serai au concert des Marronniers avec les trois mille francs.
Puyloubier. — Je suis bien tranquille. On ne trouve pas trois mille francs comme ça à huit heures du soir dans ses pantoufles.
Arlette. — Je les trouverai ! n'importe comment, mais je les trouverai !
Puyloubier. — Arlette, je te défends !
Arlette. — Ah ! tiens, veux-tu savoir ? De nous deux, l'homme, c'est moi !

SCÈNE XVIII

PUYLOUBIER, *puis* PIED-DE-VACHE *en commissionnaire.*

Puyloubier, *seul, s'asseyant au bureau.* — A nous deux, monsieur Pied-de-Vache. (*Au téléphone.*) Allô, mademoiselle, le 4-13, s'il vous plaît. Oui... Le commissaire central. Allô ! Le commissaire central... Comment ? Le commissaire est sorti ? Il va rentrer dans dix minutes. Dès qu'il sera là, dites-lui de téléphoner au Palais, à M. Puyloubier. Il y a urgence. J'attends. (*Il repose le récepteur.*) Ah ! maintenant. un mot au directeur de l'Atlantic pour l'avertir de ce qui se prépare. (*On frappe.*) Entrez !

(*Un commissionnaire paraît. Il a une plaque. Type auvergnat.*)

Le Commissionnaire. — Pardon, excuge, ché ichi qu'on a bejoin d'un commichionnaire.
Puyloubier. — Ah ! mon ami, trop tard. Je n'ai plus à vous employer.
Le Commissionnaire. — Ch'est embêtant, cha, je me chui dérangé...
Puyloubier. — Au fait. Attendez. Vous avez une plaque ?
Le Commissionnaire, *la montrant.* — N° 17.

PUYLOUBIER. — Tenez, cette lettre à son adresse, et au trot !

LE COMMISSIONNAIRE. — Y a une réponche ?

PUYLOUBIER. — Non. (*Le commissionnaire va vers la porte.*) Ah ! dites-moi, mon ami, connaissez-vous l'établissement des Marronniers à Billancourt ?

LE COMMISSIONNAIRE. — Non, monsieur.

PUYLOUBIER. — Bien, je trouverai tout de même. (*Il ouvre la porte, puis la refermant précipitamment.*) Nom d'un chien, Labordille !

(*Il saute sur son chapeau et s'enfuit par la porte de droite.*)

LABORDILLE, *entrant en coup de vent.* — C'est lui ! Où est-il ? C'est par là qu'il s'est enfui. J'aurai sa peau !

(*Il file par la porte de droite.*)

PIED-DE-VACHE, *seul.* — Me v'là juge d'instruction. (*Sonnerie du téléphone.*) Ah ! on m'appelle au téléphone !... Ah ! Allô ! Le commissaire central ? Oui, c'est moi Puyloubier. Vous attendez mes ordres ! Eh bien, voilà ! Envoyez tout de suite et pour la nuit entière, la gendarmerie et la police municipale à la sous-préfecture de Rambouillet. (*Il quitte l'appareil.*) Comme ça, je pourrai travailler tranquille.

RIDEAU





— Assez ! Ta bouche ! A la porte !

ACTE III

L'ÉTABLISSEMENT DES MARRONNIERS, A BILLANCOURT, SUR LES BORDS DE LA SEINE

DÉCOR

Au premier plan gauche, comptoir en zinc ; au deuxième plan une porte donnant sur l'office. Au fond gauche, grande entrée par laquelle on aperçoit le viaduc d'Auteuil et, au milieu, au fond, un fourneau à cuire des moules et des pommes de terre frites. Au fond, droite, balustrade et amorce d'une allée conduisant à une tonnelle invisible. A droite, deuxième plan, piano ; au premier plan, estrade pour les artistes. Chaises et tables. Sur les murs, des écriteaux : « On peut porter son manger ».

Au lever du rideau, il est sept heures du soir. Le jour tombe.

SCÈNE PREMIÈRE

DAGOBERT, CÉLINE.

(*Au lever du rideau, Dagobert, patron de l'établissement, et Céline, la marchande de pommes frites, finissent de dîner sur une table.*)

CÉLINE. — Je vas chercher le café.

(*Elle va vers le comptoir.*)

DAGOBERT. — Et ne te trompe pas. Ne nous sers pas celui des clients.

CÉLINE, *au comptoir, versant le café dans des verres.* — Pas de danger. Ça n'a pas la même couleur. Voilà !

(*Elle revient en apportant les deux verres.*)

DAGOBERT. — Quelle heure est-il ?

CÉLINE. — Plus de sept plombes.

DAGOBERT. — Grouillons-nous, les clients vont pas tarder à rappliquer. C'est aujourd'hui lundi, fais une poêle de pommes à l'huile de lampe.

CÉLINE. — Ah ! oui.

DAGOBERT. — C'est le jour où vient des gens de la haute aux Marronniers

et si on leur z'-y colle de la bonne huile, ça leur plaît pas, ça les change pas assez.

CÉLINE. — Voilà du monde.

DAGOBERT. — Va mettre les truffes à la poêle.

(*Elle va au fourneau et s'y installe. La Môme Grenouille et le Colimaçon entrent.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MOME GRENOUILLE, LE COLIMAÇON, *types d'apache et de gigolette.*

LA MOME, *entrant.* — Bonsoir, m'sieu Dagobert.

DAGOBERT, *au comptoir.* — Bonsoir.

(*La Môme et le Colimaçon s'installent à une table.*)

LE COLIMAÇON. — Quéque tu payes, la Môme ?

LA MOME. — Tout ce que tu voudras, le turbin a été bon...

LE COLIMAÇON, *l'interrompant.* — La Môme, nous jaspinerons d'affaires plus tard. Si je suis venu aux Marronniers, c'est pour tâcher de rigoler. J'ai le noir.

LA MOME. — A cause...

LE COLIMAÇON. — Il me faut l'boulot à moi, la vie active, j'aime les affaires. Eh ! bien, depuis que Pied-de-Vache s'a fait piper, plus rien. Je m'ennuie, je deviens neurasthénique.

LA MOME, *sortant des pièces de cent sous de son bas.* — Tiens, v'là de la braise.

LE COLIMAÇON. — Ben sûr, mais, vois-tu, c'est pas comme si j'en gagnais moi-même en faisant un bon coup. Rien ne vaut ce qu'on ramasse en turbinant.

LA MOME. — Faut te faire une raison. Ça reviendra.

DAGOBERT, *s'approchant.* — Qu'est-ce que ça sera ?

LA MOME, *à Colimaçon.* — Toi ?

LE COLIMAÇON. — J'éteindrais bien une veilleuse.

LA MOME, *à Dagobert.* — Deux lampions et du cric, hein ? Pas de riquiqui !

LE COLIMAÇON. — Ben quoi ! Alors, y a pas d'musique, aujourd'hui ?

DAGOBERT. — Le pianiste va venir.

LA MOME. — Y a des numéros ?

DAGOBERT. — De première. D'abord, le Balouche, dans ses imitations de cris d'oiseaux.

LE COLIMAÇON. — Oh ! mince ! On l'a assez vu celui-là.

DAGOBERT. — Oui, mais ce soir, il doit m'amener un type épatant. La fameux chanteur Klo-Porth, le Mayol des fortifs.

LA MOME. — J'aime mieux ça.

LE COLIMAÇON. — Que tu dis !

SCÈNE III

LES MÊMES, PHÉMIE, *puis* PIED-DE-VACHE.

PHÉMIE, *entrant.* — Bonsoir, les aminches.

LE COLIMAÇON. — Tiens, la Phémie, ça va ?

LA MOME. — Y a longtemps que t'es pas venue aux Marronniers.

PHÉMIE. — Depuis que mon homme est dans la tirelire.

LE COLIMAÇON. — Ben quoi ? Il en est pas sorti ?

PHÉMIE. — Ce soir.

LE COLIMAÇON. — C'te blague !

PHÉMIE. — La preuve, c'est que je suis sur mon trente et un et je paie un saladier.

LE COLIMAÇON. — Alors, il a roulé c'te gourde de Puyloubier ?

PHÉMIE. — En plein.

LE COLIMAÇON. — Chouette, la belle vie va recommencer.

DAGOBERT, *s'approchant.* — Qu'est-ce que ça sera ?
PHÉMIE. — Deux bouteilles de pivre et du cacheté ! C'est moi qui régale.
(*Dagobert sort à l'office.*)
PIED-DE-VACHE, *entrant en commissionnaire comme au deux.* — Ché ichi qu'on a bejoin d'un commichionnaire ?
PHÉMIE. — V'là mon homme !
LE COLIMAÇON. — Comment, c'est toi, Pied-de-Vache ? (*Celui-ci enlève sa moustache.*) Ah ! mon poteau, j'suis tout heureux de te revoir... T'as donc acheté un fonds de commissionnaire ?
PIED-DE-VACHE. — Non, ça pour les affaires.
LA MOME. — Sacré Pied-de-Vache ! T'as toujours été le roi de la camoufle !
COLIMAÇON. — Pour sûr !
PIED-DE-VACHE. — A propos, vous épatez de rien ce soir, vous en verrez d'autres.
LE COLIMAÇON. — T'as dégoté une poire ?
PIED-DE-VACHE. — Tout un verger, ma grosse, et si t'es à la coule, y en aura pour les copains. Ça colle ?
LE COLIMAÇON. — Que tu dis !
LA MOME. — Et quéque tu faisais pendant ta villégiature au château de l'ombre.
PIED-DE-VACHE. — J'ai inventé un nouvel alphabet pour les sourds-muets. Demande à Phémie. Ah ! et puis, maintenant au turbin ! (*A Dagobert qui sort.*) S'il vient un' gonzesse de la haute qui demande M. Trouillard, tu me préviendras.
DAGOBERT. — Bon.
LE COLIMAÇON. — T'as donc levé une princesse ?
PIED-DE-VACHE. — La ferme ! Ne perdons pas d'temps, Phémie, emmène le Colimaçon dans la tonnelle et explique-lui le truc. Et toi, Colimaçon, tu iras m'attendre à dix heures à la porte de Versailles.
LE COLIMAÇON. — Compris !
PHÉMIE. — Viens !
(*Elle entraîne le Colimaçon à droite, vers la tonnelle.*)
PIED-DE-VACHE. — Et ouvre tes esgourdes !
LE COLIMAÇON, *sortant.* — Que tu dis ! Sacré Pied-de-Vache, c'est un type dans le genre de Napoléon.

SCÈNE IV

PIED-DE-VACHE, LA MOME GRENOUILLE, *puis* TITINE, NÉNESSE, *puis* PUYLOUBIER, DAGOBERT.

LA MOME. — Ah ! tiens, Pied-de-Vache ! T'es chic ! Si t'étais pas le copain de Colimaçon, je crois que j'aurais les foies chauds pour toi.
PIED-DE-VACHE. — Pas de chiqué, la Môme !
LA MOME. — As pas peur, je prendrai jamais un poteau de mon homme, je suis pas une femme du monde !
(*Titine et Nénesse entrent, types d'apache et de gigolette.*)
TITINE. — Viens, mon p'tit homme, je vas te payer des moules.
NÉNESSE, *à la marchande.* — Deux portions de moules.
CÉLINE. — Voilà, mon beau blond.
TITINE. — Et des frites ?
CÉLINE. — Deux sous de cartouches ?
(*A ce moment apparaît Puyloubier, au lointain, venant de droite, et marchant très vite. Il regarde l'inscription de l'établissement.*)
PIED-DE-VACHE, *qui l'a aperçu, à la Môme.* — Acré ! V'là ma poire ! (*Il se précipite au comptoir et donne cent sous à Dagobert.*) V'là une thune, vite un tablier. T'as un extra, et motus !
DAGOBERT, *lui montrant l'office.* — Compris. Par ici, vous trouverez tout ce qu'il vous faut.
(*Pied-de-Vache sort dans l'office. Puyloubier entre.*)

Puyloubier. — Ouf ! ce satané Labordille a perdu ma piste. (*Il frôle en passant Nénesse et Titine et va s'asseoir à une table.*) Je suis crevé, moi ! (*Frappant sur la table.*) Garçon ?

Nénesse, *à Titine.* — Y a du gratin, ce soir !

Titine, *à Nénesse.* — Encore un type de la haute qui vient pour s'exciter ! (*Ils vont s'asseoir à une table. Titine lance des regards incendiaires à Puyloubier.*)

Puyloubier, *détournant sa chaise.* — Joli endroit !

La Mome, *à part.* — Un type chic ! Y a peut-être quéque chose à faire.

(*Elle lance des œillades à Puyloubier et lui montre complaisamment sa jambe. Il détourne de nouveau sa chaise.*)

Puyloubier. — Hum ! (*Appelant.*) Garçon !

Pied-de-Vache, *sortant de l'office.* — Voilà ! Voilà !

(*Il est en garçon avec un tablier et en bras de chemise, un torchon à la main*).

Puyloubier. — Vous n'êtes guère pressé !

Pied-de-Vache. — Ben quoi ! Je viens pas en aéroplane !

Puyloubier. — Dites-moi, je suis bien ici aux Marronniers ?

Pied-de-Vache. — Pour sûr qu'on n'est pas sur la pointe de l'obélisque !

Puyloubier. — Quel milieu !

Pied-de-Vache. — Qu'est-ce que ça sera ?

Puyloubier. — Quoi ?

Pied-de-Vache. — Qu'est-ce que ça sera ? Je demande ce que monsieur veut se coller dans le fusil ?

(*Pendant tout ce dialogue, Pied-de-Vache, sous prétexte de nettoyer la table, donne de violents coups de torchon, en s'arrangeant pour que Puyloubier les reçoive.*)

Puyloubier. — Ah ! il faut que je consomme ?

Pied-de-Vache. — Ben, naturellement. On ne vient pas ici pour faire flanelle.

Puyloubier, *sursautant, à part.* — Flanelle ! Quelles expressions !

Pied-de-Vache. — Une moussante, une pie-fantoche, un casse-gueule, une bistrouille, un camélia, un pompier ?

Puyloubier. — Un pompier ?

Pied-de-Vache. — Ben quoi ! un vermouth cassis !

Puyloubier. — Ce que vous voudrez.

Pied-de-Vache. — Une purée bien tassée ! Une !

Puyloubier. — Dites-moi, garçon !... Est-ce que vous connaissez un nommé Pied-de-Vache ?

Pied-de-Vache. — Pied-de-Vache ?... Pas vu ce soir !...

Puyloubier, *à part.* — J'arrive à temps.

Pied-de-Vache. — C'est le bonhomme qui se fait passer pour sourd-muet à la justice ?

Puyloubier. — Précisément.

Pied-de-Vache. — Pied-de-Vache sourd-muet. Il jaspine aussi bien que moi. Faut-il que le juge en ait une couche. Oh ! là ! là ! mince de pochetée !

Puyloubier. — Délicieux ! Et vous n'auriez pas vu une dame avec une robe rouge et tilleul.

Pied-de-Vache. — Attendez... Si ! Il est venu tantôt une gonzesse dans ce goût-là, mais elle est repartie.

Puyloubier. — Pour où ?

Pied-de-Vache. — Ah ! ça ! Il me semble bien qu'elle a dit à son chauffeur d'aller à la Chope d'argent à Grenelle.

Puyloubier. — Allons, bon !

(*Il se lève.*)

Pied-de-Vache, *à part.* — Il calte. Chouette !

(*Arlette paraît, venant de droite.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, ARLETTE.

PIED-DE-VACHE, *apercevant Arlette.* — La gonzesse ! Ah ! Zut ! Le coup est raté !

PUYLOUBIER. — Arlette !

ARLETTE, *à Pied-de-Vache.* — Garçon ! Je suis bien ici aux Marronniers ?

PIED-DE-VACHE. — Oui, madame ! (*Bas.*) Attention ! C'est moi Pied-de-Vache !

ARLETTE, *étouffant une exclamation.* — Ah !

PUYLOUBIER. — Evidemment ! tu es surprise de me rencontrer ici !

ARLETTE. — Tu te trompes, mon ami, je m'y attendais...

PUYLOUBIER. — Ainsi... Tu as trouvé l'argent ?

ARLETTE. — Je l'ai trouvé.

PUYLOUBIER. — Et tu as osé, toi, une femme du monde, venir dans un bastringue porter trois mille francs à cet Ali-Baba de banlieue ?

ARLETTE. — Sois tranquille, mon ami : j'ai pris mes précautions, je n'ai pas l'argent sur moi et je le lui remettrai sans que personne s'en aperçoive. Tu vas voir ! (*A Pied-de-Vache qui écoute.*) Garçon !

PIED-DE-VACHE. — Madame désire ?

ARLETTE. — Garçon, voulez-vous demander à mon chauffeur le paquet que je lui ai remis pour M. Trouillard ? C'est une boîte ronde en fer !

PIED-DE-VACHE. — Bien, madame.

ARLETTE. — La boîte pour M. Trouillard ! Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?

PIED-DE-VACHE. — Parfaitement, madame ! (*Allant vers la sortie.*) Chouette ! Elle l'a roulé.

(*Il sort.*)

PUYLOUBIER. — Quoi qu'il en soit, Arlette, je suis absolument décidé à t'empêcher de faire une folie !

ARLETTE. — Non, mon ami.

PUYLOUBIER. — Si ! D'abord où as-tu pris cet argent ?

ARLETTE. — Mais... c'est toi qui me l'as prêté !

PUYLOUBIER. — Moi ?

ARLETTE. — Oui. Ecoute : en sortant du Palais de Justice, j'ai pris ton auto !

PUYLOUBIER. — Voilà pourquoi elle n'était plus devant la porte.

ARLETTE. — ... Et je me suis fait conduire aux Réservoirs.

PUYLOUBIER. — Abrège.

ARLETTE. — Là, je tombe sur un riche Argentin, un original, qui voulait absolument avoir une auto à sept heures. Alors, j'ai profité de l'occasion et pour trois mille francs comptant, je lui ai vendu...

PUYLOUBIER. — Quoi ?

ARLETTE. — Ta voiture !

PUYLOUBIER. — Tu es folle ! Na da Diou ? Elle en valait huit mille.

ARLETTE. — C'est bien pour ça qu'il l'a prise !

PUYLOUBIER, *anéanti.* — Et c'est ce que tu appelles profiter de l'occasion ? Ah ! çà, tu as juré de consommer ma ruine ! Et le groom qu'en as-tu fait ?

ARLETTE. — Je l'ai vendu avec, cinquante francs de plus. Tiens, les voilà ! (*Elle lui donne un billet.*)

PUYLOUBIER. — Ma tête éclate !... Je me demande ce qui peut m'arriver de plus !... Mais ces trois mille francs... le garçon qui ne revient pas...

ARLETTE. — Tu l'attends ?

PUYLOUBIER. — Dame !

ARLETTE. — Il ne reviendra pas !

PUYLOUBIER. — Arlette, explique-toi !

ARLETTE. — Mais, mon ami, je t'ai averti que tu ne m'empêcherais pas de mener à bien ce que je suis venue faire. L'argent a été remis à son destinataire.

PUYLOUBIER. — Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? Le garçon ?...

ARLETTE. — Le garçon, c'était Pied-de-Vache !

PUYLOUBIER, *bondissant.* — Pied-de-Vache ?... Je suis roulé !

ARLETTE. — Oui, mais Pied-de-Vache va s'introduire à l'Atlantic et s'emparer du film et nous sommes sauvés.

PUYLOUBIER. — Arlette, ce n'est pas possible ! Tu n'as pas fait cela ! On ne va pas cambrioler l'Atlantic !... (*Se ravisant.*) Suis-je bête! Le vol n'est pas encore commis, il va se faire cueillir en douce, ton Pied-de-Vache !...

ARLETTE. — Comment cela ?

PUYLOUBIER. — J'ai prévenu le directeur de l'Atlantic.

ARLETTE. — Ah !

PUYLOUBIER. — Fini de rire, hein ? Il n'y a pas un Dieu que pour les voleurs. Aussitôt après ton départ, la Providence m'a envoyé un commissionnaire, un brave Auvergnat de commissionnaire, par qui j'ai fait porter ma lettre.



Madame Bachelin a encore tout sauvé.

ARLETTE. — Un commissionnaire ?

PUYLOUBIER. — Oui. le commissionnaire 17. Je me rappelle son numéro.

ARLETTE. — Le commissionnaire 17... Mais c'est Pied-de-Vache !

PUYLOUBIER, *hors de lui*; — Comment ! Encore ! Lui ? Toujours lui ! Et c'est moi qui ai fourni à cette canaille protéiforme, à ce caméléon du vol le moyen de pénétrer !... Moi, juge d'instruction, complice d'un vol avec effraction ! Ah ! c'en est trop !... C'en est trop !

(*Il frappe sur la table.*)

DAGOBERT *s'approche.* — Qu'est-ce que ce sera ?

PUYLOUBIER, *effondré, à lui-même.* — Vingt ans de travaux forcés !

(*Balouche entre.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, BALOUCHE.

BALOUCHE, *entrant, il a un paquet à la main.* — Bonsoir, la compagnie !
DAGOBERT. — Ah ! te v'là, Balouche ! Et le numéro qui devait venir avec toi, pour le concert, le chanteur diseur à voix ?
BALOUCHE. — Il sera là tout à l'heure, patron.
(*Il se dirige vers le piano.*)
PUYLOUBIER, *se levant.* — Il faut prendre une détermination, je ne sais pas laquelle, mais il faut en prendre une !
BALOUCHE, *apercevant Puyloubier.* — Tiens ! comment ça va, ma vieille ?
PUYLOUBIER. — Pardon, monsieur, mais...
BALOUCHE. — Tu ne me reconnais pas, j'ai figuré ce matin dans le même film que toi, à Meudon.
ARLETTE. — Il nous prend pour des figurants.
PUYLOUBIER. — Et allez donc !
BALOUCHE. — Seulement, moi, j'étais qu'un simple fantabosse, tandis que toi, ton rôle, il était un peu là !
PUYLOUBIER. — Pardon, monsieur...
BALOUCHE. — D'ailleurs, je t'ai déjà vu autrefois. C'est pas toi qui, à Médrano, jouais du trombone à coulisses, sur une pyramide de bouteilles en jonglant avec des chandeliers allumés ?
PUYLOUBIER, *à Balouche.* — Je ne fais que ça !
BALOUCHE, *à Arlette.* — Ça va bien, la petite ? D'ailleurs, tu sais, moi aussi, je fais un peu tous les turbins. Le matin du ciné. Le soir, je suis ici, en habit jaune, je fais des imitations de cris d'oiseaux, et puis je suis artisse peintre, je sais tatouer... A ton service !
PUYLOUBIER. — Merci !
BALOUCHE. — C'est égal, tu ne t'embêtais pas ce matin, mon vieux, avec la gosse sur les genoux. Vous avez si bien fait les choses qu'il y a un foin de première à l'Atlantic !
ARLETTE. — Comment ! Un foin ?
BALOUCHE. — Ah ! ça vous épate, vous ne lisez donc pas les canards ? (*Il tire un journal et le déplie.*) Tenez, pigez-moi la deuxième de *l'Echo de Versailles !*
PUYLOUBIER. — Qu'y a-t-il ? (*Lisant.*) « Un film... cet après-midi... Le procureur de la République a fait saisir à l'Atlantic-Cinéma, le film incriminé que le commissaire de police a emporté pour le soumettre à l'examen du parquet... » (*Avec désespoir.*) Oh !
BALOUCHE. — Oui, mon vieux ! Ça te la coupe, t'as pas encore touché ton cachet. Ah! je vas me nipper pour mon numéro ! (*Il va vers l'office. Revenant.*) Dis donc, si tu veux faire des poses spéciales pour cartes postales, je sais un endroit où on paie bien.
(*Il va et entre à l'office.*)
PUYLOUBIER. — Et voilà !
ARLETTE. — Ainsi le film n'est plus à l'Atlantic !
PUYLOUBIER. — Et on va cambrioler...
ARLETTE. — Sans que nous en ayons le bénéfice. Que faire, mon Dieu, que faire ?
PUYLOUBIER. — Oh ! moi, je ne sais plus, je n'ai plus ni bras ni jambes, je suis un cul-de-jatte moral.
ARLETTE, *bondissant vers la sortie.* — Eh bien, moi, je ne me laisserai pas abattre. Je vais agir.
PUYLOUBIER. — Arlette !
ARLETTE. — Laisse-moi ! Le commissaire à emporté le film.

PUYLOUBIER. — Que vas-tu faire ?
ARLETTE, *sortant.* — J'ai une idée !
PUYLOUBIER. — Alors, nous sommes fichus. Arlette ! (*Il court après elle et revient affolé, car il a aperçu Labordille.*) Sapristi ! Labordille ! Où me cacher ? (*Il se dissimule derrière le piano.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LABORDILLE, *puis* PUYLOUBIER.

LABORDILLE, *entrant en coup de vent.* — C'est lui ! J'en suis sûr ! C'est bien lui !
DAGOBERT, *intervenant.* — Pardon...
LABORDILLE, *gesticulant avec sa canne.* — Où est-il que je lui règle son compte ?
DAGOBERT. — Enfin, qu'est-ce que vous voulez ?
LABORDILLE. — Je cherche un individu que je poursuis depuis Versailles sur les bords de la Seine, et je viens de l'apercevoir là, il n'y a pas deux minutes.
DAGOBERT. — Comment est-il ?
LABORDILLE. — Peu fort, tout rasé, vêtu de gris
DAGOBERT. — Avec un chapeau melon ?
LABORDILLE. — Oui.
DAGOBERT. — Et une canne ?
LABORDILLE. — C'est ça !
PUYLOUBIER, *qui écoute derrière le piano.* — Je suis frit !
(*Il se baisse derrière le piano et agite au-dessus un billet de cinquante francs. Au moment de répondre à Labordille, Dagobert aperçoit le geste de Puyloubier.*)
DAGOBERT. — Eh bien ! nous n'avons pas ça, ici !
LABORDILLE. — Vous ne voulez pas le livrer ? Bien !
DABOBERT. — Je vous répète que ce particulier n'est pas ici !
LABORDILLE. — Je n'aime pas qu'on se foute de moi !
DAGOBERT. — Ah ! pas de raffût dans l'établissement !
LABORDILLE. — Soit ! Je vais dehors ! Je suis avec deux agents ! et deux chiens de police. Je l'attendrai sur la berge, quand je devrais rester en faction toute la nuit !
DAGOBERT, *le poussant.* — A votre aise !
PUYLOUBIER, *derrière le comptoir.* — Oh ! là, là, là !
LABORDILLE, *sur le seuil.* — A l'heure qu'il est, je ne donnerais pas deux sous de son bifteck.
(*Il sort.*)
PUYLOUBIER, *sortant de derrière le comptoir* — Mon compte est bon ! (*Appelant.*) Garçon ! (*Il lui donne les cinquante francs.*) Où va-t-on par là ?
(*Il lui indique la partie du jardin vers la tonnelle.*)
DAGOBERT. — A la tonnelle !
PUYLOUBIER. — Il y a une issue ?
DAGOBERT. — Non, un mur garni de tessons de bouteilles.
PUYLOUBIER. — Catastrophe ! Je suis emprisonné ici pour toute la nuit !
DAGOBERT. — On n'y est pas si mal que ça. Dites donc, c'est pour une histoire de femmes ?
PUYLOUBIER. — Oui ! Oui ! Je n'en puis plus ! J'ai le cœur en gélatine.
DAGOBERT, *lui tendant un verre.* — Un verre de rhum ?
PUYLOUBIER, *le vidant.* — Je ne bois jamais d'alcool. Ah ! du feu ! J'ai avalé du feu !
DAGOBERT. — Alors, un pompier pour l'éteindre !
(*Il lui en verse un second.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PHÊMIE, LE COLIMAÇON.

PHÉMIE, *entrant au fond droite avec le Colimaçon.* — T'as compris ?

LE COLIMAÇON. — Que tu dis. Je m'esbigne. Je vas retrouver Pied-de-Vache. Cette fois c'est le gros coup.

(*Il sort au fond.*)

(*Phémie redescend et rejoint Puyloubier.*)

PHÉMIE. — Comment toi ! C est toi !

PUYLOUBIER. — L'Autobus !

PHÉMIE. — T'es venu rigoler aux Marronniers ?

PUYLOUBIER, *amer.* — Oui, oui... Je suis venu... rigoler...

(*Le pianiste entre et va s'installer au piano.*)

PHÉMIE. — Ah ! mon gros chéri, que je suis contente de te voir.

PUYLOUBIER. — Madame, je vous en prie ! Inutile de recommencer votre comédie. Je ne paie plus de cachet.

PHÉMIE. — Tu ne m'as pas comprise, Puy-Puy. Écoute-moi : je vais t'ouvrir mon cœur.

PUYLOUBIER. — Nous n'avons rien à nous dire.

PHÉMIE. — Si ! Il faut que tu saches : je souffre et par ta faute... Fallait pas m'allumer.

PUYLOUBIER. — Moi ?

PHÉMIE. — Oui, toi ! Tout à l'heure, dans ton cabinet, pendant que je jouais la scène pour la poire, tu m'as reluquée avec tes mirettes que j'en ai senti du feu là !

(*Elle se tape sur la poitrine.*)

PUYLOUBIER. — Oh ! par exemple !

PHÉMIE. — Oh ! tu sens bon. Et maintenant je suis chopée. Oh ! mais, là, au plein tarif...

(*Elle cherche à l'enlacer.*)

PUYLOUBIER, *se dégageant.* — Voyons, madame, voyons !

PHÉMIE. — Puy d'amour, je te gobe, je t'ai dans la peau !

PUYLOUBIER. — Il ne manquait plus que ça.

PHÉMIE, *s'asseyant sur ses genoux.* — Ecoute, mon bébé rose ! ma gueulette en or !

PUYLOUBIER. — Laissez-moi !... Dieu, que j'ai chaud ! Brr !

PHÉMIE. — Dis, mon mignon, mon joli, veux-tu être mon petit nonhomme ?

PUYLOUBIER, *suffoqué.* — Son petit nonhomme !

PHÉMIE. — Dagobert, un verre de schnick, pour mon chérubin !

PUYLOUBIER. — Je ne boirai pas, je ne bois jamais d'alcool.

PHÉMIE. — Bois, mon gros chat, c'est moi qui régale.

(*Dagobert sert. Phémie paie. Puyloubier boit.*)

PUYLOUBIER. — Mais je ne veux pas !

PHÉMIE. — Et tu verras pour le turbin, il y en a pas deux comme moi pour avoir le cœur à l'ouvrage. Je vas te payer des frites !

(*Elle va au fourneau.*)

PUYLOUBIER. — Et je ne peux pas sortir d'ici ! Je suis embouteillé avec une marmite.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BALOUCHE.

BALOUCHE, *sortant en habit jaune et en tube gris de l'office.* — Me v'là prêt.

DAGOBERT. — Dis donc, Balouche, et ton chanteur, je ne le vois pas rappliquer !

BALOUCHE. — Il va être là, il va être là !

DAGOBERT. — Mon vieux Balouche, faut pas te payer ma figure ! Tu m'as fait verser la semaine d'avance ! S'il ne vient pas, tu auras affaire à moi !

BALOUCHE. — Puisque je vous dis qu'il viendra, patron ! (*A part.*) Je suis cuit, moi ! (*Allant vers Puyloubier.*) Dis donc, toi, l'artiste, t'es un frangin, un b n copain, un vieux camarade, comment t'appelles-tu ?

PUYLOUBIER. — Je te l'écrirai.

BALOUCHE. — Eh bien ! Je t'ai trouvé un cachet pour ce soir. Tu as chanté quelquefois ?

PUYLOUBIER. — Et comment !

BALOUCHE. — Eh bien ! tu vas chanter ici ce soir. Je te prêterai mon costume ! T'auras trois francs et la quête pour toi.

PUYLOUBIER. — Malgré ces conditions particulièrement brillantes, je refuse,

BALOUCHE. — Pourquoi ?

PUYLOUBIER. — Je... je ne suis pas en voix.

BALOUCHE. — Ça n'a aucune importance pour un chanteur ! (*L'entraînant.*) Allons, viens, nous allons répéter !

PUYLOUBIER. — Non ! là !

BALOUCHE. — Oh ! Zut ! Tu vas me laisser nager !

(*Phémie revient.*)

PHÉMIE. — Tiens, mon loup, v'là des frites ! Adieu, Balouche ! Comment, vous vous connaissez !

BALOUCHE. — On est intime : on est au même cinéma.

PHÉMIE, *riant.* — Ah ! bon !

BALOUCHE. — Il me refuse de faire un numéro !

PHÉMIE. — Eh bien, moi, je vais t'en gazouiller une ! (*A Puyloubier.*) C'est pour toi que je vais chanter, pour toi seul, mon trésor !

PUYLOUBIER. — Comme Carmen pour Don José !

1er *couplet.*

Un jour Charlot et Thérèse
Dans le bois cueillaient la fraise,
Soudain ell's'met à crier :
« C'est un' puc' qui m'a piquée !
Et comme elle retrousse
Son petit jupon blanc,
Charlot, à la rescousse,
Arrive galamment
D'un ton polisson !
Il lui dit : « Voyons !
Oui c'est bien un'puc'
Car je sens un bout... »

REFRAIN

Oh ! la ! la ! elle est là !
J la sens qui mont, qui mont',
Qui mont', qui mont', qui mont'
Dans ma liquette.
Oh ! la ! la ! elle est là !
J'la sens qui piqu', qui piqu', qui piqu', qui piqu', qui piqu', qui m'piqu' dans l'gras

(*La pianiste attaque la ritournelle. Les apaches reviennent en scène.*)

BALOUCHE. — Moi, il faut que je dégote quelqu'un dans les boîtes d'à côté, sans ça, je suis fadé.

(*Il sort.*)

2e *couplet.*

Mais Charlot devient ardent
Et lui parle amoureus'ment,
Entreprenante est sa main,
Thérès' se défend en vain.
Et soudain la pauvrette
S'écrie dans un soupir :
« Ne poursuis plus c'te bête
« Ou bien je vais mourir ! »
Il lui dit : « Bébé !
Faut pas t'effrayer,
Pisqu't'avais un' puc'
Fallait bien t'dépuc'...
Oh ! la la ! elle est là !

REFRAIN

Oh ! la ! la ! elle est là !
J'la sens qui mont', qui mont',
Qui mont', qui mont', qui mont',
Dans ma liquette.
Oh ! la ! la ! elle est la !
J'la sens qui piqu', qui piqu', qui piqu', qui piqu', qui piqu', qui m'pique dans l'gras

TOUS, *applaudissant.* — Bravo ! Bravo !

PUYLOUBIER. — Si le procureur général me voyait. Cristi ! que j'ai soif !

PHÉMIE. — Dagobert, une purée à l'orgeat !

PUYLOUBIER. — Je ne bois jamais d'alcool ! (*Il boit.*)

PHÉMIE. — Oh ! mon chéri, t'aime pas les frites, je vas chercher quéque chose de bon, on fera un gueuleton sous la tonnelle.

(*Elle sort.*)

LA MOME GRENOUILLE, *aux autres.* — Un tour de balançoires ?

NÉNESSE. — Allons-y ! Et puis on gambillera.

(*Il vont au fond.*)

DAGOBERT, *avec précaution, à Puyloubier.* — La Phémie a cavalé ? Tenez, v'là une lettre que le chauffeur de la dame de tout à l'heure a portée pour vous. Y a déjà un moment, mais je vous l'ai pas donnée tout de suite, parce que la Phémie est jalouse et qu'elle aurait fait du tabac.

PUYLOUBIER, *à part.* — Un mot d'Arlette !... (*Il décachète fiévreusement. A part.*) Ouf ! (*Lisant.*) « Le film est chez le commissaire de police. Viens de suite agir sur ce fonctionnaire. Si, à dix heures, tu n'es pas là, Pied-de-Vache va cambrioler le commissariat...» Cambrioler le commissariat ? mais c'est épouvantable ! (*Il bondit vers la porte.*) Association de malfaiteurs ! Dix ans de réclusion !... Pourvu que j'arrive à temps !

(*Il sort.*)

VOIX DE LABORDILLE, *à la cantonade.* — C'est lui ! C'est lui !

PUYLOUBIER, *rentrant, affolé.* — Cré nom ! Labordille est toujours là ! Labordille et sa meute ! (*Il file se cacher derrière le piano.*) Retenez-le !

SCÈNE X

PUYLOUBIER, LABORDILLE, *puis* BALOUCHE, *puis* DAGOBERT.

BALOUCHE, *entrant.* — Je n'ai rien trouvé. Je suis dans la mélasse...

PUYLOUBIER. — Sacrée jaquette grise ! (*Apercevant l'habit jaune de Balouche.*) Oh ! quelle idée ! Balouche, cinq louis pour toi, passe-moi ton habit !

BALOUCHE. — Tu feras le numéro !

PUYLOUBIER. — Tout ce que tu voudras. Vite, ton habit.

BALOUCHE, *changeant son habit contre la jaquette de Puyloubier.* — Encore un qui paie pour jouer.

PUYLOUBIER. — J'ai l'air de Cadet-Rousselle, moi !

BALOUCHE, *à Dagobert qui rentre de l'office.* — Patron, je vous présente Clo-Porth, le chanteur mondain, le Mayol des fortifs.
DAGOBERT. — Bien. (*A la pianiste.*) Sonnez au public.
PUYLOUBIER, *à Balouche.* — Comment le chanteur, mais je ne sais...
BALOUCHE. — Tu liras sur la brochure.
PUYLOUBIER. — Je ne sais pas lire la musique.
BALOUCHE. — Tu t'en tireras en faisant des pirouettes. (*A part.*) Va y avoir du vilain. Je vais prendre mon chapeau et je m'esbigne.
(*Il sort à l'office après avoir jeté la jaquette sur une chaise.*)
VOIX DE LABORDILLE, *à la cantonade.* — Je te trouverai, gredin.
(*Il entre de droite.*)
DAGOBERT. — Encore vous ?
LABORDILLE. — Oui. Il est ici.
DAGOBERT. — Qui ?
LABORDILLE. — L'homme à la jaquette grise. N'ayez pas peur. Je ne fais pas de bruit. Je l'attends et je ne le manquerai pas. Un bock.
(*Il s'installe à une table.*)
(*Les apaches sont rentrés et se sont installés.*)
PUYLOUBIER, *enfonçant son tube gris.* — Il s'incruste !
DAGOBERT, *annonçant.* — M. Clo-Porth, le Mayol des fortifs, dans son répertoire.
PUYLOUBIER, *craintif.* — Il me regarde.
LABORDILLE. — Le pitre de l'établissement.
(*Le pianiste a joué la ritournelle.*)
DAGOBERT. — Vas-y, toi !
PUYLOUBIER, *d'une voix chevrotante, chante faux.* — « Quand je viens pour te voir. »
NÉNESSE. — Assez ! Assez !
TITINE. — Il chante comme un pied.
LA MOME. — La ferme !
GUGUSSE. — A l'eau !
LA MOME. — Taisez-vous donc, on entend rien.
TOUS. — Assez, assez ! à l'eau ! Il est mauvais !
BALOUCHE, *sortant de l'office. Il a la jaquette grise.* — Ça se gâte. Filons.
(*Il va pour sortir. Labordille l'aperçoit de dos, se lève comme mû par un ressort et bondit sur lui.*)
LABORDILLE, *hurlant.* — La jaquette grise ! C'est lui ! C'est lui !
BALOUCHE, *s'enfuyant, affolé.* — Arrêtez-le ! Arrêtez-le !
(*Ils sortent suivis de tous les apaches. Cris : « Qu'est-ce qui lui prend ? Où vont-ils ? » etc...*)

SCÈNE XI

PUYLOUBIER, DAGOBERT, *puis* PHÉMIE, *puis* NÉNESSE, LA MOME GRENOUILLE, TITINE.

PUYLOUBIER, *s'effondrant.* — Ouf ! un verre de cognac !
DAGOBERT. — Dis donc, mon vieux, est-ce que les chaises sont toutes en place ?
PUYLOUBIER. — Oui, pourquoi ?
DAGOBERT. — Parce que tu aurais pu les avoir sur la gueule. Entre nous, tu sais, pas rupin, ton numéro ! T'as une voix à caler des roues de camion.
PUYLOUBIER. — J'avais le trac.
DAGOBERT. — Tu m'as fichu dans la friture !... La clientèle n'est pas satisfaite. Il faut que tu me rendes les vingt-cinq francs que j'ai avancés pour toi à Balouche.
PUYLOUBIER. — Je vais vous donner vos vingt-cinq francs. (*Il se tâte.*) Nom d'un chien, je n'ai plus le sou. Mon argent est dans ma jaquette.
DAGOBERT. — Eh bien, va la chercher.
PUYLOUBIER. — C'est Balouche qui me l'a emportée.

DAGOBERT. — Ça, mon gros, c'est un détail. Tu ne sortiras pas d'ici sans m'avoir remboursé.

PUYLOUBIER. — Je vous les enverrai demain.

DAGOBERT. — Il me les faut tout de suite. Mon pognon !

PHÉMIE, *entrant.* — Là, v'là les provisions. Toi, avec la pelure de Balouche ?

PUYLOUBIER. — Il a filé avec la mienne et mon argent.

PHÉMIE. — Tu veux du pognon ?

DAGOBERT. — Il me doit vingt-cinq francs. Allons, mon pognon !

PHÉMIE, *prenant l'argent dans son bas.* — Ben, les v'là tes cinq thunes !

PUYLOUBIER, *à Phémie.* — Je vous les rendrai.

PHÉMIE. — Penses-tu ? T'es mon p'tit homme, tu seras gentil avec moi... Je t'en donnerai encore.

PUYLOUBIER, *éméché.* — Vagabondage spécial. C'est très curieux... Je me sens plus léger... la vie est douce... et il me semble que je suis assis sur une pente et je descends, je descends et ce n'est pas désagréable.

(*Nénesse et les autres entrent.*)

LA MOME. — Eh bien, si on guinchait un brin ?

TITINE. — Tu parles qu'on va tortiller des gambilles.

PHÉMIE. — En avant, la musique ! (*Piano.*) Tu viens, on va danser le fortif-tango.

PUYLOUBIER, *de plus en plus éméché.* — Je te suis, blonde sirène.

LA MOME GRENOUILLE. — Il est camphré, le frère !

PUYLOUBIER. — Verse-moi l'ivresse. C'est la nuit de Valpurgis.

(*Tango général. A la deuxième mesure du tango, Moulinot apparaît et se trouve nez à nez avec Puyloubier.*)



Puyloubier danse le tango avec Phémie.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MOULINOT.

Moulinot. — Le voilà ! Oh ! c'est trop fort ! Vous ne comptiez pas sans doute sur ma visite, monsieur ?

Puyloubier. — C'est ce qui vous trompe, monsieur, je vous attendais.

Moulinot. — Vraiment ?

Puyloubier. — Il y a dix minutes qu'il ne m'était arrivé rien de désagréable.

Moulinot. — Trêve de railleries, monsieur ! J'étais venu ici...

Puyloubier. — D'abord, comment avez-vous su que j'y étais ?

Moulinot. — Par le commissionnaire 17.

Puyloubier. — Naturellement, Pied-de-Vache !

Moulinot. — Je venais bénévolement vous apprendre le résultat de mes démarches à l'Atlantic-Cinéma.

Puyloubier. — Trop aimable !

Moulinot. — Et je vous trouve vautré dans une orgie romaine ; en costume de canari, au milieu d'hétaïres !

Puyloubier. — L'habit de couleur est à la mode.

Moulinot. — Assez, monsieur ! Laissez-moi simplement vous féliciter sur le choix du milieu où vous consommez vos saturnales.

Puyloubier. — Mais, monsieur Moulinot, vous vous trouvez ici dans la meilleure société.

Tous. — Mais oui, monsieur.

Moulinot. — Vous me permettrez d'en douter.

Nénesse. — De quoi ? Je vais le descendre.

Phémie, *le retenant.* — Laisse donc ; c'est une poire !

Moulinot. — Inutile de vous dire, monsieur, que tout est rompu entre nous. Je vous laisse. Vous pouvez reprendre avec madame, la série de vos ébats nocturnes.

Puyloubier. — Puisque vous ne voulez pas écouter mes explications...

Moulinot. — J'aurai simplement l'honneur de faire encaisser chez vous demain matin la somme de quinze mille francs que vous me devez.

Puyloubier, *affolé et gris.* — Quinze mille francs ! Comment ça quinze mille francs ?

Moulinot. — Cinq mille à madame que vous êtes sans doute en train de dilapider avec elle et dix mille que j'ai comptés ce soir à M. La Cadière, régisseur de l'Atlantic-Cinéma dans un but qu'il vous expliquera lui-même.

Puyloubier. — Dix mille francs de plus... la série continue !

Moulinot. — Je ne vous salue pas, Sardanapale !

(*Il sort.*)

Puyloubier. — Et allez donc, c'est plus mon beau-père !

La Mome Grenouille, *à Phémie.* — Dis donc, c'est vrai qu'il t'a fichu cinq mille balles ?

Phémie. — Cette après-midi.

La Mome Grenouille. — Il m'intéresse ce vieux-là !

(*Elle sort derrière lui.*)

Titine, *sortant.* — Cinq mille... Peut-être qu'il préfère les brunes !

(*Nénesse s'éclipse.*)

SCÈNE XIII

PUYLOUBIER, PHÉMIE, puis ARLETTE.

Phémie. — Dis donc, mon chéri, viens sous la tonnelle ! J'vais tout préparer pour un petit balthazar d'amoureux. Oh ! tiens, je te gobe !

(*Elle sort.*)

Puyloubier. — Je te suis, blonde enfant des faubourgs. (*Il va pour sortir, Arlette paraît.*) Arlette !

ARLETTE. — Toi, dans ce costume !

PUYLOUBIER. — Ne me demande pas d'explications. Et puis, je te préviens que si tu viens pour m'annoncer un nouveau désastre, le bureau est fermé !

ARLETTE. — Mais au contraire !

PUYLOUBIER. — Il m'est tombé depuis ce matin sur l'occiput une telle série de bolides que je suis blindé, cuirassé, invulnérable.

ARLETTE. — André, nous sommes sauvés.

PUYLOUBIER. — Tu m'étonnes !

ARLETTE. — Nous aurons le film demain matin. Pied-de-Vache a été plus fort que tous.

PHÉMIE. — Ah ! il est un peu là !

PUYLOUBIER. — Qu'a-t-il encore fait, ce sympathique jeune homme ?

ARLETTE. — Il a filé le commissaire et il a découvert que celui-ci avait déposé le film...

PUYLOUBIER. — Où ça ?

ARLETTE. — Dans une maison bourgeoise où Pied-de-Vache et sa bande sont en train d'opérer.

PHÉMIE. — Le raffût de Saint-Polycarpe !

PUYLOUBIER, *gris.* — Qu'est-ce que ça peut me faire ?

ARLETTE. — Ils y sont entrés par les toits.

PUYLOUBIER. — Peu m'importe !

PHÉMIE. — Mince de nettoyage : il restera rien. Le locataire en fera une gueule !

PUYLOUBIER. — Moi, je m'en fous.

ARLETTE. — C'est 16, rue Montespan.

PUYLOUBIER, *s'effondrant.* — Nom de Dieu, c'est chez moi !

RIDEAU



Moulinot séduit par les hétaïres.



— Euh ! euh !!..... Mamman !!

ACTE IV

L'appartement de Puyloubier, après le cambriolage. Tiroirs ouverts. Meubles en désordre. Au mur un grand portrait à l'huile de Puyloubier. Portes à droite et à gauche. Au fond, pan coupé gauche, une fenêtre.

Neuf heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, *puis* PUYLOUBIER.

FRANÇOIS, *entrant par le fond et se dirigeant vers la fenêtre qu'il ouvre.* — C'est curieux, la porte d'entrée est ouverte, je l'avais pourtant bien fermée hier soir avant de monter dans ma chambre. (*S'arrêtant stupéfait à la vue du désordre de l'appartement.*) Ah ! çà, mais qu'a-t-on fait ici ? On a tout chambardé ! (*Frappant à la porte premier plan droite.*) Monsieur! Monsieur! Des cambrioleurs ! En voilà une histoire !

(*Puyloubier ouvre la porte et paraît. Il est en pantalon, gilet et veston d'intérieur et a les yeux bouffis de sommeil.*)

PUYLOUBIER, *entrant.* — Qu'est-ce que vous voulez ?

FRANÇOIS. — Ah ! monsieur ! Monsieur le juge ne sait pas ce qui est arrivé ?

PUYLOUBIER. — Quoi, François ?

FRANÇOIS. — On a cambriolé monsieur le juge cette nuit.

PUYLOUBIER. — Pas possible !

FRANÇOIS, *lui montrant l'appartement.* — Que monsieur se rende compte.

PUYLOUBIER. — En effet, on dirait...

FRANÇOIS. — Je vais prévenir la police.

PUYLOUBIER, *vivement.* — Inutile !

FRANÇOIS. — Monsieur a dû rentrer tard ce matin ?

PUYLOUBIER. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde !

FRANÇOIS. — Voilà le contrat de mariage de monsieur que le notaire a envoyé hier.

PUYLOUBIER. — Il aurait pu attendre. Mettez-le là. Ah ! dites-moi, le commissaire de police a dû porter ici hier soir...

FRANÇOIS. — Une boîte ronde, entourée de bandes cachetées à la cire, oui, monsieur.
PUYLOUBIER. — Où l'avez-vous mise ?
FRANÇOIS. — Là, monsieur, dans le petit bureau. La voici. C'est curieux que les malandrins...
PUYLOUBIER. — Je vous dispense de commentaires.
(*François la repose sur le bureau.*)
FRANÇOIS, *fausse sortie.* — Ah ! J'oubliais ! Mme Moulinot m'a envoyé dire de préparer pour ce matin, la chambre d'ami.
PUYLOUBIER. — Tiens ! Pour qui ?
FRANÇOIS. — Pour quelqu'un qui ne se trouve pas bien à l'hôtel, monsieur, pour le commandant Labordille.
PUYLOUBIER, *sursautant.* — Hein ?
FRANÇOIS. — Le commandant a déjà envoyé sa valise.
(*Il sort par le fond.*)
(*On sonne.*)
PUYLOUBIER, *seul.* — Labordille ici. La mèche allumée à deux doigts de la poudre.

SCÈNE II

LES MÊMES, MME MOULINOT, MME GOBINOIS, YVONNE.

FRANÇOIS. — Monsieur, c'est Mme Moulinot !
(*Mme Moulinot entre suivie d'Yvonne et de Mme Gobinois.*)
MME MOULINOT. — Bonjour, André.
MME GOBINOIS, — Bonjour, cher monsieur.
PUYLOUBIER. — Mesdames, mademoiselle.
YVONNE. — Vous avez l'air contrarié de nous voir.
PUYLOUBIER. — Moi ?... Au contraire.
YVONNE. — Mais quel désordre ici !
PUYLOUBIER. — Ne faites pas attention, l'appartement n'est pas fait.
MME MOULINOT. — Yvonne, fais voir à Mme Gobinois la collection de vieilles gravures d'André.
MME GOBINOIS. — Il paraît que vous avez des estampes merveilleuses.
PUYLOUBIER. — Elles n'y sont plus, les estampes... Elles sont chez l'estampeur, je veux dire chez l'encadreur...
MME MOULINOT, *entraînant Puyloubier.* — André, il faut que je vous parle... (*Fondant en larmes.*) M. Moulinot n'est pas rentré depuis hier soir...
PUYLOUBIER. — Comment ?
MME MOULINOT. — Il est parti pour aller vous trouver... nous ne l'avons plus vu.
PUYLOUBIER. — Ah ! ça, par exemple...
MME GOBINOIS. — Yvonne me dit que vous avez une délicieuse collection de tabatières du XVIIIe ! Peut-on la voir ?
PUYLOUBIER. — Les tabatières ?... Je les ai mises au Crédit Lyonnais, à cause des voleurs.
MME MOULINOT. — Il faut que vous nous prêtiez votre auto pour battre la campagne. Je vous en prie, faites chauffer votre voiture.
PUYLOUBIER. — Ma voiture, on me l'a déjà chauffée... elle est en réparation.
YVONNE. — André, vous permettez que je fasse visiter l'appartement à Lucienne ?
(*Elle se dirige vers la porte, premier plan droite.*)
PUYLOUBIER, *bondissant.* — Pas là ! Pas là !
YVONNE. — Pourquoi ?
PUYLOUBIER. — Il y a les maçons !
YVONNE. — A propos, vous logez mon parrain Labordille ?
PUYLOUBIER. — J'ai cette joie !
YVONNE. — Je reviendrai l'embrasser dans la matinée.
PUYLOUBIER. — Excellente idée !

Mme Moulinot. — André, je vous en supplie, donnez-moi un peu de courage ! Que me conseillez-vous ?

Puyloubier. — Si vous alliez voir à la Morgue ?

Mme Moulinot. — Je n'y avais pas pensé !... Venez, mes enfants ! (*Elles sortent.*)

Puyloubier. — François !

François. — Monsieur ?

Puyloubier. — Si le commandant Labordille se présente, vous me préviendrez avant qu'il entre, vous avez compris ?... Avant qu'il entre !

François. — Bien, monsieur ! Ah ! J'ai le regret de dire à monsieur, que je



Mme Moulinot nous annonce une fois de plus, en fondant en larmes, qu'elle est bien heureuse.

suis dans l'impossibilité de servir le déjeuner de monsieur : il n'y a plus ni tasses ni cuillères.

Puyloubier. — Je ne veux pas déjeuner.

François. — Bien, monsieur.

Puyloubier. — Donnez-moi seulement un verrre d'eau...

François. — Il n'y a plus un verre entier, monsieur... (*On sonne.*) C'est peut-être le commandant. (*Il sort au fond.*)

Puyloubier, *seul, ramassant les objets épars.* — Sauvons les épaves du naufrage... Cristi de cristi, j'ai la bouche en macadam, moi ! Qu'est-ce que j'ai pu ingurgiter cette nuit ?

(*Arlette entre.*)

SCÈNE III

PUYLOUBIER, ARLETTE, FRANÇOIS

Puyloubier, *feignant d'être en cérémonie avec Arlette, à cause de François.* Madame... Allez, François. (*François sort. A Arlette.*) Eh bien ! Tu es venue contempler le travail de ton mandataire ?

ARLETTE, *regardant autour d'elle.* — C'est égal, il a de l'envergure.
PUYLOUBIER. — Mieux que ça, du style.
ARLETTE. — Et le film ? Tu l'as ?... Pied-de-Vache devait le livrer chez toi ce matin.
PUYLOUBIER. — Il n'a même pas eu la peine de porter à domicile, sachant qu'il était chez moi. Il l'a laissé, le voilà !
ARLETTE. — Enfin !
PUYLOUBIER. — J'ai payé trois mille francs la joie de me cambrioler moi-même...
ARLETTE, *examinant la boîte.* — Dis donc, on l'ouvre ?
PUYLOUBIER. — Tu perds la tête : je n'ai le droit de le faire qu'après les formalités légales.
ARLETTE. — Je voudrais pourtant bien me rendre compte.
PUYLOUBIER. — Arlette, j'ai déjà mérité cette nuit un gentil nombre d'années de travaux forcés, je te supplie de ne pas y ajouter la réclusion.
(*Il reprend la boîte et la repose où elle était.*)
ARLETTE. — Quand je pense que ma situation, mon honneur et ma vie sont enfermés sous ce fragile emballage.
PUYLOUBIER. — La boîte de Pandore !
ARLETTE. — Enfin, puisque nous tenons la néfaste bobine, tout est fini.
FRANÇOIS, *entrant.* — Monsieur, c'est le commandant Labordille.
PUYLOUBIER. — Sapristi ! Ah ! Tu croyais que tout était fini, eh ! bien, ça recommence. Ne le faites entrer que dans un moment. Reçois-le et fais-le filer.
ARLETTE. — Qu'est-ce qu'il faut lui dire ?
PUYLOUBIER. — Ce que tu voudras, mais qu'il s'en aille.
(*Il sort à gauche.*)
ARLETTE, *seule.* — Ah ! mon Dieu ! Et ton portrait qui est là. (*Elle montre le portrait.*) André ! Il va te reconnaître à ton portrait ! Je n'aurais jamais la force de le décrocher. Que faire ? Oh ! une idée ! Vite un bout de papier ! (*Elle déchire le contrat de mariage de Puyloubier, en fait un pinceau de papier, le plonge dans l'encrier et, montant sur une chaise, fait une barbe de fleuve au portrait de Puyloubier, puis redescend de la chaise.*) Ouf, maintenant, il est méconnaissable.
FRANÇOIS, *annonçant.* — Le commandant Labordille !



Arlette maquille le portrait.

SCÈNE IV

ARLETTE, LABORDILLE.

(*Entre Labordille.*)

LABORDILLE, *s'inclinant.* — Madame...

ARLETTE. — Commandant...

LABORDILLE, *à part.* — Charmante femme !

ARLETTE. — Vous voulez voir M. Puyloubier, commandant ?

LABORDILE. — Oui, madame. Madame ?...

ARLETTE. — Mme Bachelin. Mon mari est un grand ami de Puyloubier.

LABORDILLE. — Enchanté, madame. (*Se présentant.*) Commandant Labordille.

ARLETTE. — Puyloubier est sorti, commandant.

LABORDILLE. — Naturellement, puisque j'arrive. Figurez-vous, madame, que je le cherche depuis hier matin, sans réussir à mettre la main dessus.

ARLETTE. — Il est occupé, commandant.

LABORDILLE. — Évidemment, mais enfin, il doit épouser ma filleule et je ne le connais même pas. (*Se tournant vers le portrait.*) Ah ! son portrait, sans doute ?

ARLETTE. — Précisément, commandant.

LABORDILLE. — Ah ! Ah ! très bien, M. le juge ! Superbe barbe. On dirait Charlemagne !

ARLETTE. — En effet...

LABORDILLE. — La barbe est le principal attribut de l'homme sérieux. Si je vous disais, madame, que dans ce portrait, ce que je préfère, c'est la barbe.

ARLETTE, *à part.* — Ça, c'est pour le peintre! (*A Labordille.*) Je crains, commandant, que Puyloubier ne tarde à rentrer.

LABORDILLE. — Ça m'est égal, j'ai le temps d'attendre, je dois loger ici.

ARLETTE. — Je ne sais pas s'il pourra vous offrir l'hospitalité en ce moment.

LABORDILLE. — Mais si, madame ! C'est entendu avec Mme Moulinot.

ARLETTE. — Oui, mais Mme Moulinot ignore qu'on a cambriolé Puyloubier.

LABORDILLE, *bondissant.* — Mille tonnerres ! Et ma valise qui était ici.

ARLETTE. — On a tout volé.

LABORDILLE. — Mais c'est épouvantable ; je cours chez le procureur; madame, mes excuses et mes hommages. (*Sortant.*) Encore un coup dirigé contre moi.

(*Il sort.*)

ARLETTE, *allant à la porte, premier plan gauche.* — André, tu peux revenir, Il est parti !

SCÈNE V

ARLETTE, PUYLOUBIER.

PUYLOUBIER, *entrant.* — Bravo ! Que lui as-tu dit ?

ARLETTE. — Tout simplement que tu avais été cambriolé. Alors, il a filé pour aller chez le procureur.

PUYLOUBIER. — Mais c'est insensé !

ARLETTE. — Pourquoi ?

PUYLOUBIER. — Le procureur va ouvrir une enquête et, si on pince Pied-de-Vache, il mange le morceau et nous sommes ses complices.

ARLETTE. — Allons donc !

PUYLOUBIER. — Avec tes belles inventions, tu as organisé dans ma vie, une situation admirable. Je suis le juge et le coupable, le voleur et le volé !

ARLETTE. — Tu exagères !

PUYLOUBIER. — Et il va se faire pincer, Pied-de-Vache, car il m'a dérobé une collection de tabatières, des pièces uniques, qu'il ne pourra revendre à

personne sans se faire cueillir, l'imbécile ! Franchement, Arlette, tu ne penses à rien !

ARLETTE. — C'est toi qui ne penses à rien. Tu es parti comme un zèbre à l'arrivée de Labordille, sans songer un seul instant qu'il pourrait reconnaître sur ton portrait l'homme de Meudon. Heureusement que j'ai eu une idée.

PUYLOUBIER, *inquiet.* — Aïe !

ARLETTE. — Oh ! pas une idée extraordinaire !

PUYLOUBIER. — Tant mieux !

ARLETTE. — Il fallait sauver la mise, n'est-ce pas, et je n'avais pas le choix des moyens, alors... (*Se retournant vers le portrait.*) Tiens, regarde...

PUYLOUBIER, *avec un cri.* — Ah !

ARLETTE. — Oui, évidemment...

PUYLOUBIER. — Mon Carolus ! Elle a retouché mon Carolus ! J'ai l'air d'une réclame de la pilocarpine.

ARLETTE. — Il fallait bien te rendre méconnaissable.

PUYLOUBIER. — Elle a saboté ma physionomie, la seule chose qui me restât dans ce naufrage. (*Il sonne.*) Ah ! tiens, tu es à fouetter.

FRANÇOIS, *entrant.* — Monsieur a sonné ?

PUYLOUBIER. — Oui, décrochez ce tableau.

FRANÇOIS, *décrochant le cadre.* — Ah ! les cambrioleurs ont fait une barbe à monsieur !... Où dois-je le porter, monsieur ?

PUYLOUBIER. — Chez le barbier !

(*François sort avec le cadre.*)

ARLETTE. — Ecoute, André, je ne t'en veux pas !

PUYLOUBIER. — Tu es bonne !

ARLETTE. — Mais tu es vraiment injuste. Depuis hier, j'ai dépensé dans cette lutte les ressources d'une imagination...

PUYLOUBIER. — ... A laquelle je suis obligé de rendre hommage.

ARLETTE. — Et je n'entends que des récriminations...

PUYLOUBIER. — Arlette, je t'en supplie une fois pour toutes... Cesse d'avoir des idées, arrête ce torrent dévastateur qui, depuis vingt-quatre heures, ravage mon existence et me rend la vie impossible.

(*A ce moment, la porte du premier plan droite s'entr'ouvre, et un bras de femme, celui de Phémie, dépose sur un fauteuil à proximité, une robe et un corsage. Moment de stupenr.*)

PHÉMIE, *de la chambre.* — Tiens, Puyloubier ! Fais brosser ma traîneuse !

PUYLOUBIER. — Sapristi !

ARLETTE. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Une robe de femme ?

PUYLOUBIER. — Je vais t'expliquer... C'est une parente de province.

ARLETTE, *prenant la robe.* — La robe de Léa des Glycines! Ah! monsieur mène une existence ravagée par un torrent dévastateur !...

PUYLOUBIER. — Arlette, je te jure...

ARLETTE. — Assez, monsieur ! Ainsi, pendant que je me mets le cerveau en quatre pour le tirer d'affaire, monsieur ramène chez lui des cocottes. Monsieur le juge bamboche avec des horizontales de barrière.

PUYLOUBIER. — Je ne me souviens de rien !

ARLETTE. — Ah ! tiens, pouah !... Quant à cette créature...

(*Elle s'empare de la robe et bondit vers la fenêtre.*)

ARLETTE. — Puisque tu l'as déshabillée, habille-la maintenant !

(*Elle flanque la robe par la fenêtre.*)

PUYLOUBIER, *se précipitant, regardant par la fenêtre.* — Oh ! la robe est tombée sur le fil électrique du tramway !

ARLETTE. — Dire que j'ai trompé mon mari pour un gigolo !

PUYLOUBIER. — Madame !

ARLETTE. — Tout est fini entre nous, monsieur ! Ah ! si jamais on me reprend à avoir un amant... ça ne sera pas un juge !

(*Elle sort.*)

PUYLOUBIER. — Ah ! bon ! (*Seul, il se précipite vers la porte du premier plan droite.*) Celle-là, par exemple, je vais la secouer !...

SCÈNE VI

PUYLOUBIER, PHÉMIE, *puis* FRANÇOIS.

PUYLOUBIER. — Arrive ici, l'Autobus !...
VOIX DE PHÉMIE. — Mon gros chat...
(*Elle paraît en combinaison. Dessous de cocotte.*)
PUYLOUBIER. — Tu vas ficher le camp et un peu vite.
PHÉMIE. — Ah ! bien... je t'aime mieux quand t'avais ta muffée comme hier soir.
PUYLOUBIER. — Ma muffée ! Est-il possible !...
PHÉMIE. — Ah ! ce que t'étais poilant !... Tu m'as obligée à faire le tour de toutes les boîtes de Billancourt !
PUYLOUBIER, *indigné.* — Le tour des boîtes ?...
PHÉMIE. — Au Père Lapin, t'as embrassé un flic !
PUYLOUBIER. — J'ai fait ça, moi ?
PHÉMIE. — Et puis, t'as pincé un quadrille avec la Poire.
PUYLOUBIER. — La poire ?
PHÉMIE. — Tu sais, le vieux qui est venu te trouver aux Marronniers.
PUYLOUBIER. — Moulinot ?
PHÉMIE. — Oui, Moulinot! Il faisait le cavalier seul en face de la môme Grenouille et, tu sais, il tricotait un peu !
PUYLOUBIER, — Ah ! j'ai... je ne me rappelle plus rien.
PHÉMIE. — Puis, après, on est rentré.
PUYLOUBIER. — Je suis rentré en autobus ?
PHÉMIE. — Et on s'est pagnotés, et t'as été gentil tout plein.
PUYLOUBIER. — Comment ?... Je... vous... nous...
PHÉMIE. — Ben, tu parles !... Ah ! mon chéri, t'es le 14 Juillet de l'amour !
FRANÇOIS, *entrant.* — Monsieur !... (*Apercevant Phémie.*) Oh ! je demande pardon à monsieur. Je ne savais pas...
PUYLOUBIER. — Qu'est-ce que vous ne saviez pas ? Vous ne voyez donc pas que je suis en train de faire passer un examen anthropométrique à madame ?
FRANÇOIS. — Monsieur n'a pas de comptes à me rendre.
PUYLOUBIER, *à Phémie.* — Vous pouvez vous retirer, madame, j'ai noté votre fiche.
PHÉMIE, *montrant François.* — Alors, tu crois qu'il n'a jamais vu une femme en liquette ?
PUYLOUBIER, *à Phémie.* — Sortez ! (*A François.*) Qu'est-ce qu'il y a ?
FRANÇOIS. — C'est M. Moulinot, monsieur.
PUYLOUBIER, *à Phémie qui entre, la poussant.* — Sortez donc !
PHÉMIE, *en sortant.* — Ben, et mes fringues, je peux pas me nipper, moi! (*Elle sort. Moulinot paraît.*)

SCÈNE VII

MOULINOT, PUYLOUBIER, *puis* PHÉMIE.

MOULINOT, *entrant.* — Mon cher Puyloubier...
PUYLOUBIER. — Ah ! vous voilà, vous !
MOULINOT. — Je viens vous demander un service.
PUYLOUBIER. — Vraiment ?
MOULINOT. — J'ai dit à ma femme que j'avais passé la nuit avec vous...
PUYLOUBIER. — Et voilà !... Ainsi, vous n'avez pas honte, à votre âge, de vous rouler dans l'orgie et de pincer des quadrilles avec des hétaïres...
MOULINOT, *effrayé.* — Chut !
PUYLOUBIER. — Et pendant que Mme Moulinot, cette naïade de désespoir, versait un flot de larmes inutiles, au foyer conjugal, vous ne rougissez pas

vous, conseiller prud'homme de Courbevoie, de vous vautrer dans les marécages de Billancourt avec une môme Grenouille !

MOULINOT. — Je ne me souviens plus de rien !

PUYLOUBIER. — Et après cela, vous avez l'audace de venir vous jeter à mes pieds pour me demander de ne pas divulguer les détails lubriques de votre nuit byzantine !

MOULINOT. — Mon cher, mon bon Puyloubier, n'oubliez pas que de mon côté, je vous ai rendu un service en obtenant de M. La Cadière, le régisseur de l'Atlantic Cinéma, l'engagement de ne pas mettre dans le commerce la bobine compromettante.

PUYLOUBIER. — Pas de bassesses ! Asseyez-vous là et écrivez...

MOULINOT. — Tout ce que vous voudrez, mon bon.

PUYLOUBIER. — Écrivez à Labordille qu'il ne peut pas continuer à loger chez moi.

MOULINOT. — Ah ! Labordille !

PUYLOUBIER. — Ecrivez !

MOULINOT. — Tout de suite !

(*Il écrit.*)

PHÉMIE, *entrant.* — Ben, alors que j'aurais plus mes frusques, moi ! (*Apercevant Moulinot.*) Tiens ! La vieille Mouline ! Comment va ?

MOULINOT. — Mal !

PHÉMIE. — Dis donc, mon gros, la Grenouille elle a dû t'entôler !

MOULINOT, *se tâtant.* — Sapristi ! Je n'ai plus mon portefeuille !

PHÉMIE. — Parbleu ! C'est sa spécialité !

PUYLOUBIER. — Ah ! Pouah ! Turpitude et sénilité !

MOULINOT. — Mon cher Puyloubier, une dernière fois, pas un mot à ma femme !

PUYLOUBIER. — Retirez-vous, le tribunal appréciera.

MOULINOT. — Au revoir, mon bon, mon cher, mon excellent Puyloubier !

PUYLOUBIER. — Je ne vous salue pas, Borgia !

(*Moulinot sort.*)

SCÈNE VIII

PUYLOUBIER, PHÉMIE

PUYLOUBIER. — Ah ! vous, vous n'allez pas vous éterniser ici ?

PHÉMIE. — Ben, dis donc, je veux bien calter, moi, mais il me faut ma traîneuse. Je peux pas partir en limace.

PUYLOUBIER. — Tout de suite, tout de suite !

PHÉMIE. — Je vois ce que c'est, ça t'excite de me voir comme ça. Seulement, je gèle. Donne-moi quelque chose pour me couvrir. T'as pas un pardessus ?

PUYLOUBIER. — Un pardessus ? Attends ! (*Se précipitant vers le placard et en tirant le manteau d'Arlette du premier acte*). Le manteau d'Arlette !

PHÉMIE. — Dis donc, t'as pas plus neuf à l'étalage ? Elle a dû te tromper avec un charbonnier, ta gonzesse !

VOIX DE LABORDILLE, *à la cantonade.* — Ah ! çà, voyons, je finirai bien par le voir !

PUYLOUBIER. — Labordille !... Ah ! la lettre de Moulinot !... (*A Phémie.*) Recevez le commandant... dites-lui que je suis sorti... que vous êtes la femme de chambre et remettez-lui ce mot.

PHÉMIE. — Compris, mon loup.

PUYLOUBIER, *s'éclipsant, sortant à gauche.* — Et v'lan ! liquidé, Labordille ! (*Il sort.*)

SCÈNE IX

PHÉMIE, LABORDILLE.

LABORDILLE, *entrant.* — Ça y est ! J'ai avisé le procureur du cambriolage... Tiens, une femme !

PHÉMIE. — Je suis la femme de chambre, commandant !

LABORDILLE. — Ah ! bien !... (*A part.*) Elle a une frimousse !

PHÉMIE. — M. Puyloubier est sorti !

LABORDILLE. — Ça, je m'en doute !

PHÉMIE. — Mais il m'a remis une lettre pour vous !

LABORDILLE. — Donnez, mon enfant. (*Décachetant la lettre. A part.*) Elle est tout à fait bien !... (*A Phémie.*) Mais, dites-moi, vous avez un drôle de costume !

PHÉMIE. — Je vais vous dire, commandant, c'est pour les jours de nettoyage.

LABORDILLE, *riant.* — Ah ! aujourd'hui on a nettoyé !

PHÉMIE. — A fond.

LABORDILLE, *lisant la lettre.* — Tiens, c'est de Moulinot... (*Lisant.*) « Ne reste pas chez Puyloubier, retourne loger à l'hôtel, je t'expliquerai pourquoi. »



Le commandant Labordille se précipite.

(*Parlé.*) Ah ! Parbleu ! c'est à cause du cambriolage... Évidemment, je dois gêner ici. Allons, je vais écrire un mot à Puyloubier.

(*Il sort son portefeuille et en tire une carte de visite pour écrire. Un billet de banque de cinquante francs en tombe. Phémie se précipite et le ramasse.*)

PHÉMIE, *lui tendant le billet.* — Mon commandant perd un bluet.

LABORDILLE, *le lui tendant également.* — Et je l'offre à la rose.

PHÉMIE. — Oh ! mon commandant !

(*Elle se retrousse et met le billet dans son bas*).

LABORDILLE, *amusé et très intéressé par ce manège.* — Tudieu ! la jolie jambe !

PHÉMIE, *se troussant.* — Il y a la paire, commandant !

LABORDILLE, *très allumé, à part.* — Cristi de cristi ! Je me sens trois galons de moins... Et ce crétin de Moulinot qui veut que j'aille à l'hôtel... (*A Phémie.*) Dites-moi, ma petite... ma petite... comment vous appelez-vous ?

PHÉMIE. — Phémie, mon commandant.

LABORDILLE. — Eh ! bien, ma petite Phémie, on a cambriolé ici, c'est entendu... mais enfin, nom d'un petit bonhomme, il reste bien un lit pour le commandant Labordille.

PHÉMIE, *ouvrant la porte de droite.* — Un lit ?... Mais certainement... Si mon commandant veut voir...

LABORDILLE, *très allumé.* — Comment, si je veux voir ? (*Entrant dans la chambre.*) Plus souvent que j'irai à l'hôtel, moi...

(*Il sort.*)

SCÈNE X

PUYLOUBIER, *puis* ARLETTE, *puis* FRANÇOIS.

PUYLOUBIER, *passant la tête avec précaution.* — Plus personne ! La voie est libre !

(*Il entre.*)

ARLETTE, *entrant, suivie de François.* — Dites à monsieur que je veux lui parler de suite.

FRANÇOIS. — Voilà monsieur.

(*Il sort.*)

ARLETTE. — Monsieur, vous pensez bien que si je reviens, c'est que j'ai des motifs impérieux de le faire.

PUYLOUBIER. — Je les attends, madame...

ARLETTE. — Mon mari s'apprête à sortir de l'hôtel pour aller à l'Atlantic-Cinéma.

PUYLOUBIER. — A l'Atlantic ! Pour quoi faire ?

ARLETTE. — La noce vous a affaibli la mémoire.

PUYLOUBIER. — C'est possible !

ARLETTE. — Sans cela vous vous rappelleriez que c'est ce matin à onze heures que Nicholson de Philadelphie doit assister à la projection sur l'écran de la *Course à l'abîme.*

PUYLOUBIER. — Ah ! Sapristi ! Il va lui manquer le seul tableau qui l'intéresse.

ARLETTE. — C'est justement ce que je viens vous dire.

PUYLOUBIER. — Vous ne comptez pas sur moi pour le lui fournir ?

ARLETTE. — Non, mais je viens vous demander de trouver une excuse plausible. S'il apprenait là-bas que le film a été saisi par vos soins...

PUYLOUBIER. — Rien de plus facile ! Grâce à Moulinot, le régisseur La Cardière m'est acquis, il suffit de le prévenir.

ARLETTE. — Le temps presse.

PUYLOUBIER, *sonnant.* — Je vais le mander d'urgence au Palais.

(*François entre.*)

PUYLOUBIER, *à François.* — Donnez-moi ma redingote.

FRANÇOIS. — Monsieur n'en a plus ! Il ne reste dans la garde-robe qu'un vieux gilet de chasse et un pantalon de bicycliste.

PUYLOUBIER, — Délicieux ! Je ne peux pourtant pas aller au Palais dans cette tenue !

ARLETTE. — Convoquez-le ici.

PUYLOUBIER. — Soit ! François, téléphonez à M. La Cadière, régisseur de l'Atlantic-Cinéma, qu'il vienne ici sans perdre une minute !

FRANÇOIS. — J'y vais, monsieur.

(*Il sort.*)

ARLETTE, *à Puyloubier.* — Ah ! Et puis, vous avez mon manteau. Mon mari me l'a encore réclamé.

PUYLOUBIER. — Que lui avez-vous dit ?

ARLETTE. — Que je l'avais prêté à une amie. Rendez-le-moi tout de suite, je vais le donner au dégraisseur.

PUYLOUBIER. — Rien de plus facile ! (*A part.*) Ah ! diable ! C'est l'autre qui l'a sur le dos ! (*A Arlette.*) Il vous le faut maintenant ?

ARLETTE. — Je vous l'ai dit !

(*Puyloubier va à la porte, premier plan droite, et frappe.*)

ARLETTE. — Qu'est-ce que vous faites ?

PUYLOUBIER. — Je vais vous dire : quand vous avez jeté sa robe par la fenêtre...

ARLETTE. — Vous lui avez donné mon manteau... Ah ! mon cher, vous avez toutes les délicatesses.

PUYLOUBIER, *qui a essayé d'ouvrir la porte.* — C'est fermé en dedans !

LABORDILLE, *à la cantonade.* — Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez, mille tonnerres ?

PHÉMIE, *à la cantonade.* — T'occupe pas de ça, chéri

PUYLOUBIER, *il écoute.* — Ah ! çà, mais elle n'est pas seule ! Oh !

ARLETTE, *allant écouter à son tour.* — Oh ! je suis vengée !

PUYLOUBIER. — Labordille ! Elle a retenu Labordille !

ARLETTE. — Ah ! c'est Labordille qui... Ah ! Ah ! Ah !... Toutes mes condoléances. Je ne savais pas, mon cher, que vous louiez des chambres.

FRANÇOIS, *entrant.* — M. La Cadière a répondu qu'il serait là tout de suite.

PUYLOUBIER. — Bien.

(*François sort.*)

ARLETTE. — Retirez-vous de là ! Vous avez l'air d'être le concierge du paradis de Mahomet. (*On sonne.*) Ce doit être La Cadière...

PUYLOUBIER. — Il vaut mieux qu'il ne vous voie pas. Entrez une minute au grand salon.

(*Il la conduit à la porte, premier plan gauche, et l'ouvre.*)

ARLETTE. — Passez-moi une chaise.

PUYLOUBIER. — Pourquoi ?

ARLETTE. — Parce qu'il n'y en a plus.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

PUYLOUBIER, FRANÇOIS, *puis* PIED-DE-VACHE, *en marchand juif, puis* PHÉMIE

FRANÇOIS, *entrant.* — Monsieur, c'est M. Mardochée.

PUYLOUBIER. — Je ne connais pas.

FRANÇOIS. — C'est un antiquaire, monsieur.

PUYLOUBIER. — Je n'y suis pas.

FRANÇOIS. — Il dit qu'il vient parler à monsieur du cambriolage de monsieur.

PUYLOUBIER. — Ah ! Faites entrer. (*Seul.*) Qu'est-ce que ça peut être ?

PIED-DE-VACHE, *entrant, accent alsacien, très obséquieux.* — Monsieur le juge, je suis le très humble serviteur de monsieur le juge.

PUYLOUBIER. — Que désirez-vous ?

PIED-DE-VACHE. — Voilà, monsieur le juge ! Monsieur le juge a une très belle collection de tabatières du XVIIIe siècle.

PUYLOUBIER. — Oui, oui !

PIED-DE-VACHE. — Est-ce qu'on n'aurait pas dérobé dernièrement à monsieur le juge deux pièces uniques : la tabatière de Voltaire et celle de Mme de Lamballe en émail bleu, une merveille ?

PUYLOUBIER. — Pourquoi cette question ?

PIED-DE-VACHE. — Parce qu'on m'a présenté ce matin... Mais je ne veux accuser personne avant que monsieur le juge ait répondu.

PUYLOUBIER, *à part.* — N'ayons l'air de rien. (*Haut.*) Je vais vérifier, monsieur Mardochée. Voulez-vous m'attendre une minute ? (*A part.*) Quand je disais que Pied-de-Vache ne pourrait pas les vendre...

(*Il sort à gauche.*)

(*Pied-de-Vache, resté seul, examine l'appartement d'un air tranquille. La porte de droite s'ouvre. Phémie paraît avec précaution.*)

PHÉMIE, *parlant à Labordille resté dans la chambre.* — Sors pas, mon gros, y a quelqu'un... (*A Pied-de-Vache.*) Monsieur, je suis la femme de chambre.

PIED-DE-VACHE, *accent naturel.* — Pas de boniment, la môme.

PHÉMIE. — Comment ! C'est toi, Pied-de-Vache ?



Trouillard, dit Pied-de-Vache, dit Mardochée.

PIED-DE-VACHE. — Qu'est-ce que tu fais ici ?

PHÉMIE. — Je turbine.

PIED-DE-VACHE. — Moi aussi ! Y a du dur ! Faut calter. A midi, rendez-vous la gare des Chantiers, je serai en contrôleur.

PHÉMIE. — Compris !

(*Elle s'éclipse. Puyloubier paraît à gauche avec Arlette.*)

SCÈNE XII

PUYLOUBIER, PIED-DE-VACHE, ARLETTE, *puis* ORNACIEUX.

PUYLOUBIER, *entrant.* — Eh bien, monsieur, vous avez raison, ces tabatières ne sont plus chez moi.

PIED-DE-VACHE. — J'en étais sûr.

PUYLOUBIER. — Vous avez quelques renseignements ?

PIED-DE-VACHE, *sortant les tabatières de sa poche.* — Les voilà, monsieur le juge.

PUYLOUBIER. — Ah !... Mais comment avez-vous pu ?

(*Arlette s'est mise à gauche du bureau et regarde les tabatières.*)

PIED-DE-VACHE. — Un individu d'allure louche me les a proposées ce matin, monsieur le juge. Je les ai reconnues de suite et je viens vous les rendre.

PUYLOUBIER. — Ah ! monsieur, que de reconnaissance ! (*A Arlette.*) Voilà un brave homme !

PIED-DE-VACHE. — J'ai pensé un moment à le faire arrêter, puis j'ai supposé

que vous aimeriez éviter un scandale, vous, un juge.

ARLETTE. — Mais vous avez très bien fait.

PIED-DE-VACHE. — Alors j'ai préféré les prendre en lui payant ce qu'il me demandait.

PUYLOUBIER. — Ah ! vous avez payé...

PIED-DE-VACHE. — Oui, une bagatelle, trois mille francs.

ARLETTE, *à Puyloubier.* — Elles valent combien ?

PUYLOUBIER. — Plus du double !

ARLETTE. — Quelle chance de les retrouver !

PIED-DE-VACHE. — D'ailleurs, je lui ai fait signer un reçu. Tenez, le voilà.

PUYLOUBIER, *regardant.* — Signé Trouillard. Il a le toupet de signer des reçus. C'est bien, monsieur Mardochée, je vais vous faire un chèque. (*Il va à la table.*) Vous fixerez vous-même votre commission.

PIED-DE-VACHE. — Le plaisir de vous être agréable, monsieur le juge.

PUYLOUBIER. — Monsieur Mardochée, voilà votre chèque. Mais je reste votre débiteur. (*A Arlette.*) Complicité de vol et recel d'objets volés, je suis un receleur.

FRANÇOIS, *annonçant.* — M. le Procureur de la République !

ORNACIEUX, *entrant.* — Ah ! mon cher Puyloubier, je vous demande pardon...

PUYLOUBIER. — M. Mardochée, antiquaire.

(*Salutations.*)

ORNACIEUX. — Madame...

PUYLOUBIER. — Mme Bachelin...

ORNACIEUX. — Je suis ravi, madame... (*Bas, à Puyloubier.*) Ah ! mon ami, vous me voyez bouleversé. Le film ?...

PUYLOUBIER. — Il est là, monsieur le procureur.

ORNACIEUX. — Je respire. J'ai eu grand'peur que les cambrioleurs...

PUYLOUBIER. — Quels cambrioleurs, monsieur le procureur ?

ORNACIEUX. — Labordille est venu me dire qu'on a mis votre appartement à sac.

PUYLOUBIER. — Labordille ? Ah ! çà, mais il est fou !

ARLETTE. — Ce Labordille a une imagination déconcertante !

ORNACIEUX. — Au fait, il a failli écharper cette nuit un pauvre diable nommé Balouche, qu'il avait pris pour son agresseur de Meudon.

PUYLOUBIER. — Ça aurait pu être très grave.

ORNACIEUX. — Et tout à l'heure, il me soutenait mordicus que vous portiez la barbe.

ARLETTE. — Vous voyez.

PIED-DE-VACHE. — Monsieur le juge, je prends congé...

ORNACIEUX. — Monsieur est antiquaire ?

PUYLOUBIER. — Oui, monsieur le procureur, et un honnête antiquaire.

ORNACIEUX. — Justement, Mme Ornacieux a quelques bijoux anciens qu'elle voudrait faire expertiser. Pouvez-vous venir chez moi ?

PIED-DE-VACHE. — Tout de suite, monsieur procureur ! Je suis à vos ordres.

ORNACIEUX. — Je vous emmène dans ma voiture. A bientôt, Puyloubier ! Madame, mes hommages...

PIED-DE-VACHE. — Je me suis permis de laisser ma carte ; comme ça, monsieur le juge se souviendra.

PUYLOUBIER, *prenant la carte.* — Avec plaisir, mon cher Mardochée.

ORNACIEUX. — Et envoyez-moi Labordille, je vais lui laver la tête !

PUYLOUBIER. — C'est qu'il est occupé, monsieur le procureur... il passe une revue de peloton.

ORNACIEUX. — Je vais télégraphier à son colonel !

(*Il sort avec Pied-de-Vache.*)

SCÈNE XIII

PUYLOUBIER, ARLETTE.

PUYLOUBIER. — En me rapportant mes tabatières, cet honnête antiquaire m'a rendu un peu de sécurité morale. Où est sa carte, que je la conserve précieusement.

ARLETTE, *la prenant.* — La voilà.
PUYLOUBIER. — Je lui enverrai du monde.
ARLETTE, *avec un cri.* — Ah !
PUYLOUBIER. — Qu'as-tu ?
ARLETTE, *lisant.* — « Pied-de-Vache, *p. p. c.* »
PUYLOUBIER. — Que dis-tu ?
ARLETTE. — Regarde.
PUYLOUBIER. — Enfer et damnation ! Il m'a encore roulé, ce chenapan !
ARLETTE. — Je le crains.
PUYLOUBIER. — C'est humiliant, à la fin !
ARLETTE. — Mon pauvre ami, vous n'êtes pas de taille.
PUYLOUBIER. — Vraiment ? Eh bien, c'est ce qui vous trompe, chère madame ! Je lui ai donné un chèque, à l'honnête antiquaire, il ne l'a pas encore touché !
ARLETTE. — Comment allez-vous l'en empêcher ?
PUYLOUBIER. — En téléphonant au Crédit Lyonnais de ne pas le payer. Pour une fois, je vous aurai, M. Pied-de-Vache !
(*Il sort à gauche.*)
ARLETTE, *seule.* — J'en doute fort !
LABORDILLE, *entrant.* — Tiens, madame Bachelin... Je viens de... de... de me faire coudre un bouton par la femme de chambre.
ARLETTE. — Par la femme de chambre ? Mais Puyloubier n'a pas de femme de chambre !
LABORDILLE. — Pas de femme de chambre... Ah ! Comment pas de femme de chambre ?... Vous attendez toujours le juge ?
ARLETTE. — Non, j'avais rendez-vous chez lui avec la sœur du procureur.
LABORDILLE. — Ah ! Ornacieux a une sœur ?
ARLETTE. — Précisément, commandant. Vous ne l'auriez pas vue ici ?
LABORDILLE. — Ma foi non, madame.
ARLETTE. — Une jeune fille... habillée d'une façon un peu... excentrique.
LABORDILLE. — Comment cela, madame ?
ARLETTE. — Eh bien, une mise un peu négligée ; un manteau très usagé...
LABORDILLE. — Ah ! Sapristi, madame...
ARLETTE. — Elle est très originale et elle aime à se faire passer pour ce qu'elle n'est pas.
LABORDILLE. — Mille tonnerres ! Madame, excusez-moi, mais il m'arrive une chose...
ARLETTE. — Quoi donc, commandant ?
LABORDILLE. — Vous ne pouvez pas savoir, madame. Ce qui m'arrive est inouï ! Mes hommages !... (*A part.*) Cristi de cristi, la sœur du procureur ! Il faut que je répare, je cours chez son frère !
(*Il sort en courant.*)
ARLETTE, *riant.* — En voilà un qui ne nous gênera plus.

SCÈNE XIV

PUYLOUBIER, ARLETTE, *puis* FRANÇOIS *et* LA CADIÈRE.

PUYLOUBIER, *entrant de gauche.* — C'est fait !... Le Crédit Lyonnais ne paiera pas le chèque.
ARLETTE. — Et moi, j'ai expédié Labordille chez le procureur.
FRANÇOIS, *entrant.* — Monsieur, c'est M. La Cadière.
(*Entre La Cadière.*)
LA CADIÈRE. — Seigneur, et à vous, noble dame, salut; monsieur le juge, vous m'avez fait demander ?
PUYLOUBIER. — Oui, monsieur, et vous devinez le but de ma convocation ?
LA CADIÈRE. — Je mentirais, si j'avançais le contraire. Eh bien, monsieur le juge, M. Moulinot m'a témoigné une confiance que je me suis efforcé de mériter.
ARLETTE. — A la bonne heure !

LA CADIÈRE. — Aussi, hier soir, ai-je pu, avant la saisie du procureur, remplacer dans sa boîte *la Course à l'abîme.*

PUYLOUBIER. — Comment ! Le film mis sous scellés ?...

LA CADIÈRE. — N'est pas *la Course à l'abîme !* C'est un voyage à dos de chameau à travers les déserts de l'Arabie Pétrée.

ARLETTE. — Ah ! mon Dieu !

PUYLOUBIER. — Mais alors, monsieur, le film, le vrai, celui de Meudon ?...

LA CADIÈRE. — Calmez vos alarmes. Je me suis engagé vis-à-vis de M. Moulinot à éviter le scandale, il n'y en aura aucun.

ARLETTE. — Vous me soulagez.

LA CADIÈRE. — Le film ne sera pas représenté à Versailles.

PUYLOUBIER. — Ah !

LA CADIÈRE. — Ni à Paris.

PUYLOUBIER ET ARLETTE. — Ah !

LA CADIÈRE. — Ni en France.

ARLETTE ET PUYLOUBIER. — Ah !

LA CADIÈRE. — Ni en Europe.

ARLETTE ET PUYLOUBIER. — Ah !

LA CADIÈRE. — J'ai servi à la fois ma patrie et mon roi ! Vos intérêts, monsieur le juge, et ceux de l'Atlantic-Cinéma ! Le film vient d'être livré, il y a un quart d'heure, à M. Nicholson de Philadelphie.

PUYLOUBIER ET ARLETTE, *atterrés.* — Ah !

LA CADIÈRE. — Que le ciel vous tienne en joie, Seigneur ! Madame !

(*Il sort majestueusement.*)

SCÈNE XV

PUYLOUBIER, ARLETTE, *puis* BACHELIN, *puis* PHÉMIE, *puis* MOULINOT, MME MOULINOT, YVONNE, *puis* ORNACIEUX, LABORDILLE.

PUYLOUBIER. — Ainsi, avoir tout fait, tout subi, tout sacrifié, pour arriver à ce que la bobine fantôme, dans un dernier bond, revienne à son point de départ...

ARLETTE. — André !... Dans ce moment suprême, je ne te quitterai pas !

PUYLOUBIER. — J'apprécie le procédé.

ARLETTE. — Je reste auprès de toi. C'est ici que j'attendrai la balle homicide à l'abri de ta puissante carrure.

PUYLOUBIER. — C'est gai !

ARLETTE. — Ah ! Si j'avais le temps de trouver une idée !

PUYLOUBIER, *se levant.* — Ce n'est pas une idée qu'il nous faut : c'est un miracle ! Bon Dieu de l'Ambigu, vous qui dans tous les mélodrames envoyez au dernier acte la bonne fée pour dénouer les situations les plus effroyables, jetez un regard sur le pauvre Puyloubier qui n'a plus d'espoir qu'en votre baguette magique.

BACHELIN, *entrant.* — Monsieur Puyloubier, j'ai une explication à vous demander.

PUYLOUBIER. — Je suis à vos ordres, monsieur.

BACHELIN. — Je viens de l'Atlantic-Cinéma.

ARLETTE, *à part.* — Il a vu le film !

BACHELIN. — Et j'ai vu sur l'écran la scène de Meudon.

PUYLOUBIER. — Ah !

BACHELIN. — Vous êtes absolument reconnaissable.

PUYLOUBIER. — Voilà qui me fait plaisir.

BACHELIN. — Ne raillons pas ! Quant à votre complice, je n'ai pas pu voir son visage.

ARLETTE, *joyeuse.* — Hein ?

BACHELIN. — Elle se cachait la figure dans son manteau.

PUYLOUBIER. — Monsieur, je ne comprends pas.

BACHELIN. — Monsieur Puyloubier, voulez-vous m'expliquer comment il se fait que cette femme avait exactement le manteau de la mienne ?

(*A ce moment Phémie ouvre la porte de droite vêtue du manteau d'Arlette.*)

PHÉMIE. — Midi ! Je vas retrouver Pied-de-Vache ! (*A Puyloubier.*) Adieu, Puylou, je t'ai laissé cinquante francs sur la commode.

BACHELIN. — Le manteau d'Arlette !

MOULINOT, *entrant.* — Ces dames me suivent ! (*Apercevant Phémie.*) Ah ! Encore votre maîtresse ?

(*Phémie sort.*)

BACHELIN, *à Moulinot.* — Sa maîtresse ?

MOULINOT. — Mais vous ne savez donc pas l'histoire de Meudon ? Les amoureux de la cabane truquée... C'étaient eux !

BACHELIN. — Oh ! Je comprends tout !

PUYLOUBIER. — Le bon Dieu de l'Ambigu a marché !

ORNACIEUX, *entrant avec Labordille.* — Je vous dis, commandant, que je n'ai pas de sœur.

LABORDILLE, *apercevant Puyloubier.* — C'est lui ! Cette fois, c'est lui !

(*Il bondit.*)

ORNACIEUX, *l'arrêtant.* — Mais non, voyons, c'est Puyloubier !

LABORDILLE. — Qu'est-ce que j'ai, moi ?

MME MOULINOT, *entrant avec Yvonne.* — Eh bien, André, vous déjeunez avec nous ?

PUYLOUBIER. — Certainement !

ORNACIEUX. — Puyloubier, j'ai fait une affaire avec votre antiquaire. Je lui ai vendu une bague ancienne, il m'a réglé avec un chèque de vous.

PUYLOUBIER. — La dernière de Pied-de-Vache !

BACHELIN. — Ah ! mon cher Puyloubier, que d'excuses... Et toi, ma chère Arlette...

ARLETTE. — Monsieur, vous paierez les cinquante mille francs !

LABORDILLE, *à Yvonne.* — Je ne suis pas bien, moi. Je rentre à Cambrai, petite...

TOUS. — Oh !

LABORDILLE. — Mais je mets cent mille livres dans ta corbeille.

YVONNE, *lui sautant au cou.* — Oh ! le bon parrain !

LABORDILLE. — A condition que vous ayez beaucoup d'enfants !

PUYLOUBIER. — Oui, mais ils n'iront jamais au cinématographe !

RIDEAU.

